

Alfred ADLER (1927)

Connaissance de l'homme

Étude de caractérologie individuelle

Traduction française de l'Allemand par Jacques Marty, 1949.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet,
collaboratrice bénévole et professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
Bénévole et professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
et développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, collaboratrice bénévole et professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alfred Adler (1927)

CONNAISSANCE DE L'HOMME. Étude de caractérologie individuelle.

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alfred Adler, CONNAISSANCE DE L'HOMME. Étude de caractérologie individuelle. Traduction française de l'Allemand par Jacques Marty, 1949. Paris : Éditions Payot, 1966, 250 pages. Collection Petite bibliothèque Payot, n° 90. Précédemment publié dans la Bibliothèque scientifique chez Payot.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 11 juillet 2002 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Préface](#), par Leland E. Hinsie, professeur de psychiatrie à l'Université Columbia

[Avertissement pour l'édition française](#), par Paul Plottke

[Avant-propos de l'auteur](#), par le Dr. Alfred Adler

Partie générale

Introduction

Chapitre I. - L'âme humaine

- I. [Notion et condition de la vie de l'âme](#)
- II. [Fonction de l'organe psychique](#)
- III. [Le finalisme dans la vie psychique](#)

Chapitre II. - Qualité sociale de la vie psychique

- I. [Vérité absolue](#)
- II. [La contrainte de mener une vie commune](#)
- III. [Tendance à la sécurité et adaptation](#)
- IV. [Sentiment de communion humaine](#)

Chapitre III. - Enfant et société

- I. [Situation du nourrisson](#)
- II. [Influence des difficultés](#)
- III. [L'homme, être social](#)

Chapitre IV. - Impression du monde extérieur

- I. [La conception du monde en général](#)
- II. [La conception du monde. Éléments de son développement](#)
- III. [Imagination](#)
- IV. [Rêves \(généralités\)](#)
- V. [Identification](#)
- VI. [Influence d'un homme sur les autres](#) (hypnose et suggestion)

Chapitre V. - Sentiment d'infériorité et tendance à se faire valoir

- I. [La situation de la première enfance](#)
- II. [Compensation du sentiment d'infériorité, tendance à se faire valoir et à la supériorité](#)
- III. [Ligne d'orientation et conception du monde](#)

Chapitre VI. - [La préparation à la vie](#)

- I. [Jeu](#)
- II. [Attention et distraction](#)
- III. [Insouciance et oubli](#)
- IV. [L'inconscient](#)
- V. [Rêves](#)
- VI. [Talent](#)

Chapitre VII. - [Les rapports entre les sexes](#)

- I. [Division du travail et différence des deux sexes.](#)
- II. [Primauté de l'homme dans la civilisation actuelle](#)
- III. [Un préjugé : l'infériorité de la femme](#)
- IV. [Désertion du rôle de la femme](#)
- V. [Tension entre les deux sexes](#)
- VI. [Essais d'amélioration](#)

Chapitre VIII. - [Frères et sœurs](#)

[Caractérologie](#)

Chapitre I. - [Généralités](#)

- I. [Nature et formation du caractère](#)
- II. [Importance du sentiment de communion humaine pour le développement du caractère](#)
- III. [Orientation du développement du caractère](#)
- IV. [Différences par rapport à d'autres écoles psychologiques](#)
- V. [Tempéraments et sécrétion interne](#)
- VI. [Récapitulation](#)

Chapitre 2. - [Traits de caractère et nature agressive](#)

- I. [Vanité \(ambition\)](#)
- II. [Jalousie](#)
- III. [Envie](#)
- IV. [Avarice](#)
- V. [Haine](#)

Chapitre 3. - [Traits de caractère de nature non agressive](#)

- I. [Isolement](#)

- II. [Angoisse](#)
- III. [Pusillanimité](#)
- IV. [Instincts indomptés exprimant une adaptation amoindrie](#)

Chapitre 4. - [Autres expressions du caractère](#)

- I. [Enjouement](#)
- II. [Modes de pensée et d'expression](#)
- III. [Attitude d'écolier](#)
- IV. [Hommes à principes et pédants](#)
- V. [Subordination](#)
- VI. [Orgueil](#)
- VII. [Impressionnabilité](#)
- VIII. [Oiseaux de malheur](#)
- IX. [Religiosité](#)

Chapitre 5. - [États affectifs](#)

A. [*États affectifs produisant séparation*](#)

- I. [Colère](#)
- II. [Tristesse](#)
- III. [Abus](#)
- IV. [Dégoût](#)
- V. [Angoisse](#) (peur)

B. [*États affectifs produisant liaison*](#)

- I. [Joie](#)
- II. [Pitié](#)
- III. [Honte](#)

Appendice. [Remarques générales sur l'éducation](#)

[Conclusion](#)

Dr Alfred Adler

Ancien professeur au long Island Medical College de New York, est avec Freud et Jung l'un des pionniers de la psychologie contemporaine.

Dans *Connaissance de l'homme*, le Dr Adler désire montrer au grand public quels sont les fondements de la caractérologie individuelle, leur valeur pour une authentique connaissance de l'homme et leur portée pour une meilleure organisation des relations entre individus au sein de la société.

Petite Bibliothèque Payot

[Retour à la table des matières](#)

Né en 1870 dans un faubourg de Vienne, ALFRED

ADLER est avec C. G. Jung l'un des principaux disciples et dissidents de Freud. Il est mort en 1937 à Aberdeen, en Écosse, où il était venu faire des conférences.

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, l'enseignement adlérien se répand de plus en plus et son retentissement est considérable sur l'évolution des idées en psychopathologie, psychothérapie, pédagogie et médecine.

Connaissance de l'homme est un ouvrage plus accessible au grand public que certains travaux spécialisés d'Alfred Adler. C'est une sorte de petit traité de « caractérologie existentielle », où le lecteur découvrira les principaux thèmes de la psychologie adlérienne.

[Retour à la table des matières](#)

Connaissance
De L'HOMME

étude de caractérologie Individuelle

avec une préface de L.-E. Hinsie
professeur à l'Université Columbia

et un avertissement de Paul Plottke
ancien professeur au Collège Sainte-Barbe

PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT, n° 90.

Paris: Éditions Payot, 1966, 250 pages.

Traduit de l'Allemand par Jacques Marty, 1949.

Précédemment publié dans la collection: Bibliothèque scientifique.

Cet ouvrage, traduit de l'allemand par Jacques Marty, a été précédemment publié dans la « Bibliothèque Scientifique » des Éditions Payot, Paris.

Préface

[Retour à la table des matières](#)

Se connaître et se comprendre soi-même, telle est la condition primordiale du bonheur. Un homme moyen peut aujourd'hui y parvenir en une mesure et suivant une voie qui restaient inaccessibles il y a seulement cinquante ans. Ce qui est requis en l'espèce, c'est tout d'abord le désir sincère de se regarder aussi bien qu'autrui avec autant d'objectivité que peut nous en procurer l'observation quotidienne ainsi que les travaux écrits provenant de ceux qui ont consacré leurs investigations professionnelles à l'étude de la nature humaine.

Alfred Adler était essentiellement un être humain doué d'autant de bonté que de franchise, loyal dans ses appréciations des gens qui recherchaient son appui, et sincère dans l'exposé et la propagation des vérités telles qu'il les voyait au cours de ses vastes expériences. Il se sentait irrésistiblement porté à inviter son prochain à réfléchir sur soi-même et sur les autres, car il savait que la meilleure compréhension émanant d'une appréciation des sources mêmes de la nature humaine donne à l'indi-

vidu un sentiment de sécurité qu'il ne saurait obtenir aussi profondément en suivant toute autre voie.

Conscient de la nature éminemment scientifique de l'objet auquel il avait consacré sa vie, et particulièrement apte à fixer l'intérêt de ceux pour qui les mots psychiatrie et psychologie présentent un aspect mystérieux ou redoutable, Adler se trouvait en excellente posture pour jouer un rôle de premier plan dans la propagation de la connaissance des faits essentiels concernant les sources de la conduite humaine. Il savait pouvoir servir au mieux son prochain, en ne cessant d'insister sur la position inférieure où les enfants se trouvent placés en venant au monde et sur leurs efforts au cours des années pour passer de la dépendance infantile à l'indépendance de l'âge adulte.

Adler soulignait avec force l'importance des influences familiales et sociales sur l'enfance et la première adolescence de l'être humain. Comme d'autres, notamment Freud, il montrait que, dans une grande mesure, les cadres mêmes de la position adulte sont posés dès les toutes premières années de l'existence. L'enfant n'a pas seulement à combattre ses propres impulsions biologiques, mais aussi celles de ses parents, de ses frères et sœurs, plus tard celles de ses instituteurs. Dans la grande majorité des cas, la manière suivant laquelle les propres tendances de l'enfant se combinent à celles de ses parents en particulier détermine pour une part importante le succès ou l'échec des situations où il se trouvera une fois devenu adulte. Adler développe ce point de vue avec une clarté spéciale pour le grand public à qui s'adressent ses remarques. Il comprenait très bien le genre d'information le plus accessible à ceux pour qui cette façon de considérer les choses était nouvelle. Avant cette époque, on concevait la nature humaine à la lumière des forces physiques, des activités du corps. On croyait que le remède aux altérations de la nature humaine devait se demander aux recherches poursuivies sur le terrain de la médecine organique. Initiés à la science du corps, Adler et ses contemporains ne vinrent bientôt à reconnaître par leurs expériences pratiques que beaucoup de maux dont souffrent les êtres humains se laissent comprendre et traiter d'après les cadres personnels habituels basés sur les relations établies de bonne heure entre individus.

Disciple de Freud, Adler, comme il arrive fréquemment, différait de son maître dans le domaine de la pratique aussi bien que de la pensée. Néanmoins, il resta toujours attaché au concept de ce conflit émotionnel qui joue un rôle décisif dans les déviations mentales. Le présent ouvrage illustre bien ses idées fondamentales.

Pour ceux qui s'aheurtent aux conditions de leur vie, pour ceux qui sont en peine de découvrir la source générale de leurs déconvenues, et qui aspirent à obtenir un soulagement, *Connaissance de l'homme* d'Adler sera un guide plein de promesses.

Leland E. Hinsie,

Professeur de psychiatrie à l'Université Columbia.

Avertissement pour l'édition française

Paul Plottke, Ancien professeur au Collège Sainte-Barbe.

[Retour à la table des matières](#)

A propos du terme de caractérologie qui figure dans le sous-titre du présent ouvrage, il convient de remarquer que la caractérologie adlérienne n'est pas abstraite et typologique comme la caractérologie française, mais concrète et individuelle. Puisque l'existence unique de l'homme, son « drame » (George Politzer) est l'objet de ses investigations, on pourrait aussi considérer *Connaissance de l'Homme* comme un petit traité de caractérologie existentielle.

Avec son étude du caractère nerveux : *Ueber den Nervösen Charakter* (Le Tempérament Nerveux, *Psychologie individuelle comparée et applications à la psychothérapie*, Paris, 1947), Adler s'adressait surtout aux médecins et psychiatres. *Menschenkenntnis* (*Connaissance de l'Homme*), tout en étant plus systématique, est plus accessible au grand public que *Le Tempérament Nerveux*. On peut donc considérer l'étude de *Connaissance de l'Homme* comme une préparation à celle du

Tempérament Nerveux et qui s'impose à ceux qui ont professionnellement affaire à des êtres désorientés et déséquilibrés.

Voici ce qui s'est passé entre la publication de ces deux ouvrages : l'Université de Vienne avait refusé d'accepter *Le Tempérament Nerveux* comme une thèse donnant à son auteur « la maîtrise de conférences » (la psychologie adlérienne n'est enseignée à l'Université de Vienne que depuis 1946). C'est pourquoi, après la guerre de 1914-1918, Adler donna une longue série de conférences sur sa nouvelle science à l'Université Populaire de Vienne, et non seulement un grand public les suivit, mais des étudiants toujours plus nombreux des Facultés vinrent l'entendre. Telle est l'origine de *Connaissance de l'Homme*.

Au mois de mai 1937, peu avant sa mort, j'eus l'occasion de m'entretenir avec Adler à Paris, et de lui dire mon étonnement que son livre *Connaissance de l'Homme*, traduit en tant de langues étrangères, n'eût pas encore été publié en français.

Eh bien! douze ans après la dernière visite d'Adler à Paris, les lecteurs de ce livre le trouveront, je crois, toujours aussi merveilleux que le premier jour - pour employer une expression de Goethe.

Étant donné l'incompréhension entre les grandes personnes et les jeunes, entre les adultes et les adolescents, et de nous-mêmes pour nous-mêmes, cet ouvrage d'Adler est appelé à rendre de grands services, en vue d'une meilleure compréhension mutuelle des humains, condition essentielle pour l'amélioration de la vie sociale tout entière.

Avant-propos de l'auteur

Dr. Alfred Adler.

[Retour à la table des matières](#)

Ce livre essaye de montrer au grand public les fondements inébranlables de la caractérologie individuelle et leur valeur Pour la connaissance de l'homme, ainsi que leur portée pour les relations entre individus humains et pour l'organisation de la vie personnelle. L'auteur cherche principalement à comprendre les défauts de notre activité créatrice au sein de la société, en observant comment ces défauts procèdent de la conduite vicieuse de l'individu ; il s'agit pour celui-ci de reconnaître ses erreurs et de réaliser une meilleure adaptation au milieu social.

Ces erreurs, certes, elles sont regrettables et dommageables dans le domaine de l'industrie et des sciences. Mais s'il s'agit de la connaissance de l'homme, elles comportent le plus souvent un danger mortel. Ceux qui consacrent à notre science des travaux assidus voudront bien, je l'espère, comme ils l'ont fait pour mes exposés antérieurs, tenir quelque compte des affirmations et des expériences ici présentées.

Ce livre voudrait servir à éclairer la route du genre humain.

Partie générale

[Retour à la table des matières](#)

Partie générale

Introduction

Le caractère de l'homme est son destin.
Hérodote.

[Retour à la table des matières](#)

Les principes de la connaissance de l'homme sont tels qu'ils ne permettent pas trop d'en tirer gloire et fierté. Au contraire, l'exacte connaissance de l'homme ne peut qu'inspirer une certaine modestie, car elle nous enseigne qu'ici se présente une tâche considérable, à laquelle l'humanité travaille depuis les tout premiers débuts de sa civilisation, et qu'elle n'a pas abordé cette oeuvre avec la claire conscience du but, d'une manière systématique ; aussi ne voit-on constamment percer que quelques grands hommes isolés, lesquels disposaient de plus de connaissance de l'homme que la moyenne. Nous touchons là un point sensible : examine-t-on les gens, à l'improviste, sur leur connaissance de l'homme, on constate que la plupart se récuse. Tous tant que nous sommes, nous n'en possédons guère. Cela tient à notre existence isolée. Jamais, peut-on dire, les hommes n'ont vécu aussi isolés que de nos jours. Dès

l'enfance, nous n'avons que peu de rapports, de cohésion entre nous. La famille nous isole. Et tout notre genre de vie nous refuse ce contact si intime avec nos semblables qui est pourtant d'une absolue nécessité pour l'élaboration d'un art tel que la caractérologie individuelle. Les deux éléments dépendent l'un de l'autre. Car nous ne pouvons retrouver le contact avec les autres hommes, parce que, faute d'une meilleure compréhension, ils nous donnent l'impression de ce qui nous est on ne peut plus étranger.

La conséquence la plus grave de cette lacune n'est autre que notre renonciation qui se produit presque toujours, quand il s'agit de nous comporter avec nos semblables et de mener avec eux une vie commune. C'est un fait souvent éprouvé et souligné que les hommes passent à côté les uns des autres et se parlent sans pouvoir trouver le point de contact, la cohésion, parce qu'ils se font face en étrangers, non seulement dans les vastes cadres d'une société mais même au sein du groupe le plus restreint, celui de la famille. Rien ne nous parvient plus fréquemment que les plaintes de parents qui ne comprennent pas leurs enfants, et celles d'enfants qui se disent incompris de leurs parents. Cependant se trouve bien dans les conditions fondamentales de la vie humaine collective une vive impulsion à se comprendre les uns les autres, car toute notre attitude envers le prochain en dépend. Les hommes mèneraient entre eux une vie bien meilleure si la connaissance de l'homme était plus grande ; en effet, certaines formes perturbatrices de l'existence en commun disparaîtraient, qui sont aujourd'hui possibles uniquement parce que nous ne nous connaissons pas mutuellement, ce qui nous expose au danger de nous laisser abuser par des détails et égarer par les impostures d'autrui.

Il nous faut maintenant expliquer comment c'est précisément du côté de la médecine que partent les essais visant à constituer dans cet immense domaine une discipline appelée connaissance de l'homme ou caractérologie individuelle ; quelles sont les *conditions* de cette science, quels devoirs lui incombent, quels résultats peuvent en être attendus.

Avant tous, la *médecine des nerfs* est d'ores et déjà, pour sa part, une discipline qui exige de la manière la plus pressante la connaissance de l'homme. Il y a pour celui qui soigne les maladies nerveuses nécessité primordiale à se faire, aussi rapidement que possible, une vue précise de la vie psychique des gens *atteints d'affections des nerfs*. C'est seulement alors que, sur ce terrain médical, on peut se former un jugement utilisable, se trouver en état d'entreprendre des interventions et des cures, ou de les proposer, si l'on est au clair sur ce qui se passe dans l'âme du patient. Aucune superficialité ne serait là de mise ; toute erreur entraînerait sa sanction immédiate, et la réciproque n'est pas moins effective, car le succès répond le plus souvent à une juste appréciation. Il y a donc lieu de se livrer à un examen strict et sans délai. Dans la vie sociale, il est permis de se tromper de bonne heure déjà sur l'appréciation d'un individu. Certes, là aussi, la punition suit chaque fois l'erreur ; néanmoins, il se peut que la réaction se produise si tardivement que nous ne soyons plus, dans la plupart des cas, en mesure de saisir les connexions et demeurions

étonnés de constater qu'une inexactitude dans le jugement d'un homme ait abouti, peut-être au bout de plus d'une décade, à de lourds échecs et vicissitudes. Mais de pareilles circonstances ne cessent de revenir nous rappeler *la nécessité et le devoir, pour la collectivité, d'acquérir et d'approfondir la connaissance de l'homme*.

Au cours de nos recherches, nous ne tardâmes pas à reconnaître que ces anomalies, complications et échecs psychiques, si souvent inhérents aux cas pathologiques, n'ont au fond, dans leur structure, rien qui soit étranger à la vie de l'âme chez le sujet réputé normal. Ce sont les mêmes éléments, les mêmes données ; tout est seulement plus en relief, plus abrupt, plus net, plus aisément reconnaissable. Il nous est ainsi permis d'obtenir le profit de ces connaissances et, par comparaison avec la vie psychique normale, de rassembler des expériences qui, finalement, nous mettent en mesure d'obtenir une vue plus aiguë des rapports normaux eux-mêmes. Ce n'est plus, dès lors, qu'un exercice, associé à cet abandon et à cette patience que requiert de nous toute vocation.

La première connaissance s'offrant à nous, la voici : les stimulants les plus forts pour l'édification de la vie de l'âme humaine émanent de la toute première enfance. En soi, cela n'était pas une découverte spécialement frappante, car en tout temps des constatations analogues se rencontrent chez les chercheurs. Mais ici l'élément nouveau consistait à nous efforcer de mettre les événements, impressions et prises de position de l'âge enfantin, pour autant qu'ils se laissaient encore repérer, en relation organique impérieuse avec des phénomènes ultérieurs de la vie psychique, à établir une comparaison entre tels événements de la première enfance et telles situations acquises plus tard, quand l'individu a pris l'attitude de l'âge adulte. Particulièrement importante s'avérait *l'impossibilité de jamais considérer les phénomènes isolés de la vie de l'âme comme un tout se suffisant à lui-même ; on ne peut en acquérir l'intelligence que si l'on comprend tous ces phénomènes d'une vie psychique comme les parties d'un ensemble indivisible, et si l'on cherche à découvrir la ligne d'orientation suivie par un individu, le calibre, le style de cette vie, en se convainquant clairement que le but secret de l'attitude enfantine est identique à celui de l'attitude d'un homme au cours de ses années ultérieures*. Bref, il se montrait avec une netteté étonnante qu'aucune modification n'était intervenue, du point de vue du *mouvement de l'âme* ; sans doute, la forme extérieure, la concrétisation, la traduction verbale des phénomènes psychiques, le phénoménal en un mot, était susceptible de changer, mais demeuraient sans variation les bases mêmes, le but et la dynamique, tout ce qui porte la vie psychique dans la direction du but. Par exemple, lorsqu'un patient faisait preuve d'un caractère anxieux, toujours empreint de défiance, et enclin à se tenir à l'écart, il était facile d'établir que ces mêmes tendances l'atteignaient déjà lorsqu'il n'avait que trois ou quatre ans, avec seulement une simplicité propre à ce jeune âge et d'une manière plus facile à percer à jour. Nous nous sommes donc toujours évertué à reporter le centre de gravité de notre attention en premier lieu sur l'enfance du sujet. Nous en arrivâmes même à pouvoir supposer beaucoup de choses de l'enfance d'un individu, sans que personne ait parlé. Nous considérions ce qui se voyait en lui comme reflétant ses premières expériences vécues dans son jeune âge, qui lui restaient attachées

jusqu'en pleine maturité. - Et lorsque, d'autre part, nous apprenons de quelqu'un quels événements de son enfance sont demeurés présents dans son souvenir, cela nous donne, bien compris, une image du genre d'individu que nous avons sous les yeux. Nous utilisons aussi en l'espèce une autre constatation, à savoir que les hommes se détachent très difficilement des cadres au sein desquels ils ont grandi au cours des premières années de leur vie. Rares sont ceux qui ont pu parvenir à les effacer, quand bien même à l'âge adulte, la vie psychique se manifeste dans d'autres situations et, par suite, produit une impression différente. Ceci, d'ailleurs, n'équivaut pas à un changement des cadres de l'existence; la vie de l'âme repose toujours sur le même fondement, l'homme montre la même ligne d'orientation et nous laisse saisir le même but au cours des deux étapes, enfance et âge adulte. Voici encore pourquoi il fallait faire porter sur l'enfance le centre de gravité de notre observation attentive : si nous projetons une modification, il ne convient pas de porter comme en compte toutes les innombrables expériences et impressions d'un homme ; ce qu'il faut, c'est trouver et définir d'abord ses cadres ; de là procédera pour nous la compréhension de son originalité, ainsi que, du même coup, celle de ses phénomènes pathologiques qui nous frappent.

C'est ainsi que la considération de la vie psychique infantine devint le pôle de notre science ; ce fut un réel soulagement en même temps qu'une instruction. Il existe maints et maints travaux consacrés à l'étude de ces premières années de la vie. Ces matériaux s'entassent, non encore soumis à des investigations suffisantes ; il y a donc là des réserves pour de longues années de recherches, et chacun est en mesure d'y trouver du nouveau, aussi intéressant qu'important.

En même temps, cette science constitue pour nous un moyen de prévenir des fautes, car, si l'on cultivait une science n'ayant qu'en elle-même sa raison d'être, on ne saurait aboutir à la connaissance de l'homme. Sur la base de nos connaissances, nous en vîmes tout naturellement au travail d'éducation auquel nous nous consacrons depuis des années. Or, l'œuvre de l'éducation est une mine précieuse pour quiconque a saisi la connaissance de l'homme comme une science importante et veut l'acquérir, la vivre, s'y adonner; en effet, ce n'est nullement un savoir livresque, mais on ne l'apprend que sur le terrain de la pratique. Il faut avoir pour ainsi dire participé à la vie de chaque phénomène de la vie psychique, l'avoir reçu en nous-mêmes, avoir accompagné l'individu à travers ses joies et ses angoisses, à peu près comme un bon peintre ne peut insérer dans les traits de celui dont il veut faire le portrait que ce qu'il a vraiment ressenti de lui. Ainsi, il y a lieu de concevoir la connaissance de l'homme comme un art, qui a disposé de matériaux suffisants, mais aussi comme un art qui se juxtapose à tous les autres arts sur le même rang, et dont une catégorie humaine particulière, j'ai nommé les poètes, ont fait un usage très précieux. Cela doit, en premier lieu, servir à augmenter nos connaissances, ce qui tend à rien de moins qu'à nous procurer à tous la possibilité d'un développement psychique meilleur et plus mûri.

Dans ce travail une difficulté se présente fréquemment. Elle consiste en ce que nous autres hommes nous sommes sur ce point extraordinairement sensibles. Il n'en est guère qui, bien que n'ayant pas fait d'études, ne se tiennent pour des connaisseurs d'hommes; il s'en trouve moins encore qui n'éprouveraient au premier abord un sentiment de contrariété, si on voulait les inciter à faire des progrès dans leur connaissance de l'homme. Parmi eux tous, ceux-là seuls manifestent vraiment de la volonté, qui ont d'une manière ou d'une autre reconnu la valeur des hommes, soit par l'expérience de leur propre détresse d'âme, soit en sympathisant avec celle d'autrui. De ce fait résulte pour notre tâche la nécessité d'une *tactique* déterminée, Car rien ne serait plus fâcheux et regardé avec plus d'aversion que de projeter brusquement sous les yeux d'un individu les connaissances qu'on a prises de sa vie psychique. A quiconque ne désire pas se rendre antipathique, on conseillera à cet égard de se montrer prudent. Le meilleur moyen d'acquérir une mauvaise réputation consiste à se comporter à la légère avec cette science et à en mésuser, par exemple si l'on s'avise de montrer, autour d'une table, à ses commensaux, que l'on comprend ou devine la vie psychique des voisins. Il ne serait pas moins dangereux de présenter à un étranger comme acquisition définitive les vues fondamentales de cette doctrine. Même ceux qui en savent déjà quelque chose se sentiront alors, à bon droit, blessés. Nous répétons, par conséquent, ce qui a été dit au début : cette science exige de la modestie, en excluant des connaissances prématurées ou superflues, ce qui, d'ailleurs, correspondrait simplement à l'ancienne fierté de l'enfance, qui tire vanité de montrer tout ce qu'on peut déjà faire. Pour les adultes, le dommage est beaucoup plus grave encore. C'est pourquoi nous conseillons d'attendre, de s'examiner soi-même et de ne hasarder auprès de personne des connaissances qu'on a acquises ici ou là au service de la caractérologie. Nous ne ferions qu'infliger à la science en voie de devenir de nouvelles difficultés et contrarier le but qu'elle poursuit, car nous serions inévitablement amenés à nous charger de fautes provenant seulement de l'irréflexion d'un adepte, si enthousiaste soit-il. Mieux vaut rester circonspect et n'oublier jamais qu'avant tout il faut avoir devant soi un ensemble achevé pour pouvoir émettre un jugement; cela ne sera possible que lorsque l'on sera sûr de procurer ainsi à quelqu'un un réel avantage. Car à émettre un jugement, si exact qu'il puisse être, d'une manière fâcheuse et en un lieu mal choisi, on risque de causer de gros préjudices.

Avant de poursuivre ces considérations, arrêtons-nous devant une objection qui n'aura certainement pas manqué de se présenter à plus d'un lecteur. Quand nous affirmons, comme ci-dessus, que la ligne de vie d'un homme demeure inchangée, cela doit paraître incompréhensible pour beaucoup d'esprits, car enfin chacun fait dans sa vie de multiples expériences, qui déterminent une modification de son attitude. Remarquons, cependant, qu'une expérience comporte plusieurs significations. Se trouvera-t-il deux hommes qui, d'une seule et même expérience, tirent la même application pratique? On ne se comporte, d'ailleurs, pas toujours prudemment en face des expériences. Si l'on apprend bien à éviter certaines difficultés, on leur oppose telle ou telle attitude. Mais la ligne que suit l'individu n'est pas pour autant modifiée. Au cours de nos exposés, nous verrons que, de la masse de ses expériences, l'homme n'extrait jamais que des applications très déterminées ; à y regarder de plus près, il

s'avère que ces applications, d'une manière ou d'une autre, s'adaptent à sa ligne de vie, l'affermissent dans les cadres de son existence. Le langage en a bien le sentiment, en déclarant que l'on *fait* ses expériences, ce qui indique que chacun est maître de l'appréciation qu'il leur applique. On peut, en effet, constater journallement comment les hommes tirent de leurs expériences les conséquences les plus diverses. Supposons, par exemple, un homme qui se livre habituellement à telle ou telle faute. Même si l'on réussit à l'en convaincre, les résultats varieront. Il se peut que le sujet tire cette conclusion : il serait pour lui grand temps de se défaire de sa mauvaise habitude. Ceci se produira rarement. Un autre répliquera qu'ayant agi de la sorte depuis si longtemps, il ne saurait s'en désaccoutumer. Un troisième imputera la faute à ses parents, ou d'une manière générale à l'éducation : personne ne s'est jamais soucié de lui, ou bien il a été traité soit avec trop d'indulgence, en enfant gâté, soit au contraire trop rigoureusement ; quoi qu'il en soit, il en reste à son erreur. Les derniers trahissent ainsi qu'ils entendent bien, à proprement parler, se tenir à couvert. De la sorte, ils peuvent toujours échapper prudemment à une critique de soi-même, non sans justification apparente. Eux-mêmes ne sont jamais coupables ; c'est toujours à d'autres qu'incombe la faute pour tout ce qu'ils n'ont pas atteint. Ils ne considèrent pas qu'ils ne font guère d'efforts pour combattre leur faute, que bien plutôt ils y persistent non sans ardeur, *alors que la mauvaise éducation n'en est responsable que pour autant qu'ils le veulent bien*. La complexité des expériences, la possibilité d'en tirer des conséquences diverses, nous laisse comprendre pourquoi un individu ne change pas sa manière d'être, mais tourne et retourne ce qu'il a éprouvé jusqu'à l'adapter à cette manière d'être. Il semble que ce qu'il y ait de plus difficile pour un homme soit de se connaître et de se transformer soi-même.

Que si quelqu'un voulait l'entreprendre, en intervenant pour essayer d'élever de meilleurs individus, il se trouverait tout à fait pris au dépourvu s'il n'avait à sa disposition les expériences et résultats de la connaissance de l'homme. Peut-être opérerait-il, comme jusqu'alors, à la surface, et croirait-il, parce que la chose aurait pris un nouvel aspect, une autre nuance, y avoir déjà introduit quelque changement. Nous pourrions nous convaincre, par ces cas pratiques, combien peu en réalité de pareils procédés transforment un individu ; il n'y a là que pure apparence, bientôt évanouie, tant que la ligne d'orientation n'a subi aucune modification. Changer un individu, l'entreprise n'est donc pas des plus aisées ; il y faut apporter de la circonspection et de la patience, il faut avant tout écarter toute vanité personnelle, car autrui n'a nullement l'obligation de servir à nous faire valoir. En outre, il est nécessaire que ce processus soit dirigé de telle sorte qu'il se justifie pour l'autre. Car il va de soi que quelqu'un refusera un mets, si appétissant qu'il puisse paraître, dès l'instant qu'on ne le lui présente pas de la manière voulue.

Mais la connaissance de l'homme comporte encore une autre face, également importante, qui constitue pour ainsi dire son aspect social. Il n'est pas douteux que les gens se comporteraient bien mieux les uns envers les autres, qu'ils se rapprocheraient beaucoup plus, s'ils se comprenaient davantage. Car alors il leur serait impossible de se tromper mutuellement. Or, la possibilité de se donner ainsi le change les uns aux

autres constitue pour la société un danger énorme, danger qu'il nous faut montrer à nos collaborateurs que nous introduisons dans la vie. Il leur faut avoir la capacité de reconnaître tout ce qu'il y a d'inconscient dans l'existence, tous les déguisements, dissimulations, masques, ruses, malices, afin d'y rendre attentifs ceux qui y sont exposés, et de venir à leur aide. Seule la connaissance de l'homme, consciemment cultivée et orientée, nous servira à cet effet.

Il pourrait également y avoir intérêt à se demander *qui*, à proprement parler, est le mieux placé pour acquérir la connaissance de l'homme et pour en faire l'objet de ses travaux. On a déjà indiqué qu'il n'est pas possible de cultiver cette science en se cantonnant sur le terrain de la pure théorie. La simple possession de toutes les règles reste encore insuffisante; il est tout aussi nécessaire de la transposer de l'étude dans la pratique et de parvenir à une étude supérieure de la connexion et de la compréhension, afin que l'œil apprenne à regarder avec plus d'acuité et de profondeur que ne le permettrait l'expérience propre réalisée jusqu'alors. Tel est le moteur décisif qui nous pousse à cultiver la connaissance théorique de l'individu. Mais nous ne pouvons vivifier vraiment cette science qu'en pénétrant dans la vie et en y examinant et appliquant les principes acquis. La question posée ci-dessus s'impose aussi à nous parce que nous avons puisé et retenu beaucoup trop peu de données provenant de notre éducation et concernant la connaissance de l'homme, données parfois fort inexactes; de la sorte, notre éducation est présentement encore impropre à nous communiquer une connaissance de l'homme qui soit utilisable. Chaque enfant est laissé seul pour déterminer le degré de développement auquel il s'arrêtera et les utilisations pratiques qu'il lui conviendra d'extraire de ses lectures aussi bien que de ses expériences. Il n'existe, d'ailleurs, pour la culture de la connaissance de l'homme, aucune tradition. Pas de doctrine, dans ce domaine; on en est encore au même point où se trouvait la chimie quand elle se réduisait à l'alchimie.

Si l'on passe en revue les gens qui, dans cette interprétation de leurs éducations respectives, possèdent l'occasion la plus favorable d'acquérir quelque connaissance de l'homme, on constate que ce sont ceux qui n'ont pas encore été arrachés à la connexion, qui, d'une manière ou d'une autre, gardent encore le contact avec leurs semblables et avec la vie, qui, dès lors, restent optimistes ou tout au moins pessimistes militants, ceux que le pessimisme n'a pas encore amenés à la résignation. Mais, hors du contact, il faut qu'il y ait aussi l'expérience. Dès lors, nous aboutissons à cette conclusion : la véritable connaissance de l'homme, étant données les lacunes de notre éducation, n'est impartie proprement qu'à un seul type d'individus, au « pécheur repentant », celui qui, ou bien était présent dans tous les égarements de la vie psychique et s'en est libéré, ou bien en est passé à proximité. Évidemment, il peut aussi y avoir d'autres cas, en particulier, le cas de celui à qui la chose pourrait être démontrée, ou qui aurait très spécialement le don de la sensibilité. Mais le meilleur connaisseur de l'homme sera certainement celui qui a traversé lui-même toutes ces passions. Le pécheur repentant paraît bien être, non seulement pour notre temps mais au cours du développement de toutes les religions, ce type à qui est conférée la plus haute valeur, et qui se trouve placé beaucoup plus haut que mille justes. Si nous nous

demandons d'où cela vient, il faut reconnaître qu'un homme qui s'est élevé au-dessus des difficultés de la vie, en s'arrachant aux bourbiers, qui a trouvé la force de rejeter tout cela derrière soi et de s'élever en y échappant, sera nécessairement celui qui connaîtra le mieux aussi bien les bons que les mauvais côtés de l'existence. A cet égard, nul ne l'égale, surtout le juste.

De la connaissance de l'âme humaine résulte d'emblée un devoir, une mission qui, en deux mots, consiste à briser les cadres où un homme est enfermé, pour autant que ces cadres s'avèrent non appropriés à la vie; il faut lui ôter la fausse perspective qui le fait errer dans l'existence, et lui en présenter une autre, plus adéquate à la vie collective et aux possibilités de bonheur que peut comporter son existence; économie mentale, ou pour nous exprimer plus modestement, des cadres encore, mais des cadres dans lesquels le sentiment de communion humaine jouera le rôle prédominant. Nous ne prétendons nullement parvenir à une configuration idéale du développement psychique. Mais on reconnaîtra que souvent déjà le point de vue, à lui seul, apporte un secours énorme dans la vie à celui qui erre et s'égare, parce que, au milieu de ses erreurs, il a le sûr sentiment de la direction où il a échoué. Les stricts déterministes, qui font dépendre tout ce qui arrive à l'homme de la suite ininterrompue entre cause et effet, n'admettront pas aisément cette considération. Car il est certain que la *causalité* devient tout autre, que les effets d'une expérience se transforment entièrement, s'il y a encore en l'homme une force, un motif vivant, à savoir la *connaissance de soi*, la compréhension de plus en plus prononcée de ce qui se trouve en lui et des sources d'où cela émane. Il est, dès lors, devenu un autre homme, auquel il ne pourra plus jamais échapper.

Partie générale

Chapitre I

L'âme humaine

I. - Notion et condition de la vie de l'âme.

[Retour à la table des matières](#)

Nous n'attribuons proprement l'animation qu'à des organismes *mobiles* vivants. L'âme présente le rapport le plus intime avec la liberté du mouvement. Dans les organismes fixes, enracinés, il n'y a pour ainsi dire pas de vie de l'âme; cela serait pour eux absolument superflu. Il suffit de se représenter ce qu'aurait de monstrueux l'idée d'attribuer à une plante des sentiments et des pensées : alors qu'elle ne peut en aucune manière se mettre en mouvement, elle aurait à attendre quelque chose comme de la souffrance, elle la prévoirait mais ne pourrait s'en préserver; ou encore, comment admettrait-on qu'une plante participât à la raison, à la libre volonté? Sa volonté, sa raison resteraient éternellement stériles.

On voit donc quelle différence rigoureuse sépare à cet égard, vu l'absence d'une vie de l'âme, la plante de l'animal, et l'on remarque aussitôt la signification considérable qui se trouve dans *la connexion établie entre le mouvement et la vie psychique*. Il en résulte aussi que, dans le développement de la vie de l'âme, il faut inclure tout ce qui tient au mouvement, tout ce qui peut être lié aux difficultés d'un simple déplacement, et que cette vie psychique est appelée à prévoir, à recueillir des expériences, à développer une mémoire, pour rendre le tout utilisable à la pratique mobile.

Ainsi, nous pouvons admettre en premier lieu que le développement de la vie de l'âme est solidaire du mouvement, et

que le progrès de tout ce qui remplit l'âme est conditionné par cette libre mobilité de l'organisme. Car cette mobilité est excitante, elle exige et stimule une intensification toujours plus forte de la vie psychique. Qu'on se représente un sujet à qui nous aurions interdit tout mouvement; sa vie psychique tout entière serait condamnée à la stagnation. « Seule la liberté fait éclore des colosses, alors que la contrainte tue et corrompt. »

II. - Fonction de l'organe psychique.

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on considère sous ce point de vue la fonction de la vie psychique, il s'avère qu'on est là en présence du développement d'une capacité innée, qui est choisie, de se représenter *un organe d'attaque, de défense ou d'assurance, un organe protecteur*, selon que la situation d'un organisme de vie requiert l'offensive ou la protection. Nous ne pouvons donc voir dans la vie de l'âme qu'un complexe de mesures de préservation, offensives et défensives, qui ont à réagir sur le monde pour assurer le maintien de l'organisme humain et pourvoir à son développement. Une fois cette condition posée, il s'en présente d'autres, importantes pour la conception de ce que nous voulons considérer comme étant l'âme. Nous *ne pouvons nous représenter une vie psychique qui soit isolée*, mais uniquement une vie psychique associée à tout ce qui l'entoure, recevant des incitations du dehors et y répondant d'une manière ou d'une autre, disposant de possibilités et de forces, qui sont nécessaires pour assurer l'organisme en face du milieu ambiant ou en liaison avec lui, et pour garantir sa vie.

Les connexions qui s'ouvrent maintenant sous nos yeux sont multiples et diverses. Elles concernent d'abord l'organisme lui-même, la spécificité de l'être humain, sa corporéité, avantages et inconvénients. Mais ce ne sont là que des notions toutes relatives, car grande est la différence, suivant que telle ou telle force, tel ou tel organe présente un avantage ou un inconvénient. L'un et l'autre résulteront de la situation

dans laquelle l'individu se trouve. Ainsi, on sait qu'en un certain sens le pied de l'homme représente une main atrophiée. Pour un grimpeur, par exemple, cela serait un grave inconvénient, mais pour un homme, se mouvant sur le sol, l'avantage est tel que personne ne souhaiterait posséder, au lieu du pied, une main normale. D'une manière générale, on constate, dans la vie personnelle comme dans celle de tous les peuples, que les moindres valeurs ne sont pas à prendre comme si elles recelaient toujours en elles-mêmes tout le poids des inconvénients, mais tout dépend de la situation où la chose se décide. Nous pressentons qu'un champ on ne peut plus vaste s'ouvre aux investigations eu égard aux rapports qui existent entre la vie de l'âme humaine et toutes les exigences de *nature cosmique*, alternance du jour et de la nuit, règne du soleil, mobilité des atomes, etc. Ces influences, elles aussi, se trouvent dans le rapport le plus intime avec l'originalité de la vie de notre âme.

III. - Le finalisme dans la vie psychique.

[Retour à la table des matières](#)

Ce que nous pouvons d'abord saisir des mouvements psychiques, c'est précisément un mouvement même, qui se dirige vers un but. Aussi nous faut-il affirmer que l'on émettrait un paralogisme si l'on se représentait l'âme humaine comme constituant une grandeur statique, quiescente; nous ne pouvons la concevoir que sous la forme de forces qui se meuvent, procédant assurément d'une base une et tendant à un but également unique. Déjà dans la notion de l'adaptation se trouve cette impulsion vers le but. Impossible de nous représenter une vie psychique dépourvue de but, vers lequel se déroule le mouvement, la dynamique, contenu dans la vie de l'âme. *Donc, la vie de l'âme humaine est déterminée par un but*. Aucun homme ne peut penser, sentir, vouloir, ou même rêver, sans que tout cela soit déterminé, conditionné, imité, dirigé par un but placé devant lui. Cela résulte presque de soi-même eu égard aux exigences de l'organisme et du monde extérieur et à la réponse que l'organisme est dans la nécessité d'y donner. Les phénomènes corporels et psychiques de l'être humain correspondent à l'ensemble de ces vues fondamentales. Un développement psychique ne saurait se concevoir autrement que dans ce cadre que nous venons de décrire, comme dirigé vers un but quelconque placé devant le sujet et qui résulte d'emblée des effets des forces désignées. Le but peut être saisi transformable ou fixé.

On peut ainsi concevoir tous les phénomènes psychiques comme s'ils étaient une préparation pour quelque chose qui vient. Il semble que l'organe psychique ne puisse pas être considéré autrement que comme ayant un but devant soi, et la *psychologie (caractérologie) individuelle* saisit tous les phénomènes de l'âme humaine comme s'ils étaient dirigés vers un but.

Quand on connaît le but d'un homme et que, d'autre part, on a partiellement des informations dans le monde, on sait aussi ce que peuvent signifier ses mouvements d'expression et l'on peut en saisir le sens comme étant une préparation pour ce but. On sait aussi quels mouvements cet homme a à faire pour atteindre le but, à peu près comme on connaît le chemin que suit une pierre quand on la laisse tomber à terre. A cette seule différence près, que l'âme ignore toute loi naturelle, car le but placé devant elle n'est pas immuable, mais susceptible de varier. Lorsque, cependant, un but se pose à quelqu'un, le mouvement de l'âme s'accomplit forcément, comme sous l'empire d'une loi naturelle, d'après laquelle on est tenu d'agir. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'y a pas de loi naturelle dans la vie de l'âme, mais que, sur ce terrain, l'homme se fait à lui-même ses lois? Si elles lui apparaissent ensuite comme une loi de la nature, c'est une illusion de sa connaissance, car en croyant à leur fixité immuable, à leur détermination et en voulant prouver qu'elles sont telles, il y a mis la main. Si, par exemple, quelqu'un veut peindre un portrait, on pourra remarquer en lui toutes les attitudes propres à un homme qui se propose un tel but. Il fera tous les pas et démarches *ad hoc*, avec une logique absolue, comme s'il s'agissait d'une loi naturelle. Mais est-il contraint de peindre ce portrait?

Il y a donc une différence entre les mouvements de la nature et ceux qui ont lieu dans la vie de l'âme humaine. A cela se rattachent les discussions sur la liberté de la volonté humaine, qui semblent aujourd'hui s'élucider comme si la volonté humaine était dépourvue de liberté. C'est exact, dès l'instant où elle se lie à un but. Et comme ce but procède si souvent de son conditionnement cosmique, animal et social, la vie psychique ne peut naturellement nous apparaître que comme si elle était assujettie à des lois immuables. Mais quand, par exemple, on nie sa connexion avec la collectivité, et qu'on la combat, quand on ne veut pas s'adapter aux faits, alors toutes ces apparentes conformités à une loi que présentait la vie psychique sont supprimées, et il surgit une nouvelle légalité, conditionnée par le nouveau but lui-même. De même, la loi de la collectivité n'exerce plus d'empire sur un homme qui désespère de la vie et cherche à en finir avec l'ensemble de ses semblables. Il nous faut donc maintenir que seule la présentation d'un but fait que, dans l'âme humaine, un mouvement se produit nécessairement.

Inversement, il est possible de conclure des mouvements d'un homme au but placé devant lui. C'est là, proprement, ce qui importerait le plus, car nombreux sont les individus qui souvent ne sont pas au clair sur leur but. En fait, telle est la voie régulière qu'il nous faut suivre en vue de cultiver notre connaissance de l'homme. Mais elle n'est pas aussi simple que la première parce que les mouvements comportent une pluralité d'interprétations. Nous pouvons, d'ailleurs, considérer et comparer plusieurs mouvements d'un même individu, tirer des lignes. Si l'on cherche à comprendre un individu, il est possible d'y aboutir en cherchant à relier par une ligne les attitudes, les formes d'expression constatées en deux points différents de sa vie. On prend ainsi en mains un système dont l'application produit l'impression d'une *direction unifiée*. On peut découvrir par là combien un cadre enfantin se retrouve,

parfois d'une manière étonnante, jusqu'au cours des années très avancées de la vie. Un exemple va élucider ce point :

Un homme d'une trentaine d'années, extraordinairement assidu, était parvenu, malgré des difficultés dans son développement, à une position considérée et à d'heureux résultats. Il se présenta à un médecin, dans un état de dépression extrême; il se plaignait d'éprouver lassitude, ennui, aversion pour le travail et pour la vie. Il raconta qu'il était sur le point de se fiancer, mais envisageait l'avenir avec une grande défiance. Il subissait les tourments d'une violente jalousie et courait le risque de voir rompre ses fiançailles. Les faits allégués par lui ne sont pas précisément convaincants; aucun reproche ne saurait être adressé à la jeune fille. La défiance surprenante qu'il manifeste amène à soupçonner qu'il est du nombre de ces gens, nullement rares, qui s'opposent à autrui, se sentent bien attirés par lui, mais en même temps adoptent une position offensive et, remplis dès lors de défiance, détruisent cela même qu'ils veulent édifier. Pour tirer la ligne dont nous venons de parler, il convient de distinguer un événement de la vie du sujet, et d'essayer de la comparer à son actuelle prise de position. Conformément à notre expérience, c'est toujours aux impressions de la première enfance que nous remontons, tout en sachant bien que ce que nous apprendrons ainsi ne doit pas toujours supporter un examen objectif. Voici, en l'espèce, ce qu'était le plus ancien souvenir d'enfance de notre homme : il se trouvait avec sa mère et son frère cadet sur le marché. A cause de l'affluence, la mère le prit sur ses bras, lui, l'aîné. Puis, remarquant son erreur, elle le reposa et prit son petit frère; lui-même, troublé, la suivait à grands pas. Il avait à cette époque quatre ans. Comme on peut le remarquer, en reproduisant ce souvenir, il fait entendre des accents analogues à ce que nous avons constaté aussitôt auparavant, quand il décrivait sa souffrance : il n'est pas sûr d'être le préféré, et il ne peut supporter l'idée qu'un autre lui était préféré. - Si on lui fait observer ce fait, il en est très surpris, et il reconnaît aussitôt le rapport.

Le but vers lequel il nous faut penser que sont dirigés tous les mouvements par lesquels un homme s'exprime, prend consistance sous l'influence des impressions causées à l'enfant par le monde extérieur. L'idéal d'un individu, son but, se forme déjà pendant les premiers mois de sa vie. Car un rôle est déjà joué par ces impressions auxquelles l'enfant répond soit avec joie soit avec déplaisir. Déjà percent les premières traces d'une image du monde, quoique ce soit seulement de la manière la plus primitive. En d'autres termes, sont déjà posées, lorsque l'enfant n'est encore qu'un nourrisson, les bases des facteurs accessibles de la vie psychique. Par la suite, elles sont sans cesse parachevées, car elles sont transformables et susceptibles de subir diverses influences. Les modifications les plus diverses se produisent, qui obligent l'enfant à répondre aux exigences de la vie, en prenant telle ou telle position.

C'est pourquoi nous ne pouvons donner tort aux savants qui soulignent que les traits du caractère d'un homme sont déjà reconnaissables lorsqu'il est encore à la mamelle; de là beaucoup déduisent que le caractère est chose innée. Mais il est permis d'estimer préjudiciable à la collectivité l'idée qui veut que le caractère de l'individu soit hérité de ses parents, car cela empêche l'éducateur de se consacrer avec

confiance à sa mission. Observation renforcée par le fait que la conception de l'innéité du caractère sert le plus souvent à celui qui la professe, pour être absous, dégager sa responsabilité, ce qui, naturellement, va à l'encontre des devoirs de l'éducation.

Une condition importante, qui participe à dresser le but, est donnée par l'influence de la *culture*. Elle pose, pour ainsi dire, une barrière, contre laquelle la force de l'enfant ne cesse de se heurter jusqu'à ce qu'il trouve une voie qui lui semble praticable, lui promettant l'accomplissement de ses désirs, aussi bien que, pour l'avenir, assurance et adaptation. On peut bientôt reconnaître quelle force doit avoir la sécurité que l'enfant désire, quelle sécurité lui garantit l'abandon à la culture. Ce n'est pas simplement une assurance contre le danger, mais il s'y ajoute, comme dans une machine bien aménagée, un autre coefficient de sécurité, qui peut garantir mieux encore l'entretien de l'organisme humain. L'enfant se le procure en exigeant, par-dessus la mesure donnée d'assurances, de satisfactions des tendances, encore un supplément, plus que ce qui serait nécessaire à son simple maintien, à son paisible développement. La ligne de mouvement que nous observons là est très nettement celle de la présomption. Exactement comme un adulte, l'enfant veut atteindre plus que tous les autres, il aspire à une supériorité qui devra lui apporter cette sécurité et cette adaptation, et les lui garantir, telles qu'à l'avance elles lui sont posées comme but. C'est ainsi qu'il ondoie, et que s'établit dans la vie psychique une agitation qui va encore se renforçant. Il suffit de se représenter que, par exemple, les actions cosmiques obtiennent de force une réponse plus puissante. Ou bien lorsque, en un temps de détresse, l'âme s'angoisse, ne se croit pas à la hauteur de ses devoirs, on observera de nouveau des fléchissements signifiant que l'exigence de la supériorité s'affirme plus nettement encore.

Il peut arriver alors que la position du but a lieu de telle sorte que l'individu cherche par là à échapper à de plus grandes difficultés, qu'il les *évite*. Il advient que se présente là une espèce d'homme contenant ce qui se peut imaginer de plus humain, le type de l'homme qui, devant les difficultés, ou bien recule en tremblant, ou bien cherche à se glisser dans quelque retraite où, au moins provisoirement, éviter de se conformer aux exigences s'imposant à lui. Cela nous donne la possibilité de comprendre que *les réactions de l'âme humaine ne possèdent nullement un caractère définitif*; elles ne peuvent jamais être que des réponses provisoires, non autorisées à prétendre à la pleine exactitude. Tout particulièrement dans le développement psychique de l'enfant, auquel on ne doit pas appliquer la même mesure qu'aux adultes, il importe de bien considérer qu'on a affaire à des positions de buts uniquement provisoires. Il faut regarder au delà, et nous représenter à quoi pourrait tendre la force que nous voyons agir, où elle pourrait mener l'enfant. En nous reportant au sein même de l'âme de l'enfant, il devient clair que ces manifestations d'une force ne sont pas à comprendre autrement que comme si, en lui, il y avait plus ou moins décision de s'adapter définitivement au présent et à l'avenir. Il peut orienter de côtés différents la disposition inhérente à cette tendance. Un côté se montre comme étant celui de l'*optimisme*; l'enfant a confiance de pouvoir résoudre les tâches qui se présenteront à

lui. Ceci se manifestera par les traits de caractère qui appartiennent précisément à un homme tenant ses devoirs pour susceptibles d'être remplis. Ainsi se développent le courage, l'ouverture d'esprit, l'abandon, l'application, etc. A l'inverse se placent les marques du *pessimisme*. Si l'on pense au but d'un enfant qui ne se croit pas capable de résoudre ses tâches, on peut aussi se représenter comment les choses doivent se passer dans l'âme d'un tel sujet. On y trouve l'hésitation, la timidité, le côté taciturne, la défiance et tous les autres traits par lesquels le faible cherche à se défendre. Son but est au delà des limites de ce qui peut s'atteindre, loin en arrière du front de la vie.

Partie générale

Chapitre II

Qualité sociale de la vie psychique

[Retour à la table des matières](#)

Pour comprendre ce qui se passe en un homme, il est nécessaire de soumettre à un examen son attitude envers ses compagnons. Les rapports des hommes entre eux sont en partie donnés par la nature, et comme tels soumis à des modifications; en partie ils proviennent de relations formées d'après un plan, ainsi qu'on peut les observer en particulier dans la vie politique des peuples, dans la formation des États, dans la collectivité. La vie psychique humaine ne peut être comprise sans que l'on observe en même temps ces connexions.

I. - Vérité absolue.

La vie psychique humaine n'est pas en état de se gouverner à sa guise; elle se trouve constamment devant des tâches qui se sont établies de quelque part à l'extérieur. Toutes ces tâches sont inséparablement associées à la *logique de la vie humaine*

en commun, l'une de ces conditions essentielles qui agissent d'une manière ininterrompue sur l'individu et ne se laissent soumettre à son influence que jusqu'à un certain point. Or, si nous considérons que les conditions de la vie humaine en commun ne peuvent pas être définitivement saisies par nous, parce qu'elles sont trop nombreuses, et que pourtant ces conditions, ces exigences sont imparties à une certaine conduite, il devient clair que nous ne sommes guère en mesure d'élucider pleinement les obscurités d'une vie psychique placée devant nous; cette difficulté s'affirme d'autant plus prononcée que nous nous éloignons davantage de nos propres conditions.

Mais il en résulte aussi, comme l'un des faits fondamentaux pour les progrès de notre connaissance de l'homme, qu'il nous faut compter, comme sur une *vérité absolue*, avec les règles immanentes du jeu d'un groupe, telles qu'elles se produisent d'elles-mêmes sur cette planète dans l'organisation limitée du corps humain et de ses prestations, vérité absolue que nous ne pouvons approcher que lentement, le plus souvent après avoir surmonté des fautes et des erreurs.

Une part importante de ces faits fondamentaux est contenue dans la notion matérialiste de l'histoire qu'ont créée *Marx Engels*. D'après cette doctrine, c'est le principe économique, la forme technique suivant laquelle un peuple gagne sa vie, qui conditionne la « superstructure idéologique », la pensée et la conduite des hommes. Jusque-là, il y a accord avec notre conception de la « logique » agissante « de la vie humaine collective », de la « vérité absolue ». Mais l'histoire, et avant tout notre examen de la vie individuelle, notre *psychologie (caractérologie) individuelle*, nous enseigne que la vie psychique humaine répond aisément par des erreurs aux impulsions des principes économiques, auxquelles elle ne se soustrait que lentement. Or, notre voie dans la direction de la « vérité absolue » passe par de nombreuses erreurs.

II. - la contrainte de mener une vie commune.

[Retour à la table des matières](#)

Les exigences de la vie en commun sont à proprement parler tout aussi élémentaires, allant de soi, que celles que, par exemple, les influences de la température imposent aux hommes, protection contre le froid, construction d'habitations, etc. On aperçoit aussi la contrainte à la communauté - quoique ce soit sous une forme encore non comprise - dans la *religion*, où la sanctification des formes sociales sert de lien de la collectivité, à la place de la pensée compréhensive. Si les conditions de la vie sont dans le premier cas déterminées cosmiquement, elles le sont dans le dernier cas socialement, par l'existence collective des hommes et par les règles et dispositions légales qui en résultent d'elles-mêmes. Les exigences de la collectivité ont réglé les rapports des hommes établis dès l'origine comme allant de soi, comme « vérité

absolue». Car la collectivité préexistait à la vie individuelle des hommes. Il n'y a dans l'histoire de la culture humaine aucune forme de vie qui ne serait menée socialement. Nulle part des hommes n'ont paru autrement qu'en société. Ce phénomène s'explique aisément. A travers l'ensemble du règne animal prévaut la loi, le principe qui veut que toutes les espèces ne se montrant pas, envers la nature, parvenues à un degré particulièrement élevé, ne rassemblent de nouvelles forces que par l'association, et dès lors agissent sur l'extérieur d'une manière nouvelle, originale. Le genre humain, lui aussi, sert à ce but de l'association; de là vient que l'organe psychique de l'homme soit tout pénétré des conditions d'une vie de la collectivité. *Darwin* déjà fait remarquer qu'on ne trouve jamais de faibles animaux qui vivraient isolément. Il faut tout spécialement compter parmi eux l'être humain, car il n'est pas assez fort pour pouvoir vivre seul. Il ne saurait offrir à la nature qu'une résistance minime; il a besoin d'une plus grande masse de secours pour assurer sa subsistance, pour s'entretenir. Il apparaîtrait incomparablement plus menacé que toute autre espèce vivante. Il n'a pas la promptitude à la course, il ne dispose pas de la puissance musculaire des animaux forts, il n'a ni la dentition des fauves, ni la finesse de l'ouïe et l'acuité de la vue pour sortir indemne de telles luttes. Il lui faut dépenser énormément rien que pour assurer son droit à l'existence et éviter d'aller à sa perte. Sa nourriture est spécifique, et son genre de vie requiert une protection tout intensive.

Il est donc compréhensible que l'homme n'ait pu se maintenir qu'en se plaçant sous des conditions particulièrement favorables. Cela ne lui fut procuré que par la vie en groupes, qui se révéla comme une nécessité, parce que seule la vie collective permettrait à l'homme, par une sorte de *division du travail*, d'affronter des tâches où l'individu isolé aurait fatalement succombé. Seule la division du travail était en état de procurer à l'homme des armes offensives et défensives et d'une manière générale tous les biens dont il avait besoin pour se maintenir et que nous comprenons aujourd'hui dans la notion de la *culture*. Si l'on considère au milieu de quelles difficultés les enfants viennent au monde, combien de mesures toutes particulières sont alors inévitables, que l'individu isolé n'aurait peut-être pas su satisfaire même au prix des plus grandes peines, quelle surabondance de maladies et d'infirmités menacent un être humain surtout lorsqu'il n'est encore qu'un nourrisson, - plus que partout ailleurs dans le règne animal, - on se rend à peu près compte de l'énorme quantité de sollicitude qui devait entrer en jeu pour assurer le maintien de la société humaine, et l'on ressent clairement la nécessité de cette connexion.

III. - Tendance à la sécurité et adaptation.

[Retour à la table des matières](#)

En conséquence de ce que nous avons exposé jusqu'ici, il nous faut affirmer que, du point de vue de la nature, l'homme est un être inférieur. Mais *cette infériorité qui lui est inhérente, dont il prend conscience en un sentiment de limitation et d'insécurité, agit comme un charme stimulant*, pour découvrir une voie où réaliser l'adaptation à cette vie, où prendre soin de se créer des situations dans lesquelles apparaîtront égalisés les désavantages de la position humaine dans la nature. C'était, là encore, son organe psychique qui avait la capacité d'introduire adaptation et sécurité. Il eût été beaucoup plus difficile de faire produire à l'animal humain originel, à l'aide de produits résultant d'une croissance, tels que des cornes, des crocs ou des dents, un exemplaire susceptible d'affronter la nature ennemie. Seul l'organe psychique pouvait apporter un secours vraiment rapide, remplaçant ce qui manquait à l'homme comme valeur organique. Et c'est précisément le charme émanant du sentiment ininterrompu de l'insécurité qui fit que l'homme développa une *prévision* et amena son âme à un développement que nous constatons aujourd'hui comme organe de la pensée, de la sensibilité et de l'action. Comme, dans ces secours, dans ces tendances à l'adaptation, la société jouait aussi un rôle essentiel, il fallait que, dès le début, l'organe psychique comptât avec les conditions de la collectivité. Toutes ses capacités se sont développées sur une base portant en soi le trait d'une vie sociale. Chaque pensée de l'homme devait être conformée de telle sorte qu'il pût être adapté à une société.

Si l'on se représente maintenant comment le progrès alla plus loin, on arrive aux origines de la *logique*, qui porte en soi l'exigence de la validité générale. *Est seul logique ce qui est d'une valeur générale*. Nous trouvons un autre résultat de la vie sociale dans le *langage*, cet admirable chef-d'œuvre, qui distingue l'homme de toutes les autres espèces vivantes. Impossible de refuser à un phénomène tel que le langage l'application de la notion de valeur générale, ce qui donne à penser qu'il doit son origine à la vie sociale des êtres humains. Pour un individu vivant seul, le langage serait une parfaite superfluité. Il compte avec la vie commune des hommes; il en est à la fois le produit et le lien. Cette connexion trouve une forte preuve dans le fait que des hommes ayant grandi dans des conditions qui contrarient ou obstruent la réunion avec d'autres hommes, ou se refusant eux-mêmes à ce contact, souffrent presque sans exception d'une carence affectant le langage et la capacité de parler. C'est comme si ce lien ne pouvait se former et se maintenir que lorsque le contact avec l'humanité est assuré. Le langage présente une signification des plus profondes pour le développement de la vie psychique humaine. La pensée logique n'est possible que si elle dispose du langage, qui seul, en permettant la formation de notions, nous met en mesure d'admettre des distinctions et d'établir des conceptions qui ne soient pas propriété privée mais bien commun. De même, notre pensée et notre sensibilité ne s'expliquent que si l'on présuppose la valeur générale, et la joie que nous fait éprouver ce qui est beau n'obtient sa raison d'être que si l'on comprend que le sentiment et la connaissance du beau et du bien sont nécessairement un bien commun. Nous arrivons ainsi à reconnaître que les notions de raison, de logique, d'éthique et d'esthétique n'ont pu prendre naissance que dans une vie collective des hommes, mais qu'en même temps elles sont les moyens de liaison destinés à protéger la culture contre toute décadence.

La situation de l'individu permet aussi de comprendre son vouloir. La *volonté* ne représente pas autre chose qu'une tendance à passer d'un sentiment de l'insuffisance à un sentiment de la suffisance. Sentir cette ligne placée devant nos yeux et la suivre, voilà ce qui s'appelle « vouloir ». Toute volition compte avec le sentiment de l'insuffisance, de l'infériorité, et donne libre cours à l'impulsion qui tend à atteindre un état de rassasiement, de contentement, de pleine valeur.

IV. - Sentiment de communion humaine.

[Retour à la table des matières](#)

Nous comprenons maintenant que ces règles : éducation, superstition, totem et tabou, législation, qui étaient nécessaires pour assurer le maintien du genre humain, devraient figurer aussi en première ligne dans l'idée de communauté. Nous l'avons vu dans les institutions religieuses; nous trouvons les exigences de la communauté dans les fonctions les plus importantes de l'organe psychique, et nous les retrouvons dans les exigences de la vie de l'individu comme dans celles de la collectivité. Ce que nous appelons justice, ce que nous considérons comme le côté lumineux du caractère humain, n'est pour l'essentiel rien d'autre que l'accomplissement d'exigences qui ont découlé de la vie collective des hommes. Ce sont elles qui ont formé l'organe psychique. De là vient que l'abandon, la fidélité, l'ouverture d'esprit, l'amour de la vérité, etc., sont proprement des exigences présentées et maintenues par un principe de communauté d'une valeur générale. Ce que nous appelons un bon ou un mauvais caractère ne peut être jugé que du point de vue de la communauté. Les caractères, comme toute production de nature scientifique, d'origine politique ou d'ordre artistique, ne s'avèreront jamais grands et précieux qu'en présentant de la valeur pour la généralité. Un type *idéal*, d'après lequel nous mesurons l'individuel, ne prend consistance qu'eu égard à sa valeur, à son utilité pour l'ensemble. Ce à quoi nous comparons l'individuel, c'est au type idéal d'un homme de la communauté, d'un homme qui maîtrise les tâches s'offrant à lui, d'une manière valable pour tous, d'un homme qui a tellement développé en lui le *sentiment de communion humaine* que, selon une expression de *Furtmuller*, « il suit les règles du jeu de la société humaine ». Dans le cours de nos exposés, il apparaîtra qu'aucun homme au sens intégral du mot ne peut se développer sans cultiver et mettre suffisamment en oeuvre le sentiment de communion humaine.

Partie générale

Chapitre III

Enfant et société

[Retour à la table des matières](#)

La communauté pose un certain nombre d'exigences, et par là elle influe sur toutes les normes et les formes de notre existence, ainsi que sur le développement de notre organe pensant. Elle est aussi fondée organiquement. Us points d'attache de la communauté se trouvent déjà dans la bisexualité de l'être humain, et seule une communauté, non l'isolement, est en état de satisfaire l'impulsion vitale de l'individu, de lui garantir sécurité et joie de vivre. Si l'on considère le lent développement de l'enfant, on constate qu'il ne peut être question d'un déploiement de la vie humaine que s'il existe une communauté protectrice. En outre, les connexions de la vie amenaient avec elles la création d'une *division du travail*, laquelle n'opère pas une séparation des hommes, mais au contraire produit leur cohésion. Chacun a le devoir de travailler la main dans la main d'autrui; il lui faut se sentir associé à autrui; ainsi prennent corps les grands liens qui préexistent dans l'âme humaine, d'une manière ou d'une autre, comme exigences. Nous allons suivre ci-après quelques-unes de ces connexions que l'enfant déjà trouve, le précédant.

I. - Situation du nourrisson.

L'enfant, qui a tant besoin du secours de la communauté, se trouve en face d'un milieu qui prend et donne, exige et accomplit. Il se voit, avec ses penchants, devant certaines difficultés qu'il éprouve de la peine à surmonter. Il a bientôt fait connaissance avec la souffrance provenant de son état d'enfance et produisant maintenant cet organe psychique qui a pour fonction de prévoir et de trouver des lignes suivant lesquelles la satisfaction de ses penchants pourra aboutir sans frottement, où il sera possible de mener une vie supportable. Il remarque sans cesse des gens qui sont en mesure de satisfaire leurs penchants beaucoup plus aisément, qui ont donc quelque avantage sur lui. Il apprend ainsi à apprécier la grandeur qui rend capable d'ouvrir une porte, la force que d'autres possèdent de soulever un objet, la position qui en autorise d'autres à donner des ordres et à en exiger l'exécution. Dans son organe psychique s'élève en un flot l'aspiration à grandir pour devenir égal ou supérieur à autrui, pour dépasser ceux qui se sont groupés autour de l'enfant et se comportent avec lui comme s'il y avait là une subordination, mais en se penchant aussi devant la faiblesse de l'enfant, en sorte que celui-ci dispose de deux possibilités d'opération : d'une part, maîtriser les moyens qu'il constate servir à la puissance des adultes, d'autre part, exposer sa faiblesse que les autres éprouvent comme une inexorable exigence. Nous retrouverons toujours chez les enfants cette ramification des tendances de l'âme humaine. Ici déjà commence la formation de types. Tandis que les uns se développent dans la direction où règne l'exigence de se faire reconnaître, où les forces se rassemblent et veulent se mettre en oeuvre, on trouve chez d'autres quelque chose qui ressemble à une spéculation avec sa propre faiblesse, une présentation de leur faiblesse sous les formes les plus diverses. Si l'on se rappelle l'attitude, l'expression et le regard de tels ou tels enfants déterminés, on en trouvera toujours qui se laissent classer dans l'un ou l'autre groupe. Tous ces types n'acquièrent un sens que lorsque nous comprenons leur rapport avec le milieu ambiant. La plupart de leurs mouvements sont aussi acquis par emprunt à ce milieu.

Dans ces simples conditions, dans cette tendance de l'enfant à surmonter son état de faiblesse, ce qui à son tour déclenche l'incitation à développer une foule de capacités, se trouve fondée la *possibilité de l'éducation*.

Les situations des enfants sont variées à l'extrême. Le cas se présente où certain entourage donne à l'enfant des impressions hostiles, lesquelles lui font apparaître le monde comme hostilement disposé. Cette impression s'explique par l'insuffisance de l'organe enfantin de la pensée. Si l'éducation n'y obvie pas, l'âme de cet enfant peut se développer de telle sorte que plus tard il considère le monde extérieur absolument comme un domaine ennemi. L'impression d'hostilité se renforce, dès que l'enfant rencontre de plus grandes difficultés, ainsi qu'il arrive spécialement à des enfants pourvus d'organes déficients. Ils auront de leur entourage une impression différente de celle qu'éprouvent des sujets venus au monde avec des organes relativement vigoureux. L'infériorité *organique* peut s'extérioriser par des difficultés à se mouvoir, par les défauts de tels ou tels organes, par la moindre force de résistance de l'organisme, en sorte que l'enfant est exposé à de nombreuses maladies.

Mais la cause des difficultés ne provient pas toujours nécessairement de l'imperfection de l'organisme enfantin. Elle peut aussi résulter du poids des tâches qu'un entourage dépourvu de compréhension impose à l'enfant, ou de l'imprévoyance avec laquelle on les a exigées de lui, bref, d'une défectuosité de cet entourage, qui rend plus pénible le monde extérieur. Car l'enfant qui veut s'adapter à son milieu rencontre tout à coup des obstacles contrariant cette adaptation. C'est le cas, par exemple, lorsque l'enfant grandit dans un entourage qui lui-même est déjà découragé et rempli d'un pessimisme susceptible de se transmettre aisément à l'enfant.

II. - Influence des difficultés.

[Retour à la table des matières](#)

En ce qui concerne les difficultés qui viennent à la rencontre de l'enfant de différents côtés et pour des causes également très diverses, en particulier si l'on observe que la vie de l'âme enfantine n'avait pas encore, et pour longtemps, l'occasion de se développer, il est clair qu'on a à compter avec des réponses défectueuses lorsque s'instaure chez l'enfant la nécessité de s'accommoder des conditions inéluctables du monde extérieur. A passer en revue un certain nombre de *manquements*, l'idée s'impose qu'on a affaire en l'espèce à un développement de la vie psychique, qui ne cesse pas durant la vie entière, et qui consiste en essais continuels visant à aller de l'avant et à donner une réponse plus exacte. En particulier, ce qu'il y a lieu d'apercevoir dans les mouvements enfantins des expressions, c'est la forme d'une réponse que donne à une situation déterminée un individu en voie de devenir, s'approchant de la maturité. Cette réponse, l'attitude d'un homme, nous offrira des points d'attache pour la caractéristique de son âme. Il faut bien garder présent à l'esprit, en pareil cas, que *les formes d'expression d'un homme - ainsi que celles d'une masse - ne sauraient aucunement être jugées d'après un quelconque schéma ou cadre.*

Les difficultés qu'un enfant a à combattre au cours du développement de sa vie psychique, et qui, presque régulièrement, entraînent comme conséquence l'impossibilité pour lui de développer son sentiment de communion humaine si ce n'est d'une manière extrêmement imparfaite, nous pouvons les répartir entre celles qui, provenant de la défectuosité de la culture, se manifesteront dans la situation économique de la famille et de l'enfant, et celles qui résultent des déficiences des organes corporels. En face d'un monde créé proprement pour les seuls organes achevés, et où toute la culture qui entoure l'enfant compte avec la force et la santé d'organes pleinement développés, nous voyons un enfant pourvu d'importants organes chargés de défauts,

et qui par conséquent ne peut observer convenablement les exigences de la vie. Tels sont, par exemple, les enfants qui recevront une instruction tardive ou qui éprouvent des difficultés à apprendre certains mouvements, ou ceux qui ne parlent que tardivement, qui y sont longtemps malhabiles, parce que leur activité cérébrale se développe plus lentement que chez ceux sur lesquels compte notre culture. On sait bien comment de tels enfants subissent longtemps des heurts, sont lourds et forcément en proie à des maux corporels et spirituels. Visiblement, ils ne sont pas agréablement impressionnés par un monde qui n'est pas exactement fait pour eux. Des difficultés conditionnées par l'insuffisance de leur développement se produisent pour eux on ne peut plus fréquemment. Reste, sans doute, la possibilité qu'au cours du temps s'établisse de soi-même un accommodement, sans que persiste un dommage durable, si auparavant déjà l'amertume résultant de l'état de détresse psychique où s'opère la croissance de ces enfants, et à quoi s'ajoute le plus souvent une condition économique précaire, n'a pas introduit dans leur mentalité une dépression qui souvent se fait sentir dans leur vie ultérieure. Il est facile de comprendre que les règles du jeu de la société humaine, données absolues, soient mal suivies par ces enfants-là. Ils verront avec défiance l'agitation qui se déploie autour d'eux, et ils inclineront à se tenir à l'écart, à se dérober à leur tâches. Ils soupçonnent et ils éprouvent avec une rigueur toute particulière une hostilité de la vie qu'ils ne font qu'exagérer. Leur intérêt se porte beaucoup plus sur les ombres de l'existence que sur ses faces lumineuses. En général, ils grossissent les unes et les autres, en sorte qu'ils restent en permanence dans une position de combat, revendiquant pour eux-mêmes une mesure spéciale d'attention et inclinant à penser plus à soi qu'à autrui. Comme ils prennent les exigences de la vie pour des difficultés et non pour un attrait, comme ils font face à tous les événements avec une prévoyance poussée trop loin, il se creuse entre eux et leur entourage un fossé profond. Ils s'éloignent toujours davantage de la vérité, de la réalité et ne cessent de s'égarer dans les difficultés.

Des difficultés analogues peuvent survenir lorsque la tendresse des proches de l'enfant reste *au-dessous* d'un certain niveau. Circonstance susceptible, elle aussi, d'entraîner pour le développement de l'enfant des conséquences fort importantes. Son attitude subit l'influence du fait qu'il n'apprend pas à connaître l'amour et ne sait pas en faire usage, parce que sa tendance à la tendresse ne se déploie pas. Et quand il en est ainsi dans la famille, on risque que par la suite il ne soit très malaisé de faire éprouver à un individu qui a grandi dans ces conditions un vif échange de tendresses. Exclure les émotions et les rapports affectueux et tendres fait désormais partie constitutive de son être. Le même effet peut aussi se produire si les parents, les éducateurs ou les autres personnes de l'entourage de l'enfant agissent sur lui selon telles ou telles maximes pédagogiques qui lui font ressentir les marques de tendresse comme impraticables ou risibles. Il n'est pas très rare de voir l'enfant incliner à associer à la tendresse l'impression du ridicule. C'est surtout le cas des enfants qui furent souvent l'objet de railleries. Ils se montreront dominés par une *Crainte du sentiment*, les portant à considérer comme ridicule, *inhumaine*, toute émotion tendre, toute impulsion affectueuse envers autrui; cela, croient-ils, les donne en spectacle aux autres et les rabaisse à leurs yeux. Ce sont ces hommes qui, dans leur enfance déjà,

ont imposé une barrière à toutes les relations aimantes pouvant survenir par la suite. Des *traits d'insensibilité*, qui dans l'ensemble aboutissent à une *éducation dure*, qui s'insurgent contre toutes les marques de tendresse, ont fait que dans leur enfance ils se sont fermés à ce genre de dispositions et que, gardant le silence, aigris, effrayés, ils n'ont pas tardé à se retirer peu à peu du petit cercle de leur entourage, qu'il eût été de la plus haute importance de gagner et d'insérer dans leur propre vie psychique. Si cependant il se trouve encore une personne dans cet entourage qui rende possible la liaison avec l'enfant, cela s'accomplira avec une intimité toute particulière. C'est ainsi que grandissent souvent des sujets qui n'ont trouvé des rapports qu'avec une personne unique, qui n'ont pu étendre leur inclination à l'union au delà d'un seul partenaire. L'exemple du garçon qui fut si affecté lorsqu'il constata que la tendresse de sa mère s'adressait à son frère, et qui depuis lors alla errant dans la vie à la recherche de la chaleur qui lui avait manqué dès sa première enfance, voilà un cas montrant bien les difficultés que de pareils individus peuvent rencontrer dans la vie.

C'est le groupe de ces gens dont l'éducation a eu lieu sous une certaine pression.

Or, dans la direction opposée il peut également se produire des échecs, lorsque, sous l'action d'une chaleur particulière, qui accompagne l'éducation, l'enfant *gâté* développe au delà de toute limite son inclination à la tendresse, en sorte qu'il s'attache trop étroitement à une ou plusieurs personnes et ne veut plus rien abandonner d'elles. En raison de diverses erreurs, la tendre sensibilité de l'enfant prend souvent des proportions si grandes qu'il en vient à s'imposer certaines obligations envers autrui ; cela peut facilement se produire lorsque des adultes disent, par exemple : « Fais ceci ou cela parce que je t'aime bien. » C'est souvent qu'au sein d'une famille poussent de telles excroissances. Ces enfants-là saisissent aisément l'inclinaison des autres, et ils s'en servent pour augmenter désormais, par des moyens semblables, la dépendance des autres correspondant à leur propre tendresse. Il faut toujours garder présent à l'esprit ces flammes de tendresse pour l'une des personnes de la famille. Nul doute que le sort de l'individu ne subisse d'une éducation si partielle une influence nocive. Il peut alors se produire des phénomènes comme ce qui arrive par exemple lorsqu'un enfant, pour conserver la tendresse d'une autre personne, a recours aux moyens les plus risqués, cherchant ainsi à rabaisser un rival, le plus souvent son frère ou sa sœur, en dévoilant sa méchanceté, ou en faisant semblant de le protéger, ou autrement encore uniquement pour briller lui-même au regard des parents pleins d'amour. Ou bien il usera de pression pour tout au moins fixer sur lui l'attention des parents; il ne reculera devant aucun moyen susceptible de le mettre au premier plan, de lui faire obtenir plus d'importance que n'en ont les autres. On se fera paresseux ou méchant pour amener les autres à s'occuper davantage de vous, on sera sage pour que l'attention d'autrui vous donne l'impression d'une récompense. Il se déroule alors dans la vie de l'enfant un tel processus, laissant saisir que tout peut être employé par lui une fois la direction enracinée dans sa vie psychique. Il se peut qu'il se développe dans le sens le plus fâcheux, pour atteindre son but, et il peut aussi devenir un excellent sujet poursuivant le même but. On peut souvent observer comment l'un des enfants essaye d'attirer l'attention sur lui par une nature indomptable, tandis qu'un

autre, qu'il soit plus ou moins avisé que le précédent, cherche à obtenir le même résultat par une irréprochable droiture.

Au groupe des enfants gâtés appartiennent aussi ceux à qui l'on ôte toutes les difficultés de leur chemin, ceux dont les manifestations d'originalité provoquent un sourire amical, et qui peuvent tout se permettre sans se heurter à une résistance digne de ce nom. Ces enfants-là sont privés de toute occasion qui leur permettrait de se préparer par des exercices préliminaires à s'attacher plus tard à des gens bien disposés pour les accueillir d'une juste manière, encore moins à des gens qui, égarés eux-mêmes, par les difficultés de leur propre enfance, soulèveraient des obstacles à ce rapprochement. Comme on ne leur fournit pas l'occasion de s'exercer à surmonter les difficultés, ils sont aussi mal préparés que possible pour la suite de leur existence. Ils sont presque régulièrement à endurer des contre-coups et des échecs, aussitôt qu'ils sortent du petit domaine où règne cette atmosphère de serre chaude, et qu'ils se trouvent vis-à-vis d'une existence où personne n'exagère plus ses obligations envers eux, comme le faisaient leurs éducateurs aveuglés par une excessive tendresse.

Tous les phénomènes de ce genre ont ceci de commun, que l'enfant se trouve plus ou moins isolé. Par exemple, de jeunes sujets dont l'appareil digestif présente telle ou telle déficience s'alimenteront d'une manière particulière, si bien qu'ils seront susceptibles de se développer autrement que des enfants normaux sous ce rapport. Les enfants ayant certains organes en état médiocre manifesteront un comportement particulier, qui avec le temps les porte à s'isoler. Nous sommes alors en présence d'enfants qui n'éprouvent pas très nettement leur solidarité avec leur milieu, et qui peut-être vont jusqu'à la repousser entièrement. Ils ne peuvent trouver des camarades, ils restent à l'écart des jeux usuels parmi ceux de leur âge, soit qu'ils les regardent d'un oeil d'envie, soit qu'avec mépris ils se cantonnent dans leurs propres amusements, qu'ils cultivent à l'écart dans un muet isolement. En sont également menacés ceux qui grandissent sous la lourde contrainte de l'éducation, par exemple lorsqu'on les traite avec une rigoureuse sévérité. A ceux-là aussi la vie apparaît sous un jour défavorable, car ils s'attendent sans cesse à éprouver de toutes parts des impressions pénibles. Ou bien ils se sentent victimes, recevant humblement toutes les difficultés surgies, ou bien ils les accueillent en lutteurs, toujours prêts à combattre un milieu ressenti comme hostile. Ces enfants considèrent la vie et ses tâches comme autant de difficultés particulières, et il est aisé de comprendre qu'un tel sujet s'appliquera le plus souvent à assurer ses limites, prenant garde qu'aucun désastre ne le frappe et restant toujours défiant envers son entourage. Sous le poids de cette prévoyance démesurée, il donne l'élan à une tendance préférant subir difficultés et dangers plutôt que s'exposer à la légère à une défaite. Une autre caractéristique constante chez ces enfants-là, indiquant avec une pleine évidence combien leur sentiment de communion humaine est faiblement développé, c'est le fait qu'ils pensent plus à eux-mêmes qu'à autrui. On voit là clairement l'ensemble du développement. Tous ces individus inclinent en général à une conception pessimiste du monde, et ils ne peuvent être satisfaits de leur existence s'ils ne trouvent à se délivrer des faux cadres où ils la placent.

III. - l'homme, être social.

[Retour à la table des matières](#)

Nous nous sommes appliqué à indiquer que, pour pouvoir émettre une conclusion sur la personnalité d'un individu, il faut le juger et le comprendre dans sa situation. Par situation nous entendons la position de l'homme dans l'ensemble du monde et envers son proche entourage, sa position en face des questions qu'il rencontre sans interruption, comme celles de l'activité, de l'association, du rapport avec ses semblables. Sur cette voie, nous avons établi que ce sont les impressions pénétrant en l'homme du fait de son entourage qui influent sur l'attitude du nourrisson, et plus tard de l'enfant et de l'adulte, de la manière la plus persistante à travers la vie. On peut déjà déterminer au bout de quelques mois de l'âge le plus tendre, comment un enfant se comporte envers la vie. Il n'est plus possible, dès lors, de confondre entre eux deux nourrissons ou de les assimiler l'un à l'autre quant à leur position envers l'existence, car chacun présente déjà un type prononcé, qui devient de plus en plus net sans perdre la direction qu'il suivait dès l'abord. Ce qui se développe dans l'âme de l'enfant sera toujours plus pénétré par les rapports de la société avec lui; on voit se produire les premiers indices du sentiment inné de communion humaine, on voit fleurir des mouvements de tendresse organiquement conditionnés, qui vont si loin que l'enfant cherche l'approche des adultes. On peut toujours observer que l'enfant dirige ses inclinations tendres sur autrui, non pas sur lui-même comme le veut *Freud*. Ces mouvements sont différemment gradués et varient suivant les personnes à qui ils s'adressent. Chez des enfants parvenus au delà de leur deuxième année, on peut aussi constater cette différence dans les expressions de leur langage. Le sentiment de solidarité, de communion est implanté de nature dans l'âme enfantine, et il ne quitte l'individu que sous l'action des plus graves déviations malades de la vie de son âme. Il reste à travers toute la vie, nuancé; il se restreint ou s'amplifie; dans les cas favorables il dépasse le cercle des membres de la famille pour s'étendre à la tribu, au peuple, à l'humanité entière. Il peut même franchir ces limites et se répandre sur des animaux, des plantes et d'autres objets inanimés, finalement jusque sur le cosmos universel.

Dans notre effort suivi pour parvenir à comprendre l'être humain, nous avons ainsi acquis un important appui : nous avons *compris la nécessité qu'il y a à considérer l'homme comme un être social*.

Partie générale

Chapitre IV

Impressions du monde extérieur

I. - La conception du monde en général.

[Retour à la table des matières](#)

Conditionnées par la nécessité de s'adapter à l'entourage, la capacité de recevoir des impressions et l'aptitude originale du mécanisme psychique à poursuivre toujours un but nous amènent à penser que la *conception du monde* et la *ligne d'orientation idéale* d'un individu doivent apparaître de très bonne heure dans l'âme de l'enfant, non pas déjà formées et saisissables par une expression, mais en quelque sorte se mouvant dans des sphères qui nous donnent l'agréable impression du connu, que nous trouvons compréhensibles, qui sont toujours en opposition à un sentiment de l'insuffisance. Des mouvements psychiques ne peuvent se dérouler que lorsqu'un but est présent sous les yeux. L'atteindre, on le sait, suppose nécessairement la possibilité ou la

liberté du mouvement. Et l'enrichissement qui résulte de toute liberté du mouvement ne doit pas être sous-estimé. Un enfant qui, pour la première fois, se lève du sol, entre en cet instant dans un monde tout nouveau; il éprouve d'une manière ou d'une autre une atmosphère hostile. Il peut ressentir, du fait de la force avec laquelle il se dresse sur ses pieds, une espérance accrue pour son avenir ; il peut, en risquant ses premiers essais de mouvement, spécialement en apprenant à marcher, soit éprouver des difficultés d'intensité variable, soit n'en rencontrer aucune. De telles impressions, des événements qui, pour nous autres adultes, apparaissent souvent comme d'insignifiantes vétilles, exercent une énorme influence sur la vie psychique infantile et avant tout sur la formation de la conception que l'enfant se fait du monde. Ainsi, des enfants qui trouvent des difficultés à se mouvoir auront ordinairement devant les yeux une image idéale fortement traversée par des mouvements rapides; ceci se fait aisément reconnaître si on les interroge sur leurs jeux favoris ou sur la vocation qu'ils choisissent. La réponse (cocher, conducteur, etc.) indiquera qu'en eux vit l'aspiration à surmonter toutes les difficultés inhérentes à une insuffisante liberté de mouvement, à parvenir en un point, où ils ne sentiront plus aucune infériorité, aucune humiliation, sentiment qui peut être particulièrement nourri quand les enfants subissent un développement lent ou maladif. En outre, on constate souvent que des enfants qui, à cause de déficiences oculaires, ne saisissent le monde qu'avec des lacunes, tendent à saisir le visible avec plus de force et d'intensité, et que d'autres, qui ont l'ouïe délicate, n'éprouvent de l'intérêt, de la compréhension, de la prédilection que pour certains sons, des plus agréables à entendre, bref, qu'ils sont musicalement doués (Beethoven).

Parmi les organes à l'aide desquels l'enfant cherche à maîtriser le milieu qui l'entoure, ce sont principalement les organes des sens qui établissent avec le monde extérieur des relations de nature indestructible. Ce sont eux qui aident à édifier une conception du monde. Il faut avant tout nommer ici, face au monde d'alentour, les yeux. C'est essentiellement le monde visible qui se présente surtout à l'homme et lui fournit les éléments principaux de son expérience. Ainsi se constitue l'*image visuelle du monde*, dont la signification incomparable consiste en ce qu'elle dispose d'objets persistants, ne changeant jamais, contrairement aux autres organes des sens qui, le plus souvent, sont attachés à des sources d'attraction passagères, que ce soit l'oreille, le nez, la langue ou, en grande partie, la peau. En d'autres cas, c'est l'organe de l'ouïe qui prédomine et crée un pouvoir psychique comptant principalement avec ce que le monde présente d'audible (*psyché acoustique*). Plus rares sont les tempéraments *moteurs*, gens installés dans les processus du mouvement. D'autres types encore proviennent d'une prédominance du sens de l'odorat ou du goût; le premier, en particulier, avec son don olfactif, ne trouve pas dans notre civilisation une position favorable. Nombreux sont les enfants chez qui les organes du mouvement jouent un grand rôle. Les uns viennent au monde pourvus d'une mobilité très accentuée, ils sont toujours en mouvement et, plus tard, contraints d'agir sans cesse; ils inclinent surtout à des réalisations exigeant le plein emploi des muscles. Même quand ils dorment, cette

impulsion à se remuer ne saurait se calmer, et l'on peut souvent observer combien ils s'agitent dans leur lit. A la même catégorie appartiennent les enfants « turbulents » dont la pétulance est souvent blâmée comme une faute. - En général, il n'y a guère d'enfants qui ne se placent en face de l'existence, aussi bien avec les yeux et les oreilles qu'avec les organes moteurs, pour édifier, à l'aide des impressions et des possibilités s'offrant à eux, leur conception du monde, et nous ne pouvons comprendre un individu que si nous savons avec quel organe il affronte la vie le plus spontanément. Car tous les rapports prennent ici de l'importance, ils acquièrent une influence sur la configuration de la conception du monde et par là sur le développement ultérieur de l'enfant.

II. - La conception du monde. Éléments de son développement.

[Retour à la table des matières](#)

Ces capacités particulières de l'organisme psychique, qui participent en première ligne à la formation de la conception du monde, ont ceci de commun que leur choix, leur acuité et leur efficience sont déterminés par le but qui s'offre à un homme. Cela explique le fait que chacun ne perçoit *surtout* qu'une partie déterminée de la vie, du milieu, d'un événement, etc. L'homme n'apprécie que ce qui, d'une manière ou d'une autre, est requis par son but. Aussi ne peut-on saisir ce côté de la vie de l'âme humaine que lorsqu'on s'est fait une image du but secret d'un individu, et qu'on a compris toutes choses en lui comme influencées par ce but.

a) *Perceptions*. - Les impressions et émotions reçues du dehors par l'entremise des organes des sens donnent au cerveau un signal dont telles ou telles traces peuvent être conservées. Sur elles se construit le *monde des représentations*, aussi bien que le *monde du souvenir*. Mais la perception n'est jamais comparable à un appareil photographique ; elle contient toujours quelque part ressortissant à l'originalité de l'individu. On ne perçoit pas tout ce qu'on voit ; deux hommes qui ont aperçu la même image peuvent donner des réponses des plus différentes entre elles si on les interroge sur ce point. L'enfant, lui aussi, ne perçoit de son milieu que ce qui, pour un motif quelconque, convient à son originalité formée jusqu'alors. Par exemple, les perceptions des enfants chez qui le plaisir de voir est particulièrement développé, sont pour une part prépondérante de nature visuelle, ce qui est le cas chez la plupart des hommes. D'autres rempliront leur image du monde avec des perceptions auditives. Nous l'avons dit, ces perceptions ne sont pas strictement identiques à la réalité.

L'homme est capable de transformer ses contacts avec le monde extérieur selon ce que requiert son originalité. Donc, ce qu'un homme perçoit et *comment il* le perçoit, voilà en quoi consiste son originalité particulière. Une perception est plus qu'un simple fait physique, c'est une fonction psychique; selon son genre et sa nature, selon ce qu'un homme perçoit et la manière qu'il emploie à cet effet, il est possible de dégager des conclusions profondes concernant sa vie intérieure.

b) Souvenirs. - On peut admettre que l'organisme psychique, inné quant à ses principes, dépend, au point de vue de sa capacité de développement, de l'impulsion impérieuse à l'activité et des faits perçus. Porté par la tendance à être dirigé vers un but afin de l'atteindre, cet organisme est intimement associé à la capacité de mouvement de la nature humaine. Il faut que l'homme rassemble et ordonne dans son organe psychique tous ses rapports avec le monde extérieur, et cet organe, cherchant l'adaptation, est dans la nécessité de développer toutes ses capacités indispensables à assurer l'individu, appartenant à son existence même.

Or, il est clair que la réponse individuelle de l'organe psychique aux questions posées par la vie laisse nécessairement dans le développement de l'âme certaines traces, et qu'ainsi les fonctions de la mémoire et de l'évaluation sont conquises de haute lutte par la tendance à l'adaptation. Seule la consistance des souvenirs fait que l'homme peut prendre soin de son avenir, le prévoir. Il nous est permis d'en déduire que tous les souvenirs portent en eux-mêmes une intention finale (inconsciente), qu'ils ne vivent pas en nous en toute indépendance, qu'ils parlent un langage avertisseur ou stimulant. Il n'y a pas de souvenirs inoffensifs. On ne peut juger la signification d'un souvenir que si l'on s'est mis au clair sur l'intention finale qui se trouve à sa base. Il importe de savoir pourquoi l'on se souvient de certaines choses et non pas de certaines autres. Nous nous rappelons les données dont le souvenir est important et profitable pour le maintien d'une direction psychique déterminée, et nous oublions celles dont l'oubli sera également favorable en l'espèce. Ceci implique que la mémoire, elle aussi, est entièrement soumise au service de l'adaptation conforme à un but qu'on a devant les yeux. Un souvenir durable, *serait-il erroné*, et contiendrait-il, comme c'est le plus souvent le cas chez les enfants, un jugement partial, peut, lorsqu'il favorise le but poursuivi, disparaître du domaine du conscient et passer tout entier dans *l'attitude*, le *sentiment* et la *forme de l'intuition*.

c) Représentations. - L'originalité de l'homme se montre plus fortement encore dans ses représentations. On entend par là la reproduction d'une perception, sans que l'objet en soit présent. C'est donc une perception reproduite, rappelée seulement en pensée, dont la position indique à son tour le fait de la capacité créatrice de l'organe psychique. Non pas que la perception réalisée naguère et déjà influencée par la force créatrice de l'âme se répète, mais la représentation qu'un homme se fait est derechef tout entière formée de son originalité, c'est une nouvelle œuvre d'art qu'il possède en propre, spécifiquement.

Il y a des représentations qui dépassent de beaucoup la mesure habituelle de leur acuité et agissent comme des perceptions qui surgissent aussi rigoureusement que si elles n'étaient pas des représentations, mais comme si l'objet absent, stimulant, était véritablement là. On parle alors d'hallucinations, de représentations qui surgissent comme si elles émanaient d'un objet présent. Les conditions en sont les mêmes que celles décrites plus haut. Elles aussi, les hallucinations, sont des productions créatrices de l'organe psychique, formées d'après les buts et intentions que poursuit le sujet considéré. Un exemple l'éclairera mieux.

Une jeune femme intelligente s'était mariée contre le gré de ses parents. L'antipathie de ceux-ci envers sa décision était telle que tous rapports furent rompus entre elle et eux. Avec le temps, cette personne était arrivée à se convaincre que ses parents avaient agi injustement avec elle; plusieurs tentatives de réconciliation se heurtèrent à la fierté et à l'opiniâtreté des deux parties. Ce mariage avait introduit la jeune femme, qui provenait d'une famille considérée, dans des conditions de vie très médiocres. Mais un examen superficiel ne permettait pas de conclure à une union manquée, et l'on n'aurait éprouvé aucune inquiétude sur le sort de cette dame si, depuis quelque temps, ne s'étaient produits certains phénomènes très particuliers.

Elle avait été l'enfant chérie de son père. Entre eux, l'intimité avait été si grande qu'on trouvait fort surprenant d'y voir succéder une telle rupture. Lors du mariage, le père traita sa fille on ne peut plus mal et la brouille entre eux fut complète, radicale. Même lorsqu'elle eut un enfant, ses parents ne consentirent ni à le voir ni à se rapprocher de leur fille, et celle-ci, qui était douée d'une grande ambition, apprécia l'attitude de ses parents d'autant plus mal qu'elle éprouvait plus douloureusement l'impression d'avoir été traitée sans équité dans une affaire où visiblement elle avait le bon droit pour elle.

Il faut bien se représenter que sa disposition procédait entièrement de son ambition. Ce trait de son caractère explique seul pourquoi elle fut si affectée de la rupture avec ses parents. Sa mère était une personne sévère, droite, pourvue assurément de qualités précieuses, mais rigoureuse avec sa fille. Celle-ci, extérieurement au moins, s'appliquait à se soumettre à son mari, sans pour cela déroger. Elle accentuait même cette subordination, non sans une certaine fierté; elle s'en vantait. Le fait que la famille comptait aussi un fils, qui en qualité de descendant mâle et de futur héritier du nom considéré était plus apprécié que la fille, vint encore renforcer l'orgueil de cette dernière. Les difficultés et embarras où l'amena son mariage, et dont auparavant elle n'avait jamais connu l'équivalent, eurent pour résultat de faire toujours plus s'affirmer l'amertume avec laquelle elle pensait à l'injustice subie par elle du fait de ses parents.

Une nuit, alors qu'elle ne dormait pas encore, voici l'apparition qui surgit devant elle : la porte s'ouvrit, la mère de Dieu vint à elle et dit : « Comme j'ai pour toi de la dilection, je t'annonce que tu mourras au milieu du mois de décembre, il ne faut pas négliger de t'y préparer. »

Elle n'en éprouva aucun effroi, mais elle réveilla son mari et lui raconta la chose. Le lendemain, le médecin fut informé. C'était une hallucination. La femme demeura opiniâtrement convaincue d'avoir exactement vu et entendu ce qu'elle rapportait. Au premier abord c'est pour nous incompréhensible.

Ce n'est qu'en appliquant notre clef que nous pouvons obtenir quelques éclaircissements. Il y a rupture avec les parents, la femme se trouve dans la peine, elle est ambitieuse et, comme l'a établi la recherche, elle a tendance à être supérieure à tous. On peut comprendre, dès lors, qu'un être porté comme elle à sortir de sa sphère se nourrisse de la divinité et ait avec celle-ci des entretiens, des dialogues. Que si la mère de Dieu était seulement restée dans la faculté de représentation, comme c'est le cas chez ceux qui prient, personne ne trouverait là rien de particulier, d'insolite. Mais cela ne suffit pas à cette personne; il lui faut des arguments plus forts. Si nous comprenons que l'âme est capable d'émettre ce genre d'artifices, le cas perd tout caractère énigmatique. Quiconque rêve ne se trouve-t-il pas dans une situation analogue? Seule différence : cette femme peut rêver éveillée. Il faut tenir compte en outre du fait qu'à ce moment-là son ambition est tout spécialement stimulée par un sentiment d'humiliation. Alors, surprise! une autre mère vient effectivement à elle, celle-là même dont le peuple se persuade qu'elle est une mère plus bienveillante. Il faut que, jusqu'à un certain point, les deux mères soient en opposition entre elles. La mère de Dieu est apparue parce que la propre mère du sujet fait défaut. L'apparition marque la carence de l'amour chez la mère de cette femme. Celle-ci, visiblement, cherche une issue, comment elle pourra le mieux mettre ses parents dans leur tort. Le milieu de décembre n'est pas non plus une date dépourvue de toute signification. A ce moment-là, dans l'existence humaine, se développent des contacts plus intimes qu'en d'autres temps. La chaleur des relations s'affirme davantage ; on se fait des cadeaux, etc., et la possibilité des réconciliations devient beaucoup plus grande; on doit ainsi comprendre que cette époque soit associée en quelque sorte à une question vitale, pour la jeune femme.

Ce qui reste provisoirement assez étrange, c'est seulement le fait qu'à l'approche gracieuse de la mère de Dieu s'adjoigne une note discordante, avec l'annonce du décès à brève échéance. Que la femme en fasse part à son mari précisément d'une manière joyeuse, ce trait ne peut pas être dépourvu d'une portée précise. De plus, la prévision va au delà du cercle familial et dès le lendemain le médecin en est avisé. Il était dès lors aisé d'obtenir que la mère vint trouver sa fille. Mais, quelques jours après, deuxième apparition de la mère de Dieu, qui répète les mêmes paroles. Quand on demanda à la jeune femme comment s'était passée sa rencontre avec sa mère, elle déclara que sa mère ne convenait pas d'avoir eu tort. Ainsi le vieux leitmotiv persiste à s'affirmer. Il s'agit toujours à nouveau du fait de n'avoir pas atteint le but consistant à établir la supériorité par rapport à la mère. Il y eut alors une tentative visant à mettre clairement les parents en présence de la situation ; d'où une rencontre avec le père, laquelle réussit brillamment. Une scène touchante en résulta. Cependant, la jeune femme n'avait pas encore satisfaction, car elle déclarait que l'attitude de son père avait eu quelque chose d'artificiel, de théâtral. Et pourquoi l'avait-il fait attendre si

longtemps? L'inclination à donner tort aux autres et à se poser en vainqueur persistait donc.

D'après ce qui précède, voici ce que nous pouvons dire l'hallucination arrive en un moment où il y a tension psychique portée au maximum, alors que l'individu a peur d'être écarté de son but. Nul doute qu'autrefois et peut-être de nos jours encore dans des régions à population arriérée, de telles hallucinations ne soient susceptibles d'exercer une influence importante. Il en est qui sont connues par les récits de voyages et qui concernent des apparitions telles qu'en rencontrent ceux qui parcourent des déserts quand ils viennent à y souffrir de la faim, de la soif, de la fatigue, de troubles divers. C'est une tension de l'extrême détresse, qui s'impose à la faculté de représentation du sujet, pour s'élever avec une parfaite netteté en dehors de l'oppression présente, en atteignant une situation apaisante. Cela donne de l'encouragement aux plus lassés, cela ranime les forces chancelantes, cela rend l'individu plus fort ou plus insensible, ou bien cela agit comme un baume, comme un narcotique.

Il nous faut admettre que l'apparition de l'hallucination ne présente à proprement parler pour nous aucun phénomène nouveau, car nous avons déjà trouvé des analogies dans la nature même de la perception, du souvenir et de la représentation, et nous en retrouverons aussi dans les rêves. En fortifiant la représentation elle-même et en excluant la critique, des productions de ce genre peuvent facilement se présenter. Nous voulons établir que des situations de nature particulière amènent toujours la solution. Pareils faits ont pris place dans un état de détresse, et sous l'impression d'une menace, chez -un individu qui tend à surmonter cet état en échappant à un sentiment de faiblesse. Si, en pareilles circonstances, la tension est extraordinairement prononcée, on ne tient plus autant compte du don de la critique. Alors, selon le principe : « aide-toi comme tu peux », il se peut que la production de la représentation revête les formes de l'hallucination avec la pleine force de l'organe psychique.

S'apparente à l'hallucination l'illusion, qui s'en distingue en ce qu'il existe un point d'attache extérieur, méconnu seulement d'une façon spécifique, comme par exemple dans *Le roi des aulnes* de Goethe. Le principe, c'est-à-dire l'état de détresse psychique, reste le même.

Un autre cas va nous montrer comment la force créatrice de l'organe psychique est en mesure, dans un état de détresse, de produire une hallucination ou une illusion.

Un homme de bonne famille, qui, par suite d'une mauvaise éducation, n'avait abouti à rien, obtint un emploi subalterne de scribe. Il avait renoncé à tout espoir de parvenir plus tard à une situation considérée. Réduit à cette extrémité qui pesait lourdement sur lui, il subit de surcroît les reproches de son entourage, ce qui ne fit que redoubler sa dure tension psychique. Il en vint alors à se livrer à la boisson, qui lui apporta l'oubli et une issue. Mais peu après il fut atteint de délire et hospitalisé. Les délires sont, essentiellement, apparentés aux hallucinations. On sait que, dans les délires d'origine alcoolique, la forme habituelle de l'hallucination consiste à voir des

souris ou des animaux noirs. D'autres hallucinations se présentent aussi, en rapport avec la profession du sujet. Les médecins qui reçurent celui-ci étaient des adversaires acharnés de l'alcool et avaient imposé à leurs patients un régime rigoureux. Notre homme fut complètement libéré de son alcoolisme, quitta l'hôpital guéri et resta trois ans sans prendre aucun alcool. Mais ensuite il revint dans le même asile, sur d'autres plaintes. Il raconta qu'au cours de ses labeurs - il travaillait maintenant la terre -il voyait toujours surgir un individu qui se moquait de lui en grimaçant. Une fois que cela l'avait mis spécialement en fureur, il prit son outil et le jeta au moqueur, pour voir s'il y avait bien là un homme véritable. La figure s'effaça, puis l'assaillit et le roua de coups.

En pareil cas, on ne peut plus parler de spectre et d'hallucination, car la figure avait bien eu des poings très réels. L'explication se trouve aisément : tout en subissant des hallucinations, il faisait l'épreuve sur un individu véritable. Il fut constaté que, quoique libéré de l'alcool en sortant de l'hôpital, le sujet s'était ensuite remis à boire. Il avait perdu son emploi, on l'avait chassé de chez lui et il vivait en manœuvre agricole, travail qui lui semblait, comme à sa parenté, le plus vil de tous. La tension psychique de naguère n'avait pas disparu. Affranchi de l'alcool, cet énorme avantage équivalait en fait à le priver d'une consolation. Il aurait pu remplir son premier emploi s'il avait renoncé à la boisson. Quand, à la maison, on lui reprochait d'être un propre à rien, l'allusion à son alcoolisme lui semblait moins douloureuse que celle à son incapacité. Après sa guérison, il était de nouveau en face de la réalité et d'une situation qui n'avait rien de plus dur et de plus lourd que la précédente. S'il allait derechef n'y rien faire qui vaille, il ne trouverait plus l'issue fournie par l'alcool. Dans cette détresse psychique reparurent les hallucinations. Il avait repris sa position antérieure, il considérait les choses comme s'il était encore un ivrogne et disait expressément qu'il avait gâté toute sa vie par les excès de boisson, destinée irrémédiable. Malade, il pourrait espérer échapper à son nouveau métier peu estimé et par conséquent pratiqué à contre-cœur, sans avoir à former lui-même sa décision. De là vint que l'apparition décrite persista longtemps, lui fut une aide et qu'il retourna à l'hôpital. Il pouvait dès lors, comme consolation, se dire qu'il eût été en mesure de parvenir à une situation bien plus élevée si le malheur de la boisson ne l'avait entraîné. Ainsi lui restait-il possible de garder un sentiment de sa personnalité placé bien haut. Pouvoir ne le laisser jamais diminuer, maintenir la conviction d'être apte à de plus grandes réalisations, si ce malheur ne l'avait frappé, voilà ce qui lui importait beaucoup plus que le travail lui-même. Il avait atteint de la sorte la ligne de puissance et pouvait soutenir que les autres n'étaient pas meilleurs que lui, mais qu'une entrave lui barrait le chemin; impossible d'en venir à bout. C'est dans cette disposition, alors qu'il cherchait une excuse consolante, que se dressa en lui comme une délivrance l'apparition de l'homme aux grimaces.

III. - Imagination.

[Retour à la table des matières](#)

L'imagination est une autre production artificielle de l'organe psychique. On peut en trouver des traces dans tous les phénomènes déjà traités. C'est quelque chose d'analogue à ce qui se produit dans les états psychiques où des souvenirs déterminés passent au premier plan, ou lorsque se construisent des représentations. L'imagination, elle aussi, comporte comme élément essentiel cette prévision qu'un organisme apporte nécessairement avec soi lorsqu'il est en mouvement. Elle aussi est liée à la mobilité de l'organisme, elle n'est même rien d'autre qu'une forme de cette prévision. Si, dans les imaginations d'enfants ou d'adultes - appelées aussi rêves diurnes - on a devant soi des châteaux en l'air, il s'agit toujours de représentations concernant l'avenir vers lequel le sujet se porte et qu'à sa manière, en le prévoyant, il essaye d'édifier.

Quand on examine les imaginations enfantines, il apparaît que, chez les enfants, le jeu de la puissance occupe une large place comme facteur essentiel, que ce sont toujours les buts de l'ambition qui se reflètent. La plupart des imaginations commencent par des mots tels que ceux-ci : « quand je serai grand », etc. Il y a aussi des adultes qui vivent encore comme s'ils devaient continuer à grandir. La configuration bien nette de la ligne de puissance revient montrer qu'une vie psychique ne peut se développer que si au préalable la position du but a pris place. Dans la culture humaine, ce but est un but de la mise en valeur. On n'en reste presque jamais à des buts neutres, car la vie commune des hommes est accompagnée comme par la mesure de soi-même persistante, où apparaissent l'aspiration à la supériorité et le désir de subir victorieusement la concurrence. On s'explique dès lors que ces formes de la prévision, telles que nous les trouvons dans les imaginations enfantines, soient régulièrement des *représentations de puissance*.

Quant à l'étendue de ces représentations, à la grandeur de l'imagination, il ne peut s'établir aucune règle; en d'autres termes, il faut éviter, là encore, l'erreur des généralisations. Mais, si ce qui a été dit plus haut s'applique à un grand nombre de cas, il en est certains qui se laissent caractériser suivant un autre mode. Il est naturel que l'imagination soit plus fortement développée chez les enfants qui considèrent leur vie sous un aspect hostile; à cette disposition s'associe habituellement une plus vive intensité de la prévision. Ainsi, des enfants plus ou moins souffreteux, à qui l'existence apporte continuellement des maux, ont une imagination renforcée, et la tendance à s'occuper de choses imaginaires. Par la suite se marque souvent un stade du développement où l'imagination sert de secours pour se glisser hors de la vie réelle;

elle apparaît en même temps comme utilisée pour condamner cette vie réelle. Elle est alors l'ivresse de puissance d'un individu qui s'insurge contre la bassesse, l'infériorité de la vie.

Ce n'est pas seulement la ligne de puissance qu'on peut établir dans l'imagination ; en elle le sentiment de communion humaine joue un grand rôle. Les imaginations enfantines ne se présentent presque jamais de telle sorte que la seule puissance de l'enfant s'y fasse valoir ; cette puissance apparaît d'une manière ou d'une autre comme appliquée aussi pour sa part au profit d'autrui. Tel est, par exemple, le cas dans les imaginations dont le contenu culmine à vouloir être un libérateur, un appui, le vainqueur d'un monstre qui nuit aux hommes, etc. On observe fréquemment l'imagination qui veut n'être pas de la famille au sein de laquelle l'enfant grandit. Une masse d'enfants s'attachent fermement à l'idée qu'ils proviennent en réalité d'une autre famille, qu'un jour la vérité se manifestera et que leur véritable père (c'est toujours quelque grand personnage) viendra les chercher. C'est surtout le cas d'enfants ayant un fort sentiment d'infériorité, exposés à des privations, subissant des négligences, ou encore, insatisfaits de la tendresse relative de leur entourage. Souvent ce genre d'idées de grandeur se trahit même dans l'attitude extérieure de l'enfant, qui fait comme s'il était déjà parvenu à l'âge adulte. On trouve des déformations presque malades de l'imagination sous certaines formes particulières ; par exemple, le sujet montrera une prédilection pour les chapeaux en étoffe rigide, ou pour les bouts de cigare, ou, si c'est une fillette, elle entreprendra de devenir un homme. Il se trouve beaucoup de jeunes filles préférant une tenue ou un habillement qui conviendrait mieux à des garçons.

Il y a aussi des sujets de qui l'on se plaint qu'ils ont trop peu d'imagination. C'est sûrement une opinion erronée. Ou bien de tels enfants n'extériorisent pas ce qu'ils imaginent, ou bien il existe d'autres motifs qui les ont amenés à combattre les accès d'imagination. Il se peut qu'un enfant éprouve de la sorte un sentiment de sa force. Suivant une impulsion nerveuse à s'adapter à la réalité, l'imagination apparaît à ces enfants-là comme inhumaine ou puérile, et ils la rejettent. En certains cas, cette mise à l'écart va trop loin et l'imagination paraît manquer presque entièrement.

IV. - Rêves (Généralités).

[Retour à la table des matières](#)

Indépendamment des rêves diurnes, décrits plus haut, on observe un autre phénomène, qui surgit de très bonne heure et qui trahit et même développe une grande activité. Ce sont les rêves accompagnant le sommeil. En général, on peut estimer que se retrouvera là la même méthode qui caractérise chez l'enfant le rêve diurne.

D'anciens psychologues, gens d'expérience, ont signalé le fait que le caractère de l'individu se dévoile facilement par ses rêves. En effet, le rêve est un phénomène qui, en tout temps, a été considérablement inséré dans la pensée humaine. Il en est des rêves nocturnes comme de ceux qui se produisent pendant le jour; ceux-ci accompagnent le désir de prévoir, ils surgissent lorsque l'homme s'occupe à se frayer un chemin vers l'avenir et à y marcher avec assurance. La différence frappante consiste en ce qu'à la rigueur on s'explique encore, on comprend le rêve diurne, tandis que cela n'est que très exceptionnellement possible pour les autres rêves. Cette incompréhensibilité en est une caractéristique spécialement remarquable; on serait aisément tenté d'y repérer un signe d'inconsistance. Signalons provisoirement que dans les rêves aussi se montre la même ligne de puissance d'un homme qui veut saisir fermement l'avenir, d'un grand homme qui, placé devant une question, aspire à la maîtriser. Les rêves, pour l'étude de la vie psychique, nous offrent d'importants éléments, auxquels nous aurons à revenir.

V. - Identification.

[Retour à la table des matières](#)

Dans la fonction de prévoir, nécessité inéluctable des organismes doués de mouvement puisqu'ils sont toujours placés devant les problèmes de l'avenir, l'organe dispose encore de la capacité grâce à laquelle non seulement il ressent ce qui existe dans la réalité, mais éprouve, devine ce qui d'aventure existera plus tard. C'est ce qu'on appelle « l'identification ». Capacité extrêmement répandue et développée parmi les hommes, elle va si loin qu'on la trouve en chaque domaine de la vie psychique. Ici encore, l'unique condition n'est autre que la nécessité de prévoir. Car, si je me vois obligé de me représenter, de penser comment je me comporterai au cas où telle question se posera, il m'est également nécessaire d'acquiescer sur ces impressions un ferme jugement, qui peut se dégager de la situation actuellement non encore mûrie. C'est seulement en réunissant ce qu'on pense, sent et éprouve d'une situation qu'il y aura à vivre, que l'on peut obtenir une prise de position, soit déployer sur un point déterminé une force particulière, soit l'éviter avec une prévision non moins spéciale. L'identification prend déjà consistance quand on parle à quelqu'un. Impossible de rien pressentir d'un homme s'il n'y a identification à la situation de celui-ci. L'identification revêt une configuration artistique *sui generis* dans le *spectacle*. Autres manifestations : les cas où un sentiment bien caractéristique s'empare du sujet, s'il remarque que quelque danger menace autrui. En pareilles circonstances, l'identification s'intensifie parfois à tel point qu'involontairement, sans être exposé soi-même, on émet des gestes de protection ou de défense. Qui ne connaît, en outre, ce mouvement de répulsion qu'on fait avec la main, par exemple en laissant tomber un verre? Au jeu de boules, on peut fréquemment observer comment tels ou tels partenaires esquissent comme le mouve-

ment même des projectiles, le tracent par avance avec leur corps comme s'ils voulaient y participer et, de la sorte, en influencer la course. Autres analogies : ce qu'on ressent quand on voit quelqu'un nettoyer des vitres aux fenêtres d'un étage supérieur, ou quand on assiste à l'infortune d'un orateur restant court. Au théâtre, on n'évitera guère de partager les sentiments qu'expriment les acteurs et de jouer intérieurement avec eux leurs différents rôles. C'est ainsi que l'identification s'associe de près à tout ce dont nous faisons l'expérience.

Cela étant, si l'on cherche d'où vient cette fonction, cette possibilité de ressentir les émotions, sensations ou sentiments qu'aurait autrui, l'explication ne se trouve que dans le fait du sentiment inné de communion humaine. Sentiment proprement cosmique, reflet de la solidarité de tout le cosmique, qui vit en nous, dont nous ne pouvons nous défaire intégralement et qui rend capable de pressentir des choses situées à l'extérieur de notre corps.

Le sentiment de communion comportant différents degrés, il en va de même pour l'identification; on peut déjà en observer la gradation chez les enfants. Parmi eux, il en est qui s'occupent de leurs poupées tout comme si c'étaient des êtres vivants, alors que d'autres ne s'intéressent peut-être qu'à découvrir quel en est l'intérieur. Lorsque les rapports de communion sont détournés des humains et reportés sur des choses sans vie ou de peu de valeur, le développement d'un individu peut même faire totalement faillite. Les cas, fréquents chez les enfants, de tortures infligées à des animaux, ne se conçoivent que si l'on admet qu'il y a absence presque totale de cette identification qui pénètre la sensibilité des autres êtres. Autre conséquence : il se peut que de tels enfants en arrivent à s'intéresser à des choses qui ne signifient rien pour leur développement dans la collectivité; ils ne prêtent aucune attention aux intérêts des autres, chacun d'eux ne pense qu'à soi-même. Tout cela dépend de la faible intensité de l'identification. Finalement cette carence est susceptible d'amener l'individu à refuser absolument d'admettre le travail en collaboration.

VI. Influence d'un nomme sur les autres (Hypnose et suggestion).

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on se demande comment, d'une manière générale, peuvent se réaliser des influences agissant sur autrui, la réponse, selon la caractérologie individuelle, déclare qu'ici encore il s'agit de phénomènes de solidarité. Notre vie entière se déroule étant d'abord admise la possibilité d'une influence réciproque. Influence très particulière-

ment accentuée en certains cas, comme dans les relations entre maître et élève, parents et enfants, mari et femme. Sous l'influence du sentiment de communion humaine, se manifeste jusqu'à un certain point la marche à la rencontre des actions qu'on subira d'autrui. Mais on sera aussi plus ou moins influençable suivant que les droits du sujet sur lequel agir seront plus ou moins reconnus par celui qui exercera cette action. Est exclue une influence permanente sur quelqu'un à qui l'on porte préjudice. On réussira le mieux à l'influencer s'il est placé dans une disposition où il ressent que son propre droit demeure garanti. Point de vue important surtout dans l'éducation. Il est possible de préférer et même de pratiquer une autre forme d'éducation. Mais celle qui tient compte de ce point de vue sera efficace parce qu'elle s'attache à ce qu'il y a de plus originel, j'ai nommé le sentiment de la solidarité. Elle ne subira un échec que s'il s'agit d'un sujet qui, de propos délibéré, cherche à bannir l'influence de la société. Cela, même, il ne le fait pas purement et simplement; il faut qu'aboutisse là une lutte prolongée, au cours de laquelle ses relations avec le milieu se sont relâchées de plus en plus, de manière à produire sa complète opposition au sentiment de communion humaine. Alors toute espèce d'influence est contrariée ou même devient impossible, et l'on se trouve en présence d'un homme qui répond à chaque tentative d'agir sur lui par une action en sens contraire (esprit de contradiction ou d'opposition).

On est donc fondé à attendre d'enfants qui se sentent plus ou moins opprimés par leur entourage, une plus faible capacité à se conformer aux influences de leurs éducateurs et très peu d'inclination à les subir. Il y a, certes, des cas nombreux où la pression du dehors est si forte qu'elle balaie toute résistance; en apparence chaque influence est acceptée et suivie. Mais on se convaincra bientôt qu'il n'est permis de reconnaître à cette *obéissance* aucune espèce de valeur qui soit féconde. Elle revêt parfois une allure vraiment grotesque, si bien qu'elle rend le sujet inapte à la vie (obéissance aveugle); on est alors en présence d'un individu qui toujours attend que vous lui commandiez les pas et démarches nécessaires. Le grand danger inhérent à cette soumission qui va si loin, on peut le mesurer au fait que de tels enfants procèdent souvent de ces gens qui obéissent à quiconque vient à les prendre sous son pouvoir; sur un ordre de lui, ils commettront jusqu'à des crimes. Ils jouent, en particulier, un rôle sinistre dans les *associations de malfaiteurs*, parce que l'office d'exécutants leur y est toujours imparti, tandis que le chef de bande se tient en général à l'écart. Dans presque toutes les équipées criminelles retentissantes, c'est un tel individu qui fut l'instrument employé par les instigateurs. Ces hommes-là font voir une obéissance incroyablement étendue; ils peuvent même éprouver de la sorte une satisfaction de leur ambition.

Mais, si nous nous bornons aux cas normaux où s'exerce l'influence, nous pouvons établir que ceux-là seront le mieux disposés à se laisser influencer, éclairer, à accepter de compter avec cette action, en qui le sentiment de communion humaine aura le moins été contrarié, et qu'en retour y répugneront le plus ceux chez qui le penchant à monter, l'aspiration à la supériorité aura atteint un degré spécialement impérieux. L'observation l'enseigne jour après jour. Quand des parents se plaignent

d'un enfant, c'est on ne peut plus rarement pour lui reprocher une obéissance aveugle. A examiner les accusés, on voit qu'ils subissent une impulsion les portant à dépasser leur entourage en lui échappant, et qu'en l'espèce ils rompent les normes de leur petite existence, parce que des procédés défectueux les ont rendus inaccessibles à des interventions éducatives. L'aptitude à recevoir l'éducation est donc inversement proportionnelle à l'intensité de la soif de puissance. En dépit de cette vérité, notre éducation familiale vise principalement à aiguillonner surtout l'ambition de l'enfant et à éveiller en lui des idées de grandeur. Non pas par irréflexion, à la légère, mais parce que toute notre culture, elle-même pénétrée d'une telle tendance aux idées de grandeur, leur donne tant d'impulsion que, dans la famille aussi, il s'agit en première ligne de faire que l'individu s'avance dans la vie avec un éclat particulier et dépasse tous les autres, autant que possible à tous égards. Dans le chapitre où nous traitons de la vanité, on trouvera exposé plus amplement combien cette méthode de l'éducation orientée vers l'ambition est inopportune et à quelles difficultés en pareil cas peut se heurter le développement d'une vie psychique.

La situation de ceux qui, au gré de leur inclination à obéir sans condition, se conforment largement aux exigences de leur entourage, est analogue à celle où sont placés les *médiums*. Il suffit de réaliser l'intention de faire durant un temps tout ce que demandera tel ou tel : voilà sur quoi reposent les prédispositions à l'hypnose. D'une manière générale, il y a lieu de noter ici les remarques suivantes. Quelqu'un peut dire ou croire qu'il désire l'hypnose, alors que la préparation psychique à la soumission lui fait défaut. Inversement, quelqu'un peut offrir une résistance décidée, qui néanmoins est intérieurement prêt à se soumettre. L'hypnose dépend exclusivement de l'attitude psychique du médium, nullement de ses propos et croyances. La méconnaissance de ce fait a entraîné une grande confusion, parce que, dans l'hypnose, on a le plus souvent affaire à des gens qui *semblent* résister et qui, en définitive, sont bel et bien enclins à céder aux suggestions de l'hypnotiseur. Cette disposition peut être plus ou moins limitée; aussi, les résultats de l'hypnose diffèrent-ils avec chacun de ses sujets. Mais en aucun cas la prédisposition à l'hypnose ne dépend de la volonté de l'*hypnotiseur*; ce qui la conditionne, c'est le comportement psychique du médium.

Quant à sa nature même, l'hypnose présente une variété de l'état de sommeil. Ce qu'elle a d'énigmatique provient seulement du fait qu'il faut que ce sommeil soit produit, qu'il naisse sur l'ordre d'autrui. Ordre dont l'efficacité ne se manifeste que s'il s'adresse à un individu prêt à l'accepter. Décisifs à cet égard, on l'a déjà dit, sont l'essence et le développement de la personnalité du médium. Ce n'est que lorsqu'un individu est conformé de manière à donner accès sans critique aux influences d'autrui, qu'il y a possibilité de provoquer en lui ce sommeil spécifique, qui, plus que le sommeil naturel, se déroule en disposant de la capacité de mouvement, à tel point que finalement les centres moteurs de celui qui donne l'ordre puissent également être mobilisés. Du sommeil normal subsiste seulement une sorte d'état crépusculaire, indistinct, qui fait que le médium ne puisse garder des souvenirs de ce qui se passa pendant l'hypnose, sinon au gré de l'hypnotiseur. Ce qui se trouve le plus fortement retranché, c'est la conquête de notre culture la plus significative pour l'organe psychi-

que, à savoir la critique. Pour ainsi dire, dans l'hypnose, le médium constitue un prolongement de la main de l'hypnotiseur, son organe, et il fonctionne sur l'ordre de celui-ci.

La plupart des hommes portés à déployer de l'influence sur autrui attribuent cette capacité, comme d'une manière générale toute possibilité d'exercer leur influence, à un mystérieux fluide, force particulière qui leur serait propre. Cela aboutit à un immense désordre, à des anomalies, spécialement aux excès révoltants commis par plus d'un praticien de la télépathie et de l'hypnotisme. On doit proprement affirmer qu'ils ravalent la dignité humaine à tel point que tous les moyens leur seraient bons pour leur fournir un instrument. Non pas que les phénomènes qu'ils exhibent reposent sur le vertige. Nullement : la créature humaine incline précisément de telle sorte à se soumettre qu'elle peut devenir la victime d'un individu qui se présente avec la prétention de surenchérir, de faire plus (*Plusmacherei*), et cela uniquement parce que la plupart des hommes ont fort souvent vécu disposés à se soumettre sans examen, à reconnaître toute autorité, à se laisser bluffer et entraîner, et que naturellement ceci n'a jamais pu mettre de l'ordre dans la vie humaine collective, mais n'a cessé de provoquer après coup des révoltes des assujettis. Jusqu'à ce jour, pas un seul personnage n'a exercé télépathie ou hypnotisme en obtenant à titre durable d'heureux résultats. Très souvent il tomba sur un sujet, soi-disant médium, qui tout simplement le « mit dedans ». La chose s'est produite même pour tels ou tels hommes de science distingués qui ont voulu faire agir leur force sur des médiums. Parfois aussi surviennent des échecs où le médium est pour ainsi dire un trompeur trompé, demi abusé, demi soumis. Mais la force qui nous paraît agir ainsi n'est jamais celle de l'hypnotiseur; c'est toujours l'inclination du médium à se soumettre; aucune vertu magique ne s'exerce sur lui; tout au plus subit-il l'art de bluffer cher à l'hypnotiseur. Si, en revanche, un homme est habitué à mener une vie où il se décide en toutes circonstances Par lui-même, sans recevoir d'emblée les directions d'autrui, celui-là, naturellement, ne subira pas l'hypnotisme, et pas davantage il ne présentera les singuliers phénomènes de la télépathie. Toutes choses qui manifestent l'obéissance aveugle.

Il convient de mentionner aussi à ce propos la *suggestion*. On n'en peut comprendre l'essence que si on l'insère, au sens large, parmi les impressions. Il va de soi que l'homme ne reçoit pas seulement des impressions successives, mais qu'il reste constamment sous leur action. Les recevoir n'est pas chose insignifiante; elles continuent à produire un effet. Or, quand ce sont des incitations venant d'autrui, des essais qui visent à convaincre, à persuader, on peut parler de suggestions. Cela concerne alors le changement ou l'affermissement d'une vue agissante, qui se manifeste clairement chez celui qui la possède. Le problème le plus difficile se pose proprement du fait que les individus réagissent diversement aux impressions d'origine extérieure. Cette action dépend également du degré d'indépendance du sujet. On envisagera surtout à cet égard deux types. Les uns surestiment volontiers l'opinion d'autrui, donc ne tiennent pas beaucoup à la justesse de leurs propres vues, à ce qu'en fait celles-ci soient exactes ou fausses. Ils donnent aux autres personnes une importance exagérée, en sorte qu'ils s'adaptent aisément à l'opinion de ces derniers. Gens éminemment

réceptifs aux suggestions reçues étant éveillés, aussi bien qu'à l'hypnose. - L'autre type recevra tout-ce qui vient du dehors comme une offense; l'individu tient sa propre opinion pour seule juste, et il rejette indistinctement, sans en examiner le bien ou le mal fondé, ce qu'apporte autrui. Les deux types comportent un sentiment de faiblesse; dans le second cas, cela consiste à ne pouvoir supporter d'admettre quoi que ce soit provenant des autres. On trouve là le plus souvent des gens qui ont la contestation facile et qui maintes fois s'entretiennent dans l'idée qu'ils sont spécialement accessibles aux suggestions extérieures. En réalité, s'ils renforcent cette opinion, c'est seulement pour parer à la suggestion, pour n'y point devenir réceptifs, en sorte qu'il est bien difficile, en toute hypothèse, d'obtenir d'eux quelque résultat.

Partie générale

Chapitre V

Sentiment d'infériorité et tendance à se faire valoir

I. - La situation de la première enfance.

[Retour à la table des matières](#)

Nous le savons maintenant, des enfants que la nature a traités en marâtre inclinent à adopter envers la vie et les hommes une autre attitude que ceux qui de bonne heure ont approché les joies de l'existence. On peut poser en principe que tous les enfants *dont les organes sont inférieurs* s'engagent facilement dans une lutte avec la vie, qui les entraîne à défigurer leur sentiment de communion humaine, si bien que ces individus en viennent tout aussi facilement à se donner pour consigne de s'occuper toujours plus de soi-même et de l'impression à produire sur le milieu ambiant, que des intérêts des autres. Ce que nous disons des organes plus ou moins déficients s'appli-

que aussi aux influences qui du dehors s'exercent sur l'enfant, se font sentir comme une pression plus ou moins lourde dont il porte la charge, et peuvent provoquer une position hostile envers le milieu. Le tournant décisif a lieu déjà de très bonne heure. Dès la seconde année, il est possible de constater que de tels enfants n'inclinent guère à se sentir aussi bien équipés que les autres, leurs égaux de naissance et également fondés en droit à se joindre à eux, à faire avec eux cause commune; poussés par un sentiment de leur *diminution*, ils sont portés plus que d'autres enfants à exprimer une attente, un droit d'émettre des exigences. Or, si l'on considère qu'à proprement parler tout enfant est un mineur en face de la vie et ne pourrait subsister sans posséder à un degré notable le sentiment de sa communion avec ceux qui sont placés auprès de lui, si l'on saisit cette petitesse et cette contrainte si persistante qui lui donne l'impression de n'être que difficilement adapté à la vie, on est obligé d'admettre qu'au début de toute existence psychique se trouve, plus ou moins profondément, un *sentiment* d'infériorité. Telle est la force impulsive, le point d'où partent et se développent toutes les impulsions de l'enfant à se fixer un but dont il attend tout apaisement et toute sauvegarde pour l'avenir de sa vie, et à se frayer une voie qui lui paraît susceptible de lui faire atteindre ce but.

Étant donnée cette prise de position qui caractérise l'enfant et qui se rattache étroitement à ses capacités organiques, dont elle subit l'influence, la base est posée pour son *aptitude à recevoir une éducation*. Le sentiment d'infériorité étant si général en chaque enfant, cette possibilité se trouve ébranlée surtout par deux éléments : l'un est donné par ce sentiment même, qui va se renforçant, s'intensifiant et se prolongeant; l'autre, par un but qui ne doit plus seulement garantir apaisement, sécurité, égalité, mais qui développe une soif *de puissance* destinée à procurer la supériorité sur le milieu ambiant. On reconnaîtra en tout temps que les enfants suivent cette voie. Ce qui les rend difficilement éducatibles, c'est qu'en toutes circonstances ils ne cessent de se sentir humiliés, de se croire désavantagés par la nature et que, souvent aussi, ils sont en effet traités par les hommes avec négligence. A pénétrer toutes ces données avec plus de précision, on peut mesurer combien rigoureuse s'ouvre la possibilité du développement en ligne brisée, accompagné de toute sorte d'échecs.

Chaque enfant, à proprement parler, est exposé à ce danger, parce que tous les enfants se trouvent dans des situations du même genre. Puisque placé au milieu des adultes, tout enfant est induit à se considérer petit et faible, à s'estimer insuffisant, inférieur. Ainsi disposé, il ne saurait se persuader qu'il remplira les tâches devant lui aussi exactement, impeccablement, qu'on lui en impute la capacité. Là déjà s'introduisent force erreurs dans l'éducation. A trop réclamer de l'enfant, on rend plus aigu devant son âme le sentiment de sa nullité. C'est même constamment qu'on attire l'attention de certains enfants sur leur faible importance, leur petitesse et leur infériorité. D'autres sont traités comme des jouets, des divertissements ; ou bien on les regarde comme une propriété à conserver très particulièrement, ou bien, comme de lourds impedimenta. Souvent aussi toutes ces impulsions coexistent ; tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, on fait sentir à l'enfant qu'il est là pour satisfaire ou pour mécontenter les adultes. Le profond sentiment d'infériorité ainsi cultivé chez les enfants

peut encore subir un renforcement vu certaines caractéristiques de notre existence. En fait partie l'habitude de ne point prendre les enfants au sérieux, de signifier à l'enfant qu'il n'est proprement personne, qu'il ne possède aucun droit, qu'il doit toujours faire place aux adultes, s'effacer devant eux, qu'il lui faut garder le silence, et ainsi de suite. Ce qu'il peut y avoir de vrai en l'espèce, il arrive qu'on le présente aux enfants avec si peu de délicatesse que nous comprenons qu'ils en éprouvent de l'irritation. En outre, un certain nombre d'enfants grandissent sans cesser de craindre que tout ce qu'ils font ne soit tourné *en* dérision. La fâcheuse habitude de se moquer des enfants s'avère on ne peut plus préjudiciable à leur développement. Il en est chez qui l'appréhension à se voir ainsi traité se laissera repérer jusqu'aux derniers temps de leur vie ; même adultes, c'est souvent qu'ils ne peuvent plus s'en défaire. Très nuisible également, la tendance à manifester qu'on ne prend pas les enfants au sérieux, en leur disant des contre-vérités ; cela les amène aisément à douter du sérieux de leur entourage, et même du sérieux de la vie. On a vu des cas où, au début de leur fréquentation de l'école, des enfants venaient s'y asseoir en souriant et à l'occasion en arrivaient à déclarer qu'ils tenaient tout ce qui concerne la scolarité pour une farce, une plaisanterie, conçue par leurs parents et qu'eux-mêmes ne prenaient pas au sérieux.

II. - Compensation du sentiment d'infériorité, tendance à se faire valoir et à la supériorité.

[Retour à la table des matières](#)

C'est le sentiment d'infériorité, d'insécurité, d'insuffisance, qui fait qu'on se pose un but dans la vie et qui aide à lui donner sa conformation. Dès les premières années de l'enfance, le désir de se pousser au premier rang, d'obliger l'attention des parents à se porter sur vous. Tels sont les premiers indices de cette impulsion ouverte à être apprécié, estime, qui se développe sous l'influence du sentiment d'infériorité et qui amène l'enfant à se fixer un but où il apparaîtra supérieur à son milieu ambiant.

A conditionner la fixation de ce but supérieur participe la grandeur du sentiment social ou sentiment de communion humaine. On ne saurait apprécier ni enfant ni adulte sans établir une comparaison entre le sentiment de communion existant en lui et l'apport de son impulsion à la puissance et à la supériorité sur autrui. Le but est dressé de telle sorte que son obtention ouvre la possibilité de se sentir supérieur ou sa personnalité en une mesure qui fera paraître la vie comme valant d'être vécue. C'est aussi ce but qui confère leur valeur aux impressions, qui guide et influence les perceptions, qui donne leur forme aux représentations et dirige la force créatrice avec

laquelle nous créons des représentations, en concevons des souvenirs ou les écartons dans l'oubli. Si l'on considère que les impressions ne sont nullement des grandeurs absolues, mais qu'elles aussi subissent l'influence de la poursuite d'un but, dominante de l'âme, si de plus on n'a garde d'oublier que nos perceptions se font toujours selon un choix, dans une intention secrète bien définie, et que nos représentations ne contiennent de même aucune valeur absolue, mais dépendent de l'influence qu'exerce sur elles le but poursuivi, qu'en outre, nous nous efforçons toujours d'orienter chaque événement du côté qui nous paraît propre à maintenir notre but en évidence, alors on comprend qu'ici aussi tout reste relatif et ne garde que l'apparence de valeurs certaines, inébranlables. Par une *fiction*, avec une sorte de véritable force créatrice, nous nous accrochons à un point solide, implanté, qui n'existe pas dans la réalité. Cette conviction, proprement conditionnée par une déféctuosité de la vie de l'âme humaine, ressemble à beaucoup d'essais que font la science et la vie elle-même, par exemple en partageant la terre par des méridiens, irréels mais fort appréciés comme choses admises. Dans tous les cas de fictions psychiques, nous avons affaire à des phénomènes du genre que voici : nous admettons un point fixe, quoiqu'un examen plus précis nous convaincra nécessairement que ce point est inexistant. Mais nous procédons ainsi uniquement pour obtenir une *orientation* dans le chaos de la vie, pour pouvoir effectuer un calcul. Toutes choses, à commencer par l'impression, sont pour nous transférées dans un domaine calculable, où nous pouvons agir. Tel est l'avantage que nous offre le fait d'admettre un but ferme, quand nous considérons la vie d'une âme humaine.

Il se dégage dès lors de ce cycle d'idées cultivées par la caractérologie individuelle une *méthode heuristique* : considérer et comprendre d'abord la vie de l'âme humaine comme si elle procédait de pouvoirs innés, sous l'action de la position d'un but, pour atteindre sa constitution ultérieure. Mais notre expérience et nos impressions nous affermissent dans la conviction qui voit dans cette méthode heuristique plus qu'un moyen utile pour l'étude, et que ses bases atteignent en une large mesure maintes réalités effectives de la vie psychique, les unes consciemment éprouvées, les autres se dégageant de l'inconscient. La faculté psychique de tendre à un but n'est donc pas la simple forme de nos considérations ; elle est ainsi un fait fondamental.

Quant à savoir comment *l'impulsion à la puissance*, ce mal le plus lancinant pour la culture humaine, peut être affrontée et activement retournée de la manière la plus profitable, la difficulté provient de ce qu'à l'époque où cette tendance apparaît, il est malaisé de s'entendre avec l'enfant. Bien plus tard seulement on pourra commencer à produire de la clarté et à intervenir dans un développement déféctueux, pour l'améliorer. Cependant la coexistence avec l'enfant offre déjà la possibilité d'agir en ce sens, si l'on s'applique à développer le sentiment de communion humaine, présent en chaque enfant, de telle sorte que l'impulsion à la puissance ne risque plus de prédominer.

Autre difficulté : les enfants déjà ne parlent pas ouvertement de cette impulsion ; ils la dissimulent et c'est secrètement qu'ils cherchent à la mettre en oeuvre, sous le couvert de leur bonne volonté et de leurs sentiments affectueux. Ils évitent avec

pudeur d'être surpris sur le fait. L'impérieuse soif de puissance non contrariée, qui s'efforce d'aller redoublant, produit des désordres dans le développement de la vie psychique enfantine, en sorte qu'exacerbée, la volonté de conquérir sécurité et pouvoir peut faire dégénérer le courage en effronterie, l'obéissance en sournoiserie et la tendresse en une ruse destinée à faire céder les autres, à obtenir d'eux obéissance et soumission ; tous les traits du caractère sont ainsi susceptibles d'adjoindre à leur nature ouvertement manifestée un appoint d'astucieuse poursuite de la supériorité.

L'éducation délibérée qui agit sur l'enfant procède de l'intention, consciente ou non, d'aider celui-ci à sortir de son insécurité, de le munir pour la vie de savoir-faire, de connaissance, d'une compréhension acquise et cultivée, ainsi que du sentiment qui prend les autres en considération. Tous ces efforts, d'où qu'ils viennent, doivent d'abord être interprétés comme tendant à procurer à l'enfant, à mesure qu'il grandit, des voies nouvelles où il puisse se défaire de son sentiment d'incertitude et d'infériorité. Ce qui dès lors se déroule en lui suit la voie tracée par des traits de caractère reflétant les processus de son âme même.

Le *degré d'efficacité* impartie au sentiment d'insécurité et d'infériorité dépend principalement de la *faculté compréhensive* de l'enfant. Certes, ce degré objectif est important et se fait sentir au sujet lui-même. Mais, à cet égard aussi, on ne saurait attendre que l'enfant obtienne des estimations exactes ; il n'en va d'ailleurs pas autrement chez l'adulte. De lourdes difficultés en résultent. Tel enfant grandit dans des circonstances si compliquées qu'une erreur sur le degré de son infériorité et de son insécurité devient presque inévitable, va presque de soi. Tel autre pourra mieux apprécier sa situation. Mais dans l'ensemble il y a toujours lieu de prendre en considération le *sentiment* de l'enfant, qui oscille jour après jour jusqu'à ce qu'enfin il se trouve consolidé de telle ou telle manière, et s'extériorise comme *estimation de soi-même*. Ainsi se réalisera l'issue, la *compensation*, que l'enfant cherche pour son sentiment d'infériorité, et la position du but se donnera corrélativement libre cours.

Il existe dans la vie organique une analogie au mécanisme psychique de la tendance à la compréhension en vertu de quoi l'organe psychique répond toujours au sentiment d'infériorité par l'impulsion à en finir avec ce véritable supplice. C'est un fait établi que les organes vitaux essentiels, quand ils présentent une faiblesse, se mettent, pour peu qu'ils soient viables, à réagir par une extraordinaire augmentation des résultats de leur fonctionnement. Ainsi, la circulation du sang se heurte-t-elle à des difficultés, le cœur travaillera avec des forces accrues; il attirera ce potentiel de tous les points de l'organisme, il y puisera un agrandissement et son volume dépassera celui d'un cœur donnant son travail normal. Il n'en va pas autrement de l'organe psychique ; sous la pression de la petitesse, de la faiblesse, du sentiment d'infériorité, il cherchera, par d'intenses efforts, à maîtriser ce sentiment et à l'écarter.

Que si ce sentiment exerce un empire particulièrement lourd, le danger surgit de voir l'enfant, si vive est son angoisse de demeurer handicapé pour la suite de ses jours, ne pas trouver suffisamment à s'apaiser par la simple compensation et l'exagé-

rer (*surcompensation*). L'impulsion à la puissance et à la supériorité s'exaspère et devient malade. A de tels enfants les conditions ordinaires de leur vie ne suffiront plus. Conformément à leur but placé si haut, ils iront chercher des démarches ambitieuses, étonnantes. Ils s'efforcent d'assurer leur propre position avec une précipitation insolite, avec de violentes impulsions dépassant de loin la commune mesure, et sans égard pour leur entourage. De la sorte, ils manifestent de la bizarrerie et provoquent des perturbations dans l'existence des autres, qu'ils contraignent évidemment à réagir, à se défendre. Ils sont contre tous et tous s'opposent à eux. Non pas que tous les cas aboutissent au pire. Il se peut qu'un tel enfant suive longtemps des voies susceptibles de paraître extérieurement normales ; le trait du caractère qui, en l'espèce, se renforce d'abord, j'ai nommé l'ambition, peut se traduire en actes suivant une manière qui ne soulève pas de conflit ouvert avec autrui. Mais il se trouve régulièrement que les dispositions qu'il prend ne causent à personne un pur plaisir, et qu'elles ne produisent aucun effet vraiment utile, car le chemin ainsi suivi paraît inadmissible à notre culture. En effet, étant donnée leur ambition, qu'au cours de l'enfance ces sujets ne sauraient aucunement diriger et mettre en oeuvre avec des résultats féconds, ils seront toujours une gêne sur le chemin des autres. Plus tard s'ajoutent à cela d'autres phénomènes encore, qui signifient déjà de l'hostilité envers l'organisme social que doit être la société humaine. Tels sont avant tout la vanité, l'orgueil et, une impulsion à surpasser les autres à tout prix, ce qui peut aussi se présenter de telle sorte que les intéressés, sans tendre eux-mêmes toujours plus haut, se contentent de l'abaissement d'un autre. La distance, la grande différence entre eux et autrui, leur importe alors par-dessus tout. Au demeurant, la position ainsi prise envers la vie ne trouble pas seulement l'entourage ; elle laisse au sujet lui-même une impression désagréable, puisqu'elle le pénètre tellement des ombres de la vie qu'il ne saurait voir éclore aucune joie authentique.

Par des efforts insolites, destinés à dépasser qui que ce soit, ces enfants se mettent en opposition avec les obligations communes qui sont le lot des humains. A comparer ce type des amoureux de la puissance à l'idéal d'un homme être social, on pourra, après un peu d'expérience, résoudre le problème qui demanderait d'évaluer, au moins approximativement, dans quelle mesure un individu s'est écarté du sentiment de la communion humaine.

Dès lors, le regard du connaisseur d'hommes est autorisé à se porter, il est vrai avec la plus grande circonspection, sur des lacunes corporelles et psychiques, qui lui donnent à penser qu'il s'est nécessairement produit là un développement de la vie psychique contrarié par des obstacles. A y rester attentifs, nous pourrons, dans la mesure où nous aurons développé notre propre sentiment de communion humaine, avoir conscience de ne produire aucun dommage, mais de rendre d'utiles services. Cela, d'abord en ce sens que nous ne rendons pas responsable de sa complexion l'auteur de telle ou telle déviation ou celui qui présente des traits de caractère antipathiques, mais que nous lui maintenons jusqu'à l'extrême limite son droit à demeurer tel, convaincus de la faute commune, imputable à nous tous qui à cet égard n'avons pas pris des précautions suffisantes et nous sommes ainsi rendus participants à la

responsabilité de la misère sociale. En partant de ce point de vue, il nous sera possible d'y réaliser des adoucissements, et nous ne traiterons plus ce genre d'individus comme un rebut, un déchet d'humanité, ce qui subsiste à l'état dégénéré. Il nous faudra dès lors créer pour un tel individu cette atmosphère qui lui permettra un développement plus libre et lui facilitera la possibilité de s'estimer égal dans son rapport avec le milieu ambiant. En nous rappelant combien nous fûmes à plus d'une reprise péniblement affecté à l'aspect d'un homme dont le complexe inné d'infériorité apparaît visiblement, nous pourrions mesurer d'une part l'œuvre éducative qui nous incombe d'abord envers-nous-même pour entrer en harmonie avec l'absolue vérité du sentiment de la communion humaine, et d'autre part combien la civilisation est restée redevable à de tels individus. On comprend à l'évidence que ceux précisément qui viennent au monde avec des organes plus ou moins déficients saisissent aussitôt les traces d'une pesanteur de la vie épargnée à autrui ; il en résulte aisément une conception pessimiste du monde. Au reste, se trouvent dans la même position tous les autres enfants chez qui, sans doute, l'infériorité d'un organe n'est pas aussi frappante, mais qui également, à tort ou à raison, portent en eux un sentiment de leur moindre valeur. Étant données certaines situations particulières, par exemple la rigueur imposée en certaines périodes de l'éducation, ceci peut s'accroître à un tel point que l'effet produit ne diffère pas du cas précédent. L'aiguillon qui les a piqués dans leur plus tendre enfance, ils ne s'en débarrassent plus ; la froideur qu'on leur oppose les rebute et les porte à s'abstenir de renouveler leurs tentatives de se rapprocher de leur entourage, en sorte que finalement ils se croient en face d'un monde insensible, auquel il est impossible de se rattacher.

Exemple : un malade présente le trait frappant de paraître constamment opprimé comme par une lourde charge et il insiste toujours sur la conscience qu'il a de son devoir et de l'importance de ses actions. Ses rapports avec sa femme : on ne saurait en imaginer de pires. Ces deux partenaires s'obstinent à suivre une ligne tranchante aboutissant à la supériorité de l'un sur l'autre. De là, dissensions, hostilités, au cours desquelles les accusations réciproques s'aggravent et s'intensifient toujours plus, jusqu'à ce que tout lien se rompe et que ne puisse plus subsister l'interdépendance. Assurément, cet individu avait gardé quelque parcelle de son sentiment de la communion humaine. Mais à force de vouloir se poser en supérieur, il ruinait ce qu'il eût pu donner de lui à sa femme, à ses amis et à tout son entourage.

Voici ce qu'il racontait de sa biographie : jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il ne s'était pas développé corporellement ; nulle croissance, voix demeurée enfantine, pas de trace de barbe naissante, taille des plus réduites. Il a maintenant trente-six ans. Rien en lui ne paraît insolite ; extérieurement, physionomie d'un homme parfaitement normal. La nature l'a désormais pourvu de tout ce qui lui manqua au cours de ses dix-sept premières années. Mais il en avait éprouvé la souffrance huit ans durant, sans savoir alors que de soi-même la carence de son développement prendrait fin ; il demeurait obsédé par l'idée qu'il resterait physiquement attardé et parcourrait toute sa vie en « enfant ». Déjà se montraient en lui les indices de ce qui le caractérisait plus tard avec évidence. Aussitôt en présence de quelqu'un, il ne cessait de s'évertuer à lui

représenter qu'il n'était pas l'enfant dont il avait l'apparence. C'est ainsi qu'avec le temps se formèrent les particularités qui le signalent aujourd'hui. A sa femme également il s'efforçait sans relâche de faire saisir qu'il était en réalité plus grand qu'elle ne le croyait, et que par conséquent il lui revenait beaucoup plus d'importance que le peu qu'on lui en accordait. Celle-ci, semblablement disposée, lui répliquait qu'il méconnaissait sa patente médiocrité. Comment, dès lors, l'affection eût-elle régné entre eux? Au cours des fiançailles déjà s'étaient présentés des signes non équivoques de désunion ; le mariage finit par un effondrement. Du même coup, ruine de cette conscience de soi déjà fort attaquée en notre homme, qui, durement ébranlé par son échec, vint trouver un médecin, De concert avec celui-ci, il lui fallut cultiver la caractérologie individuelle pour comprendre quelles fautes il avait faites dans sa vie. L'erreur sur sa prétendue infériorité s'étendait sur l'ensemble de ses années.

III. - Ligne d'orientation et conception du monde.

[Retour à la table des matières](#)

Pour ce genre d'investigations, il convient d'en déterminer la connexion comme si, à partir d'une impression d'enfance jusqu'à l'état de choses actuel, une ligne était tirée. En beaucoup de cas on réussira de la sorte à tracer effectivement la voie où chemina jusqu'alors un sujet. C'est la courbe, la *ligne d'orientation* sur laquelle la vie de l'individu depuis son enfance se dessine schématiquement. Plusieurs auront peut-être l'impression de l'inconsistance de cet essai : ne serait-ce pas vouloir réduire les destinées humaines à des bagatelles ; n'inclinerions-nous pas à nier la *libre estimation*, la réalité d'un sort que l'homme se forge à lui-même? Cette dernière remarque est à retenir. Car ce qui agit véritablement, c'est toujours la ligne d'orientation d'un individu, ligne dont la configuration subit bien certaines modifications, mais dont le contenu principal, l'énergie et le sens même subsistent, implantés et sans changement, depuis l'enfance, non sans une connexion avec l'entourage de l'enfant, qui plus tard se détachera du milieu plus vaste inhérent à la société humaine. Aussi faut-il toujours essayer de suivre le cours de l'histoire d'un homme en remontant jusqu'à sa plus tendre enfance, car déjà les impressions de l'époque où il était encore à la mamelle placent l'enfant dans une certaine direction et le disposent à répondre d'une manière déterminée aux questions que la vie lui posera. Cette réponse mettra à contribution tout ce que l'enfant apporte avec lui de possibilités à déployer dans la vie, et la pression à quoi il est exposé encore nourrisson exercera déjà, d'une manière primitive, une influence sur sa manière de considérer la vie, sur la *conception* qu'il se fera *du monde*.

Il n'est donc pas surprenant qu'à proprement parler les hommes ne changent pas beaucoup d'attitude envers la vie depuis le berceau, quand bien même les manifes-

tations de cette attitude varient beaucoup extérieurement. C'est pourquoi il importe de placer déjà le nourrisson dans des conditions ne permettant pas aisément de donner essor à une fausse conception de la vie. Décisives avant tout sont à cet égard la force et la persistance de son état organique, la position sociale de l'enfant et la complexion propre à l'éducateur. Si, au début, les réponses ne se produisent qu'automatiquement, par réflexes, l'attitude ne va pas tarder à se modifier de telle sorte que l'enfant tendra à s'adapter à un but, qu'il ne fera plus dépendre souffrance ou plaisir des seuls facteurs extérieurs marquant un besoin, mais parviendra à surmonter par sa propre force la pression de ces facteurs. Mus par leur impulsion à se mettre en valeur, de tels enfants tendent à écarter le joug de leurs éducateurs, et ils entreprennent d'agir en sens contraire. Cela se produit au temps de ce qu'on nomme la *découverte du moi*, alors que l'enfant commence à parler de soi ou à employer le pronom je. Alors aussi il a déjà conscience de se trouver envers l'entourage en un rapport solide, qui n'a rien de neutre, mais qui l'oblige à prendre position, et à se comporter envers ce milieu comme le réclame son bien-être conçu suivant la conception qu'il se fait du monde.

Or, si nous maintenons ce qui a été dit plus haut sur la poursuite du but dans la vie psychique de l'être humain, il en résulte à l'évidence que nécessairement cette ligne d'orientation comporte comme caractère particulier une indestructible unité. C'est là aussi ce qui nous met en mesure de saisir un individu en tant que personnalité une, constatation importante surtout quand il s'agit d'un homme s'exprimant suivant des directions oscillantes qui semblent se contredire entre elles. Il y a des enfants qui se comportent à l'école tout à l'inverse de leur attitude à la maison. Ailleurs dans la vie, se rencontrent des gens qui présentent des traits de caractère revêtus de formes en apparence si contradictoires que nous nous méprenons quant à leur nature véritable. Il se peut également qu'une parfaite identité s'observe dans les mouvements extérieurs qu'expriment deux individus, mais qu'à en examiner de plus près la ligne fondamentale, on découvre un indiscutable contraste. Si deux sujets font la même chose, ce n'est pas en réalité la même chose ; réciproquement, quand ils ne font pas la même chose, il se peut pourtant qu'il y ait identité.

Voilà précisément pourquoi, étant donnée l'ambiguïté des phénomènes propres à la vie psychique, il s'agit de les considérer non pas un à un, en les isolant les uns des autres, mais au contraire dans leur connexion et comme dirigés dans l'unité vers un but commun. Ce qui importe, c'est la signification qu'un phénomène revêt pour l'individu dans tout l'ensemble cohérent de sa vie. Dès qu'il s'agit de comprendre sa vie psychique, la voie ne nous sera aplanie que si nous n'oublions jamais la direction unique, indivisible, impartie à tout ce qui se manifeste en lui.

Avons-nous saisi que la pensée et l'activité humaines supposent la tendance vers un but, en sont *finale*ment conditionnées et orientées, nous comprenons dès lors la possibilité de cette capitale source d'erreurs donnée à l'individu du fait que l'homme rapporte à son caractère personnel tous les triomphes et autres avantages de sa vie, et qu'il les emploie à renforcer sa ligne d'orientation, ses cadres individuels. Ceci n'est possible que parce qu'il laisse tout sans examen, reçu et employé dans l'obscurité de

la conscience et de l'inconscience. La science seule introduira là de la clarté et sera en mesure de concevoir, de saisir et finalement aussi de modifier tout l'ensemble.

Pour conclure nos discussions sur ce point, voici un cas d'espèce, où nous allons chercher à analyser et expliquer chaque phénomène à l'aide des connaissances jusqu'ici acquises en caractérologie individuelle.

Une jeune femme se présente à la consultation médicale. Elle se plaint d'un insurmontable mécontentement, qu'elle tend à attribuer à la masse de travaux très divers qui accaparent toutes ses journées. Extérieurement, on observe en elle une allure précipitée, agitée, les yeux toujours en mouvement ; elle déclare souffrir d'un grand trouble quand il lui faut faire une course ou aborder quelque autre tâche. Son entourage nous apprend qu'elle prend tout avec peine et semble plier sous le faix de ses labours. Nous obtenons d'abord l'impression d'ensemble d'une personne qui prend toutes choses au sérieux, ce qui est le propre de multiples individus. L'un de ses proches déclare expressément qu'elle « a toujours fait des histoires ».

Afin de peser à son juste poids l'inclination à appréhender comme spécialement pénibles et importants les travaux qui vous incombent, on essaiera de se représenter ce qu'un tel comportement produit dans un groupe ou un ménage. Que se dégage-t-il de ces investigations? On ne peut se défendre d'éprouver l'impression d'une légère ressemblance entre l'inclination examinée et un appel à l'entourage pour qu'il ne vous assigne plus d'autres charges, alors que déjà l'on ne suffit plus à vaquer aux travaux strictement nécessaires.

Mais ce que nous savons maintenant de cette femme ne peut nous renseigner complètement. Il faut chercher à lui faire émettre d'autres communications. De telles recherches requièrent la délicatesse la plus attentive ; à se poser en supérieur, on provoquerait aussitôt l'animosité de la patiente ; que l'on procède plutôt par suppositions et non sans poser des questions. S'il y a possibilité de dialogue - ce fut le cas en l'espèce -, on peut à la longue s'aviser que vu son comportement d'ensemble, son caractère, cette personne voulait signifier à un tiers, vraisemblablement susceptible de l'épouser, qu'elle ne supporterait plus un surcroît de charges, qu'elle prétendait être traitée avec ménagements, avec tendresse. On peut aller plus loin et donner à entendre que tout aura nécessairement pris origine ici ou là et subi une accélération. On réussit à lui faire reconnaître qu'il fut un temps où elle n'éprouva rien de moins que de la tendresse. Nous comprenons déjà mieux, dans ces conditions, que sa conduite vienne à l'appui de sa revendication d'être prise en considération et tende à conjurer le retour d'une situation où son désir de chaleur d'âme serait froissé.

Notre connaissance de ce cas se trouva corroborée par une autre communication. La personne raconte qu'elle a une amie, à maints égards orientée en un sens contraire au sien, qui n'est pas heureuse en ménage et voudrait même s'en libérer. Un jour notre patiente la trouva, un livre à la main, déclarant à son mari, d'une voix ennuyée, qu'elle ne savait pas du tout si elle pourrait tenir le déjeuner prêt à l'heure voulue ; cela irrita

le mari à tel point qu'il se répandit en violentes critiques de sa ménagère. Cet incident inspirait à la narratrice un retour sur elle-même : « Si je ne me trompe, disait-elle, ma méthode est bien meilleure. On n'est jamais fondé à m'adresser le même reproche, tant je suis surchargée d'ouvrage du matin au soir. S'il m'arrivait de n'avoir pu préparer un repas sans retard, personne n'aurait rien à y dire, tout mon temps étant rempli surabondamment d'une activité précipitée et incessante. Dois-je donc renoncer à cette méthode? »

On voit ce qui se déroule dans ce psychisme. D'une manière relativement candide, l'essai est tenté d'obtenir une certaine prépondérance, d'être au-dessus de tout reproche, et de plaider toujours pour un traitement et des manières remplis d'affection, de tendresse. Quand cela réussit, l'exigence de s'en abstenir n'apparaît pas bien intelligible. L'appel à la tendresse, qui finalement cherche aussi à l'emporter sur les autres, ne peut jamais s'exprimer assez instamment. Ainsi se placent dans ce complexe des contrariétés de nature fort diverse. Tel objet vient à s'égarer, on ne trouve pas tel autre ; il se produit un désordre, un « ménage » causant sans cesse à la personne de nouveaux maux de tête, l'empêchant de dormir en paix, parce que sans cesse l'étreignent ses soucis qu'elle gonfle et tient pour démesurés, uniquement afin de placer sous un jour exact sa contention d'esprit. Une invitation reçue soulève déjà pour elle des difficultés. S'y rendre comportera force préparatifs. La moindre chose à faire prend à ses yeux des proportions énormes ; aussi le fait d'aller en visite participer à un repas devient-il un lourd travail, réclamant des heures ou même des journées. En pareil cas on peut tenir pour presque assuré que l'invitation sera déclinée, ou qu'au moins on y arrivera en retard. Dans la vie de tels sujets, la sociabilité ne dépasse pas certaines bornes.

Mais dans une relation à deux, comme celle du mariage, se trouvent une masse de contacts qui reçoivent un jour particulier du fait de l'appel à la tendresse. Il se peut que le mari soit tenu de s'absenter pour affaires professionnelles, qu'il fasse partie d'un cercle d'amis, qu'il ait à faire des visites seul, à assister aux réunions de certaines associations. Ne va-t-il pas froisser l'exigence d'être traitée avec tendresse, tenue en considération, si en pareils cas il laisse sa femme seule à la maison? Au premier abord nous inclinierions peut-être - cela arrive en fait fort souvent - à penser que le mariage a pour raison d'être d'attacher le plus solidement possible le conjoint à son foyer. Néanmoins, si sympathique que puisse partiellement apparaître cette suggestion, cela comporte pour un homme engagé dans une profession d'insurmontables difficultés. Impossible dès lors qu'il ne se produise des troubles. Il peut ainsi arriver, comme dans notre cas, que le mari rentrant chez lui après la fermeture des portes et voulant gagner son lit discrètement et sans bruit, trouve sa femme encore éveillée, qui le reçoit avec une mine chargée de reproches. Nous n'avons pas à décrire davantage ici les situations de ce genre ; on les connaît suffisamment. N'oublions pas, au reste, qu'il ne s'agit pas seulement là de petits travers féminins ; il y a tout autant d'hommes qui manifestent les mêmes dispositions. Ce qu'il y a lieu de montrer maintenant, c'est que le désir d'une tendresse particulièrement affectueuse suivra aussi, à l'occasion, une autre voie. Dans le cas qui nous occupe, voici comment la chose se présente

habituellement : le mari est-il obligé de passer une soirée hors de chez lui, sa femme lui déclare qu'il va si rarement dans le monde qu'il lui est bien permis cette fois de ne pas rentrer trop tôt. Quoique émises sur le ton de la plaisanterie, ces paroles ont pourtant un fond très sérieux. Cela contredit en apparence le tableau tracé jusqu'ici. Mais à y regarder de plus près, il y a concordance. La femme est assez avisée pour s'abstenir, même sans y penser, de se montrer trop sévère. Extérieurement, elle présente à tous égards le type d'une parfaite amabilité. En soi, le cas reste on ne peut plus irréprochable ; s'il s'impose à notre étude, c'est uniquement par son intérêt psychologique. Ce qui fait la signification des paroles adressées au mari, c'est qu'il en ressort que l'initiative de la consigne donnée émane dès lors de la femme. L'absence est maintenant autorisée parce *qu'elle le veut bien*, tandis que, si son mari avait agi de son propre gré, elle en eût éprouvé une blessure on ne peut plus grave. Ainsi, ce qu'elle déclare produit comme l'apposition d'un voile sur toute l'affaire. L'autorité dirigeante, désormais, c'est *elle ; lui*, bien qu'il ne fasse qu'accomplir une obligation de société, a passé sous la dépendance de ce que sa femme désire et lui signifie.

Confrontons-nous, associons-nous l'exigence d'une tendresse très prononcée à ce fait que la femme ne tolère que les choses par elle-même commandées, nous demeurons soudain frappés de voir la vie entière de cette femme pénétrée impérieusement de l'impulsion inouïe à ne jouer qu'un seul rôle, à maintenir toujours sa supériorité, à ne se laisser ébranler par aucun reproche, à demeurer sans cesse le centre de son petit univers. En toutes circonstances, quelle que soit la situation, nous la trouvons sur cette ligne-là. S'agit-il, par exemple, pour elle, de trouver un auxiliaire pour le travail domestique? La voici qui, très excitée, se livre ouvertement à la préoccupation de pouvoir conserver avec la nouvelle partenaire la souveraineté jusqu'alors en usage. De même quand elle se prépare à aller en course. C'est pour elle tout autre chose, de vivre dans une sphère où son autorité, son gouvernement apparaît absolument établi, que de quitter sa maison pour se rendre « à l'étranger », dans la rue, où tout d'un coup rien ne se trouve plus soumis à sa volonté, où il faut éviter les voitures, où l'on ne joue donc qu'un rôle des plus minimes. La cause et la portée de cette tension d'esprit ne s'éclairent dès lors que si l'on considère quels pleins pouvoirs l'intéressée exerce dans son foyer.

Ce genre de phénomènes se présente souvent dans des cadres si sympathiques qu'au premier abord on ne s'avise nullement qu'il y ait là une souffrance. Or, le sujet éprouve parfois cette souffrance à un degré considérable. Il suffit de se représenter accrues des tensions comme celle du cas en question. Il y a des personnes qui redoutent farouchement de prendre un tramway, parce qu'elles n'auront là aucune volonté propre. Cela peut aller si loin qu'elles finiront par ne plus vouloir sortir de chez elles.

Dans son développement d'ensemble, notre cas fournit un exemple instructif de l'action constamment renouvelée des impressions d'enfance au cours d'une vie humaine. On ne saurait nier que, de son point de vue, cette femme ait raison. Car si quelqu'un a voulu assigner à sa vie entière l'obtention d'une tendresse, d'une considération, d'une chaleur on ne peut plus intenses, le moyen qui consiste à se démener

sans relâche dans l'excitation du surmenage n'est déjà pas si mauvais, puisque non seulement il peut réussir à écarter de vous toute critique, mais aussi puisque, de la sorte, l'entourage sera porté à ne vous reprendre qu'avec une constante douceur, à vous aider et à éviter tout ce qui pourrait compromettre votre équilibre psychique.

Si nos investigations remontent davantage dans le cours antérieur de l'existence de notre patiente, nous apprenons que déjà à l'école, quand elle ne réussissait pas un devoir, elle tombait dans une excitation extraordinaire et par là amenait les maîtres à la traiter avec une grande douceur. Voici ce qu'elle ajoute encore : elle était l'aînée des trois enfants de ses Parents, un frère la suivait et la plus jeune était une autre fille. Avec son frère, les hostilités ne cessaient pas. Toujours il lui paraissait le favori, elle lui faisait surtout grief de ce qu'on s'intéressait assidûment à ses travaux scolaires, tandis que l'aînée, dès l'abord bonne élève, voyait ses succès d'écolière accueillis avec tant d'indifférence qu'elle ne pouvait qu'à peine le supporter; elle se creusa longtemps la tête pour savoir le pourquoi de cette inégalité.

Nous comprenons déjà que la fillette aspirait à la parité, qu'elle avait certainement très tôt un sentiment d'infériorité fortement prononcé et cherchait à s'en défaire. Comment s'y prit-elle? A l'école, en devenant une mauvaise élève. Elle s'efforçait de l'emporter sur son frère en notes fâcheuses. L'emporter, prévaloir sur lui non pas par une conduite meilleure mais dans sa jugeote d'enfant, afin d'attirer plus énergiquement sur elle l'attention de leurs parents. Cela ne se fit pas d'ailleurs sans qu'elle en eût quelque peu conscience, car aujourd'hui elle affirme formellement qu'elle voulait devenir une mauvaise élève. Mais voilà que même de ces piètres résultats scolaires les parents ne se soucièrent pas le moins du monde. C'est à ce moment qu'entre en scène et d'une manière frappante, la sœur cadette. Elle aussi eut de mauvaises notes en classe, mais la mère se préoccupa presque autant d'elle que du garçon, et cela pour un motif significatif : c'étaient les études de notre patiente qui s'avéraient déficientes, alors que sa sœur était mal notée pour sa conduite. Ceci devait beaucoup mieux s'imposer à l'attention, car de mauvais points en conduite produisent un effet social particulier. Il en résulte des sanctions qui obligent les parents à se préoccuper davantage de l'enfant.

Donc, le combat pour la parité avait momentanément échoué. Il faut, ici, s'aviser que pareil échec n'introduit jamais une pause dans ce genre de processus. Personne ne supportera pareille situation. De nouvelles émotions en résultent, et de nouveaux efforts ne cesseront de contribuer à former le caractère du sujet. Nous progressons un peu, cette fois encore, dans la connaissance de cette tendance à « faire des histoires », de la précipitation, de l'impulsion à se poser toujours devant autrui comme surchargée, accablée de fardeaux. A l'origine, tout cela s'appliquait à la mère ; il s'agissait de contraindre les parents à se soucier de leur aînée tout aussi attentivement que de sa petite sœur, et en même temps que cela devait être un reproche pour la plus grande sévérité qu'ils témoignaient à la grande. La disposition fondamentale chez celle-ci, dès lors acquise, a persisté jusqu'à ce jour.

On peut remonter davantage encore dans l'histoire de sa vie. Elle présente comme souvenir d'enfance particulièrement impressionnant le fait qu'au cours de sa troisième année, son frère, un bébé venu au monde depuis peu, avait voulu la frapper avec un morceau de bois et que seule l'intervention de la mère avec évitement de graves dommages. Avec un sens extraordinaire des nuances les plus délicates, cette toute petite fille avait déjà découvert que si on faisait moins de cas d'elle, c'était uniquement, tout juste, parce qu'elle n'était qu'une fille. Elle se rappelle avec précision qu'en ce temps-là, vint sur ses lèvres à d'innombrables reprises le souhait d'être transformée en garçon. Ainsi, après l'arrivée d'un frère, non seulement elle se vit privée de la chaleur du nid, mais ses dispositions subirent surtout une altération causée par le traitement privilégié qu'elle voyait réserver au nouveau venu, en tant que garçon. Portée dès lors à combler cette lacune, elle en vint avec le temps à sa méthode de l'attitude constamment surmenée.

Un rêve aussi montrera combien la ligne où se meut un individu se grave profondément dans la vie de son âme. Cette femme rêve qu'elle est chez elle en conversation avec son mari. Mais celui-ci ne ressemble plus à un homme, il est femme bel et bien. Ce trait montre comme un symbole le cadre où s'insèrent pour elle événements et relations. Que signifie-t-il, en effet? Qu'elle a obtenu la parité avec son époux. Il n'est plus son supérieur, comme en son temps son frère ; il est déjà presque identique à une femme. Entre eux deux, plus aucune hiérarchie, plus de niveaux différents. Elle a obtenu en rêve ce que, proprement dans son enfance déjà, elle avait toujours désiré et souhaité.

Voilà comment, en joignant entre eux deux points de l'existence psychique d'un sujet, nous avons découvert sa ligne de vie, ligne d'orientation ; en mesure dès lors d'obtenir de lui une image unifiée, nous la caractériserons, en résumé, en disant : nous sommes en présence d'un être qui se meut dans l'intention de jouer le rôle supérieur à l'aide de moyens aimables.

Partie générale

Chapitre VI

La préparation à la vie

[Retour à la table des matières](#)

La caractérologie individuelle émet ce principe : tous *les phénomènes de la vie psychique doivent être saisis comme préparant à l'esprit un but présent*. La conformation de la vie psychique, décrite jusqu'ici, revêt pour nous le sens d'une préparation pour un avenir où les desiderata de l'individu apparaissent satisfaits, acquis. Phénomène humain, universel ; tous les hommes suivent nécessairement cette même marche. C'est ce que racontent aussi les vieux mythes, traditions et légendes exaltant un état idéal, qui viendra plus tard, ou qui exista jadis. Ici prend place l'idée du paradis d'autrefois, professée par tous les peuples, et la même aspiration du genre humain résonne dans toutes les religions, qui comptent sur un avenir OÙ toutes les difficultés seront vaincues. On ne saurait interpréter autrement la mention de la félicité ou l'aspiration au retour éternel, la croyance qui attribue à l'âme le pouvoir de reprendre toujours une figure nouvelle. Tous les contes attestent que l'espérance d'un avenir apportant le bonheur n'a jamais fait silence parmi les hommes.

I. - Jeu.

[Retour à la table des matières](#)

Un phénomène de la vie enfantine montre fort nettement la préparation en vue de l'avenir. Ce sont les jeux. Loin de les considérer comme une sorte de capricieuse fantaisie des parents ou d'autres éducateurs, il importe d'y voir une aide à l'éducation, des stimulants pour l'esprit, pour l'imagination et pour l'adresse. Normalement, régulièrement, le jeu prépare l'avenir. Ainsi en est-il de la manière dont l'enfant aborde le jeu, du choix de tel ou tel jeu, de la signification que l'enfant lui attribue. On voit toujours aussi dans le jeu comment est caractérisé le rapport de l'enfant avec son milieu, comment il se situe envers autrui, soit amicalement, soit avec inimitié, et, en particulier, si la tendance à dominer s'affirme prépondérante. Le jeu présente donc pour l'enfant une importance extraordinaire. La découverte de ces faits, qui nous font concevoir les jeux des enfants comme des préparations en vue de l'avenir, est due à Gross, professeur de science pédagogique, qui a montré que la même tendance se trouve à la base des jeux des animaux.

Mais d'autres points de vue doivent compléter celui-là. Avant tout, les jeux mettent en œuvre le sentiment de communion humaine, si prononcé chez l'enfant qu'il cherche en toutes circonstances à le satisfaire. C'est cela même qui donne pour lui au jeu son puissant attrait. Les enfants qui s'écartent du jeu sont toujours soupçonnés de manquer leur coup. Ce sont ceux qui se retirent de préférence et qui, lorsque cependant ils entrent en contact avec les autres joueurs, ne font habituellement que troubler la partie. Les facteurs principaux de cette attitude sont l'orgueil, l'insuffisante estimation de soi-même et, en conséquence, la peur de mal jouer son rôle. En général, on pourra déterminer très sûrement chez un enfant le degré du sentiment de communion humaine en observant comment il joue.

Autre facteur très clairement manifesté dans le jeu : le but de la supériorité, qui se trahit dans la tendance à commander, à gouverner. Cela se reconnaîtra en voyant si et comment l'enfant se pousse en avant et dans quelle mesure il préfère les jeux offrant l'occasion de satisfaire de telles inclinations et de jouer un rôle dominateur. Il ne se trouve pas beaucoup de jeux qui ne comportent l'un au moins de ces trois facteurs : préparation pour la vie, sentiment de communion humaine et soif de domination.

Mais un autre mobile encore est inhérent au jeu. C'est la possibilité pour l'enfant de se donner, en jouant une activité. Dans le jeu, l'enfant est plus ou moins livré à son initiative, et ses productions sont obtenues de force, par le jeu, en connexion avec ses compagnons. Nombreux sont les jeux qui placent précisément au premier rang l'élément de création. Les jeux surtout qui offrent à l'enfant un large champ où exercer son impulsion à créer recèlent une importante contribution à l'éclosion de la vocation future. Et il est certainement advenu dans la vie de beaucoup de gens que, par exemple, ils firent des vêtements, d'abord pour leurs poupées, plus tard pour des adultes.

Le jeu est inséparablement uni au développement psychique de l'enfant. Il constitue, pour ainsi dire, son activité professionnelle, et c'est ainsi qu'il le conçoit. Aussi ne sera-ce pas impunément qu'on troublera un enfant dans son jeu. Rien n'autorise à voir dans le jeu un passe-temps. Eu égard au but d'une préparation de l'avenir, il y a déjà en chaque enfant quelque chose d'un adulte à qui ce but sera présenté. Pour connaître et juger un individu, la tâche est donc sérieusement facilitée si l'on apprend ce qu'a été son enfance.

II. - Attention et distraction.

[Retour à la table des matières](#)

Une faculté de l'organe psychique, qui occupe le premier rang dans la capacité productive de l'homme, n'est autre que l'attention. Lorsque nous mettons attentivement notre organe psychique en contact avec un fait qui se produit soit à l'extérieur, soit en nous-même, nous éprouvons la sensation d'une tension particulière, qui ne se répand pas sur le corps tout entier mais se limite au domaine d'un de nos sens, la vue par exemple. Nous avons le sentiment qu'il doit se préparer quelque chose. En effet, on peut affirmer qu'il s'agit là de mouvements en marche (en l'espèce, la direction prise par l'axe de nos regards), qui nous causent cette impression de tension spécifique.

Si l'exercice de l'attention provoque une tension dans un espace déterminé de l'organisme psychique et de tout notre appareil moteur, cela implique du même coup qu'on doit éviter toutes autres tensions. Ce fait explique pourquoi, dès que nous appliquons notre attention à une chose, nous voulons écarter tout ce qui troublerait cet effort. Ainsi, par l'attention, l'organe psychique prend position pour se tenir prêt, s'attache spécifiquement aux faits, se dispose soit à attaquer soit à se défendre ; ce mouvement résulte d'une difficulté rencontrée, d'une situation inhabituelle, et il veut placer toute notre force au service d'un but particulier.

Chaque individu possède cette faculté, s'il n'est ni malade ni d'esprit déficient. Il arrive cependant que l'attention fasse défaut. Cela peut provenir d'un certain nombre de motifs. En premier lieu, la fatigue ou la maladie sont des facteurs endommageant la capacité de développer de l'attention. En outre, il y a des gens chez qui le manque

d'attention résulte de ce qu'ils ne veulent pas observer, parce que l'objet qu'ils ont à remarquer ne convient pas à leur position envers la vie, n'est pas d'accord avec leur ligne d'orientation. En revanche, leur attention s'éveille aussitôt qu'il s'agit d'une circonstance concordant pour eux d'une manière ou d'une autre avec cette même ligne. Le défaut d'attention peut aussi avoir pour cause une tendance à l'opposition. Les enfants y inclinent avec une extrême facilité ; il arrive qu'en ce cas ils répondent par la négative à toute incitation qu'on leur présente. Il leur faut alors éviter de montrer visiblement et tout aussitôt leur opposition. En pareil cas, il appartient à la méthode de l'enseignement et au tact pédagogique de rétablir la liaison entre l'objet de l'instruction et le plan de vie inconscient, la ligne d'orientation de l'enfant, de réconcilier, pour ainsi dire, l'enfant avec ce qu'on lui enseigne.

Il y a aussi des sujets qui voient et entendent tout, qui perçoivent chaque phénomène, chaque modification pouvant se présenter. D'autres n'exercent en face du monde que leur organe visuel, presque exclusivement ; chez d'autres encore, c'est l'appareil auditif ; ces derniers ne voient rien, ne prennent note de rien tant qu'il s'agit de choses visibles. Voilà encore des motifs expliquant pourquoi l'attention fait si souvent défaut là où il faudrait proprement l'attendre.

Le facteur le plus important pour l'éveil de l'attention, c'est un réel *intérêt* profondément enraciné. Il s'implante, en effet, dans l'âme, beaucoup plus loin que l'attention. L'intérêt est-il présent, l'attention ira de soi, sans nécessiter aucune espèce d'influence éducative. Elle est le simple moyen de s'approprier pour un but déterminé un domaine auquel on s'intéresse. Or, puisque le développement d'un individu ne progresse pas sans défauts, il arrive régulièrement que l'attention suive des voies erronées. Évidemment, cette position entachée d'erreur est aussi prise par l'intérêt du sujet, qui peut dès lors se diriger sur des choses sans portée pour la préparation à la vie. Si, par exemple, l'intérêt de quelqu'un se fixe à l'excès sur sa propre personne, en particulier sur la puissance qu'il possède, il apparaîtra que son attention s'arrête, elle aussi, partout où cet intérêt de puissance est touché, qu'il ait à y gagner, ou que la puissance en soit menacée. Autrement, l'attention ne se laissera pas captiver aussi longtemps qu'un autre intérêt n'aura envahi la place du sien. Chez les enfants en particulier, on peut clairement observer comment ils deviennent attentifs aussitôt qu'il s'agit pour eux d'obtenir de la valeur, mais que leur attention s'éteint promptement s'ils ont l'impression qu'ils n'en recueilleront rien. Les connexions et singularités les plus variées peuvent ici se présenter.

Proprement, l'absence de l'attention signifie uniquement qu'un individu préfère écarter une circonstance propre à le rendre attentif. Le rejet de l'attention s'opère simplement en pensant à quelque chose. Il est donc inexact de dire que quelqu'un ne peut pas se « concentrer ». On constatera toujours qu'il le peut fort bien, seulement à propos d'un objet différent. Il n'en va pas autrement dans les cas d'une prétendue *absence de volonté ou d'énergie* ; tout comme le *défaut de concentration* par rapport à l'attention, ces cas laissent le plus souvent subsister une volonté proprement inflexible et tout autant d'énergie, mais autrement orientées.

Le traitement n'en est pas aisé. Pour l'entreprendre, il faut avoir découvert tout le plan de vie que le sujet s'est assigné. Chaque fois, on peut admettre qu'il y a lacune uniquement parce qu'il y a poursuite de quelque autre objectif.

L'inattention devient chez beaucoup un trait constant du caractère. On rencontre très fréquemment des gens à qui incombe un travail déterminé, mais qui s'y refusent d'une manière ou d'une autre, à moins qu'ils ne l'opèrent défectueusement ; d'où, pour autrui, gêne et charge. Leur caractéristique permanente n'est autre que l'inattention, qui s'installe en eux aussitôt qu'ils ont à exercer l'activité requise.

III. - Insouciance et oubli.

[Retour à la table des matières](#)

On dit habituellement qu'il y a insouciance ou nonchalance lorsque la sécurité ou la santé d'un individu se trouve compromise par négligence, par l'inattention à appliquer les soins nécessaires. L'insouciance est un phénomène qui présente la totale inattention d'un individu. Le manque d'attention émane du défaut d'intérêt envers les autres. Des traits d'insouciance observés chez les enfants, par exemple lorsqu'ils jouent, peuvent faire voir s'ils pensent davantage à eux-mêmes ou suffisamment à autrui. Des faits de ce genre permettent de mesurer sûrement le sens collectif, le sentiment social de communion humaine imparti à tel individu. Si ce sentiment n'est développé que faiblement, le sujet, même menacé de punition, ne pourra s'intéresser aux autres qu'avec une grande peine, tandis que dans le cas contraire cela se produira sans difficulté, ou même cela sera d'ores et déjà une réalité.

L'insouciance est donc une déficience du sentiment de communion humaine. Néanmoins, une intolérance par trop grande serait ici déplacée. Car il faut toujours rechercher pourquoi un individu est dépourvu de cet intérêt que nous attendons de lui.

C'est une réduction de l'attention qui produit l'oubli, ainsi que la *perte* d'objets importants. Il existe bien alors une possibilité d'attention plus prononcée, un intérêt, mais non intégral, troublé par un certain mécontentement qui amène, favorise ou produit la perte ou l'oubli. Tel est, entre autres, le cas d'enfants enclins à perdre leurs livres. Il est le plus souvent facile d'établir qu'ils ne se sont pas encore vraiment adaptés, incorporés aux conditions de la vie scolaire. N'existe-t-il pas aussi des ménagères qui égarent ou perdent sans cesse leurs clefs? Là, de même, on constatera en général que ces personnes ne peuvent guère affectionner la vocation domestique.

Les oublieux sont des gens qui ne se révoltent pas volontiers ouvertement, mais trahissent par cette propension à l'oubli un certain défaut d'intérêt pour leurs tâches.

IV. - L'inconscient.

[Retour à la table des matières](#)

On aura déjà été frappé de ce que nos descriptions concernent souvent des faits et phénomènes dont le sujet ne peut généralement dire que peu de choses. C'est rarement qu'un homme sera en mesure d'indiquer, par exemple, pourquoi il voit immédiatement tout ce qui se présente. Il y a donc des capacités de l'organe psychique qu'on ne saurait chercher dans le domaine de la claire conscience. Encore que, jusqu'à un certain point, une attention consciente puisse être obtenue de vive force, ce n'est pas dans la conscience que réside l'incitation à être attentif, c'est dans l'intérêt, et lui-même se trouve pour la plus grande partie dans la sphère de l'inconscient. Celui-ci, dans tout ce qu'il englobe, est une production de l'organe psychique, en même temps que le facteur le plus fort de la vie de l'âme. C'est là qu'il faut chercher et trouver les forces qui donnent une configuration à la ligne d'orientation d'un homme, à son plan (inconscient) d'existence. Dans la conscience il ne s'en trouve qu'un reflet ; c'en est même parfois le contraire. Par exemple un vaniteux, sujet frivole, n'aura, dans la plupart des cas, aucun soupçon d'être tel ; il se comportera, inversement, de manière que sa modestie saute aux yeux de chacun. Pour être enclin à la vanité, on n'est pas nécessairement obligé de le savoir et de se l'expliquer. Cela n'est même pas utile pour favoriser le but de cet homme, car il ne pourrait plus agir en ce sens. Dans la plupart des cas, il obtient seulement son assurance d'allure théâtrale quand il ignore tout de sa vanité et porte son attention sur d'autres points. Tout le processus se déroule pour la plus grande partie dans l'ombre. Essaye-t-on d'en parler avec lui, on remarque que la conversation s'établit fort difficilement, parce qu'il incline à se retourner, à couper court, comme pour n'être point dérangé. Mais cela ne peut que renforcer notre interprétation. Cet homme veut continuer son jeu et quiconque cherche à en soulever le voile lui fait l'effet d'un trouble-fête, contre qui il se met aussitôt sur la défensive.

D'après ce comportement, on peut aussi établir une classification entre individus selon qu'ils savent plus ou moins que la moyenne, ce qui se passe au dedans d'eux-mêmes, donc selon que leur conscience claire est plus ou moins étendue. Dans la plupart des cas, cela ne différera pas du fait que l'un sera concentré dans une plus petite sphère d'existence, tandis qu'un autre a des attaches multiples et s'intéresse à un plus vaste domaine de la vie humaine et du monde. Nous pouvons aussi comprendre déjà qu'en général ceux qui se sentent tourmentés appartiennent à la première de ces deux catégories, resserrés dans un étroit horizon, et que ceux qui présentent ces caractéristiques ne voient pas les questions de la vie aussi clairement que d'autres, les bons joueurs. Ils ne pourront saisir autant que ces derniers les nuances, les finesses ; n'ayant qu'un intérêt restreint, ils n'apercevront de telle question vitale qu'une petite

partie ; s'ils restent incapables d'en pénétrer l'ensemble, c'est parce qu'ils évitent de gaspiller ainsi des forces. Par rapport aux divers phénomènes de la vie, on peut souvent constater que tel ou tel individu ne connaît rien de ses capacités pour la vie, qu'il les sous-estime, aussi bien qu'il n'est pas suffisamment renseigné sur ses fautes ou lacunes, et se tient à peu près pour un brave homme, alors qu'en réalité il fait tout par égoïsme ; ou réciproquement il se prend pour un égoïste tandis qu'à entrer en relations plus intimes avec lui on aboutit à constater qu'on profite toujours de sa conversation. Aussi bien, d'une manière générale, ce qui importe, ce dont le reste dépend, ce n'est pas ce qu'un homme pense de lui-même (ou ce que d'autres pensent de lui), mais c'est sa prise d'une position d'ensemble au sein de la société humaine ; voilà ce qui détermine et dirige tout ce qu'il est en ce monde et tout ce qu'il y veut.

Il s'agit effectivement de deux types d'individus. Les uns vivent plus consciemment, font face aux questions de la vie avec plus d'objectivité, ne portent pas d'œillères. Les autres n'aperçoivent qu'un petit espace de la vie et du monde avec une opinion préconçue ; c'est toujours inconsciemment qu'ils se dirigent et argumentent. Aussi peut-il arriver que deux hommes vivant ensemble subissent des difficultés parce que l'un d'eux est toujours dans l'opposition. Ce cas n'est pas rare ; sa fréquence ne le cède peut-être qu'à celle d'une égale et constante opposition de la part de l'un et de l'autre. L'intéressé n'en sait rien ; il estime même, arguments à l'appui, agir toujours en vue de la paix et attacher au bon accord le plus haut prix. Cela n'empêche pas les faits de le démentir ; en réalité, c'est à peine si l'un des partenaires peut dire un mot sans que l'autre l'attaque de flanc et fasse une remarque en sens contraire, si peu apparente et peu frappante qu'elle puisse être. Vue de près il apparaît qu'elle procède d'une disposition hostile, belliqueuse.

C'est ainsi que beaucoup d'hommes possèdent en eux des forces qui agissent sans qu'ils en sachent rien. Ces forces qui résident dans l'inconscient exercent de l'influence sur l'existence de l'individu ; non repérées, elles risquent d'entraîner de lourdes conséquences. Pareil cas fut décrit par Dostoïevski dans son roman « *l'Idiot* », avec une maîtrise qui n'a cessé de susciter l'admiration des psychologues. Au cours d'une réception chez un prince, une dame dit au principal personnage du roman de prendre bien garde à ne pas renverser un précieux vase de Chine auprès duquel il se trouve placé ; il assure qu'il y veillera. Or, quelques minutes après le vase gît en pièces sur le sol. Pas un seul témoin de la scène n'a voulu y voir un hasard ; l'acte était parfaitement logique et résultait bien de tout le caractère du sujet qui s'était senti blessé par l'avertissement.

Pour apprécier un individu, nos possibilités ne se réduisent pas à tirer de ses actions et propos conscients telles ou telles conclusions. Très souvent, de petits détails de sa pensée et de son activité, qui lui échappent sans réflexion, nous donnent une direction plus exacte et plus sûre. Par exemple, des gens qui usent de procédés partout déplacés, rongent leurs ongles ou introduisent un ou plusieurs doigts dans leurs narines, etc., ignorent totalement qu'ils trahissent de la sorte un caractère arrogant, parce qu'ils ne savent pas quelles connexions amènent ces incongruités. Car il

est clair qu'il faut réprimander à plus d'une reprise un enfant enclin à agir de la sorte, et que, si malgré cela il y persiste, il a le caractère obstiné, arrogant. Si notre coup d'œil était plus exercé, tous les gestes et mouvements d'un homme nous imposeraient les conclusions les plus étendues, sans que personne le sache. Car l'essence même de l'individu affecte aussi tous ces petits détails.

Deux cas montreront combien il importe que les faits exposés ci-après soient demeurés inconscients et devaient rester tels, et l'on y verra aussi que l'âme humaine possède la capacité de diriger la conscience, c'est-à-dire de faire quelque chose consciemment lorsque c'est nécessaire au point de vue du mouvement psychique, ou réciproquement de laisser quelque chose dans l'inconscient ou de la rendre inconsciente si cela paraît requis pour le même but.

Le premier cas est celui d'un jeune homme qui fut élevé avec une sœur cadette ; lorsque sa mère vint à mourir, il était dans sa dixième année. Depuis lors, l'éducation incomba au père, un homme fort intelligent, bienveillant et d'une haute moralité. Il s'appliqua constamment à développer et stimuler l'ambition de son fils. Celui-ci, de lui-même tendait à se placer au premier rang. Il progressa avec distinction et, effectivement, par ses qualités éthiques et scientifiques, il occupa sans cesse la première place dans son milieu, à la grande joie du père, qui de bonne heure l'avait destiné à jouer dans la vie un rôle éminent.

Cependant il advint dans son comportement diverses particularités qui causèrent de l'inquiétude au père et que celui-ci voulut modifier. La sœur du jeune homme était devenue pour lui une rivale obstinée. Elle aussi se développait très bien, et elle était toujours portée à vaincre par les armes les plus faibles, à accroître sa valeur reconnue aux dépens de son frère. Elle aussi prit dans la petite république domestique une position avec laquelle il fallait compter, et la rivalité ne fut pas pour son frère une petite affaire. Il ne pouvait obtenir de la jeune fille ce qui d'autre part lui était aisément acquis, considération, haute estime et une certaine subordination que, vu ses succès, lui marquaient très généralement ses camarades. Son père constata bientôt que cet adolescent, principalement au temps de la puberté, adoptait dans la vie en société une allure singulière, consistant en somme à devenir insociable ; il montrait de l'aversion à fréquenter des personnes connues ou même des étrangers, et il allait jusqu'à prendre la fuite s'il s'agissait de faire connaissance avec des jeunes filles. Tout d'abord le père crut qu'il avait raison. Mais par la suite ces singularités s'intensifièrent à tel point que le garçon ne sortait presque plus de la maison ; même des promenades faites tard dans la soirée lui déplaisaient. Il se repliait tellement sur lui-même qu'il ne voulait pas même saluer ses connaissances. Cependant, son attitude à l'école et envers son père demeurait absolument irréprochable, et l'on pouvait en tout temps compter sur ses qualités.

Quand les choses en furent arrivées au point qu'on ne pouvait plus l'emmener nulle part, le père vint consulter un médecin ; après quelques entretiens, voici ce qui s'avéra : le jeune homme estimait que ses oreilles étaient trop petites et que, de ce fait,

on le croyait laid. En réalité, il n'en était rien. Quand on lui objecta que ses arguments n'étaient pas recevables, car c'est là-dessus qu'il fondait son attitude insociable, il ajouta que ses dents et ses cheveux présentaient la même laideur ; or, cela n'était pas plus exact. Il apparut, en revanche, qu'une extrême ambition le possédait. Il ne l'ignorait pas, et il en attribuait en partie l'origine aux incitations paternelles le poussant à vouloir atteindre une haute position dans la vie. Qu'à cela s'associât la tendance à se détacher de la communauté, du milieu, n'eût pas été étonnant. Mais comment le jeune homme adopta-t-il son argumentation toute puérile ? Eût-elle été fondée, elle eût bien pu lui inspirer à juste titre une certaine circonspection, de l'inquiétude à travers la vie : nul doute que la laideur n'occasionne à qui en est atteint d'éventuelles difficultés.

Poussé plus loin, l'examen établit que le jeune homme s'était fixé un but et le poursuivait avec une ardente ambition. Toujours premier jusqu'alors, il entendait le demeurer. Pour y réussir, divers moyens peuvent s'offrir : concentration, assiduité, etc. Manifestement cela ne lui suffisait pas. Par surcroît, il déployait des efforts anormaux pour retrancher de sa vie tout ce qui lui paraissait superflu. Il eût pu se dire, aussi consciemment qu'expressément : « Puisque je veux devenir célèbre et par conséquent me consacrer tout entier à mes travaux scientifiques, il m'est nécessaire de me soustraire à toutes les relations de société. » Cela, il ne l'a ni dit ni pensé ; au service du même but son attention retenait, petit détail, sa prétendue laideur. C'est donc son attachement à relever ce fait secondaire qui lui offrait l'avantage de permettre ce qu'il voulait obtenir en réalité. Afin de poursuivre son but secret, il lui suffisait de posséder assez d'imagination pour argumenter de travers et exagérer. Chacun eût d'emblée compris et pénétré ses intentions s'il avait déclaré qu'en vue d'être le premier il avait résolu de vivre en ascète. Or si l'idée de jouer un rôle de primordiale importance lui était intimement familière, il ne s'en trouvait rien dans sa conscience, car il n'avait pas *pensé* qu'à cet effet il voulait sacrifier toute autre chose. L'eût-il consciemment résolu, il n'eût pas obtenu, tant s'en faut, la sécurité qu'il trouvait en disant que, vu sa laideur, il ne lui était pas *permis* d'aller en société. En outre, affirmer ouvertement qu'on veut être le premier et que, dès lors, on renonce aux relations de compagnie, n'est-ce pas se rendre ridicule à son entourage, et cette perspective ne vous effraierait-elle pas ? Comme telle, elle ne saurait retenir la pensée. Il y a des idées qu'on ne veut pas saisir clairement, tant à cause des autres que de soi-même. De là vient que celle du jeune homme lui resta, comme de juste, inconsciente.

Si l'on élucide à un tel sujet le mobile essentiel qu'ainsi il ne se permettait pas de tirer au clair à ses propres yeux, on trouble évidemment tout son mécanisme psychique. Car alors s'introduit cela même qu'il lui fallait conjurer, la venue au plein jour d'un courant d'idées qui ne peut être conçu, qui n'est pas qualifié pour fixer la pensée et dont, à prendre conscience, on compromettra ce qu'on tient comme préalablement acquis. Considérez un phénomène usuel : quelqu'un met de côté des idées qui le gênent et accueille celles qui renforcent la position prise par lui ; il apparaîtra que c'est un fait universellement humain. Car tous tant que nous sommes, nous ne retenons principalement que des choses favorables à nos points de vue et dispositions.

Sera donc conscient ce qui abonde en notre sens, et demeurera dans l'inconscient ce qui pourrait troubler notre argumentation.

Deuxième cas. Il s'agit d'un jeune homme très capable ; son éducateur était son père qui le poussait très strictement à être toujours le premier. Cette fois aussi, sa primauté ne se voyait aucunement contestée. Où qu'il allât, c'était lui qui s'imposait le mieux. En société, il comptait parmi les plus aimables compagnons, et il avait quelques vrais amis.

Or, vers sa dix-huitième année, survint un grand changement. Il se détournait de tout, rien ne le divertissait plus, il était maussade et découragé. A peine avait-il noué une amitié, elle était rompue. Chacun éprouva le heurt de cette transformation, jusqu'au père, qui jugea la vie recluse de son fils opportune dans la mesure où, espérait-il, celui-ci pourrait de la sorte s'adonner d'autant mieux à l'étude.

Au cours du traitement qu'il subit, le jeune garçon déplorait constamment que son père lui ait rendu l'existence douloureuse ; il se plaignait de ne pouvoir éprouver aucune confiance en soi-même et aucun courage à vivre ; nulle issue, sinon consumer sa vie dans la solitude. Déjà ses progrès dans les études avaient fléchi ; il fut refusé à l'École supérieure. D'après lui le changement avait commencé un jour où, en société, on avait ri de la médiocrité de ses connaissances en littérature moderne. Des traits analogues s'étant reproduits plus d'une fois, il s'isola de plus en plus et se tint à l'écart de toutes relations humaines. Une idée le dominait entièrement : c'était à son père qu'incombait la responsabilité de son échec. Entre eux deux, les rapports empirèrent de jour en jour.

A maints égards, nos deux cas présentent des ressemblances. Le premier patient s'était acheminé à la résistance de sa sœur ; le second entra en hostilités avec son père. L'un et l'autre avaient comme ligne d'orientation un idéal qu'on a coutume d'appeler idéal de héros. Tous deux s'étaient tellement dégrisés des fumées de l'héroïsme qu'ils préféraient jeter le manche après la cognée et se replier totalement sur soi-même. Mais on s'abuserait à croire que le dernier se serait un jour tenu ce langage : « Puisque je ne puis plus mener cette existence de héros, puisque d'autres me dépassent, je me retire et toute mon existence s'écoulera dans l'amertume. » Certes, son père avait eu tort ; l'éducation était mauvaise. Mais on s'étonne que le fils n'ait eu de regard que pour cette éducation défectueuse, sur quoi il insistait toujours. Quoi qu'il en soit, c'est parce qu'il se tenait à ce point de vue, en revenant sans cesse à constater sa mauvaise éducation, qu'il voulait se tenir pour bien fondé à faire réclusion. Il en obtenait un double résultat : n'avoir plus à subir aucune défaite et pouvoir toujours imputer à son père la faute de son malheur. C'est de la sorte qu'il parvint à sauvegarder une partie de sa conscience de soi et de son estime. N'avait-il pas, en dépit de tout, un brillant passé, et si la poursuite de sa marche victorieuse avait pris fin, n'était-ce pas le fait fatal de l'entrave à son développement, dressée par son père, l'auteur de sa mauvaise éducation?

Ainsi restait en lui, inconsciemment, quelque chose comme ce propos : « Puisque j'affronte de plus près la vie et vois qu'il ne me sera plus aussi aisé d'être le premier, je vais tout disposer pour me retirer de cette existence. » Idée assurément inconcevable ; personne ne se tiendra ce langage. Néanmoins, un homme peut agir comme s'il en avait délibérément pris la résolution. Il la met en oeuvre en se pourvoyant d'autres arguments. A force de s'occuper des fautes pédagogiques de son père, le jeune homme réussit à s'isoler et n'eut plus à prendre les décisions que demande la vie. Si le raisonnement était devenu conscient, cela n'eût fait que contrarier son dessein secret ; il fallait donc qu'il demeurât inconscient. Il ne pouvait se dire qu'il était un incapable, puisqu'il avait un brillant passé. Si désormais tout triomphe lui échappait, lui-même n'en saurait être responsable. L'occasion s'offrait à lui, d'être par son comportement comme une démonstration de la mauvaise éducation paternelle. Il réunissait en sa personne unique le juge, l'accusateur et l'accusé ; allait-il abandonner cette position ? Il oubliait que le père n'était coupable qu'autant que le fils le voulait et utilisait le levier qu'il avait en main.

V. - Rêves.

[Retour à la table des matières](#)

Depuis longtemps déjà on a soutenu qu'il est possible de dégager des rêves des conclusions concernant la vie psychique de l'individu. *Lichtenberg*, un contemporain de Goethe, déclarait un jour que la nature et le caractère d'un homme se laissent mieux déduire de ses rêves que de ses paroles et de ses actions. C'est assurément aller un peu trop loin. Pour nous, qui nous sommes fait une règle de n'employer qu'avec la plus grande prudence les phénomènes isolés, et de ne les interpréter que confrontés ou associés à d'autres, les rêves d'un sujet permettent seulement d'émettre des conclusions concernant son caractère si la conception ainsi obtenue reçoit un appui provenant d'ailleurs.

L'attention prêtée aux rêves remonte à la plus haute antiquité. Divers éléments constitutifs du développement de la civilisation et leurs traces déposées en particulier dans les mythes et les légendes nous inclinent à admettre qu'aux temps anciens on était saisi par les rêves beaucoup plus fortement qu'aujourd'hui. Alors aussi on en trouve une compréhension bien meilleure. Qu'on se rappelle le rôle énorme que joua le rêve par exemple en Grèce, sans oublier que Cicéron consacra à ce sujet tout un livre ; qu'on évoque les récits bibliques qui relatent des songes et les interprètent de la manière la plus avisée ; quand un rêve y est seulement raconté, chacun sait aussitôt de quoi il s'agit ; exemple : le rêve de Joseph voyant des gerbes et le récit qu'il en fait à ses frères. Un tout autre milieu du monde civilisé a vu éclore la légende des Nibelungen, qui montre qu'au moyen âge les rêves avaient force probante.

Si nous n'hésitons pas à découvrir dans les rêves certains points d'attache pour notre connaissance de la psyché humaine, est-ce à dire que nous inclinons à suivre les directions imaginaires d'une interprétation qui admet dans le rêve telle ou telle intervention supraterrrestre ? Bien loin de là. Nous nous tenons sur la voie éprouvée de l'expérience et nous ne nous appuyons sur des données provenant des rêves que si des observations venues d'autre part ont renforcé nos conclusions.

Quoi qu'il en soit, on reste frappé de constater comment a persisté jusqu'à ce jour la tendance à attribuer aux rêves une signification particulière concernant l'avenir. Ici, nous n'avons à signaler que ces sujets imaginatifs qui vont jusqu'à se laisser diriger par leurs rêves. C'est de la sorte qu'un de nos patients avait abouti à abandonner toute profession honorable pour jouer à la bourse. Cette conduite procédait toujours de ses rêves. Il pouvait même établir historiquement que si, par exception, il n'avait pas suivi l'indication reçue en songe, le jeu avait immanquablement tourné à son détriment.

Il y a lieu de présumer qu'il ne rêvera pas autre chose que ce qui, éveillé, retient constamment son attention, et que, si peu que par ailleurs il se reconnaisse, il se donne en rêve un clin d'œil. Aussi put-il durant longtemps affirmer que l'influence de ses rêves lui valait des gains considérables.

Mais, ce temps passé, il se mit à déclarer qu'il n'y attachait plus aucune créance. Ses gains, il les avait reperdus. Naturellement, ceci advient aussi sans intervention du rêve, et rien ne saurait nous permettre de croire à un miracle. Car la nuit même n'apporte aucune trêve à celui qu'affaire intensément durant le jour telle ou telle tâche. Les uns subissent des insomnies et leur pensée persiste à travailler ; les autres, sans être privés de sommeil, restent enveloppés en rêve dans leurs soucis et projets.

Ce qui, en dormant, se déroule dans le monde de notre pensée sous des formes si singulières, n'est autre chose que la construction du pont qui mène d'une journée à son lendemain. Si nous savons comment un homme prend position dans la vie, comment, à l'état de veille, il a accoutumé de poser ce pont vers l'avenir, nous pouvons comprendre aussi son curieux travail de pontonnier effectué en rêve et en dégager des conclusions. A la base du rêve se trouve donc une *prise de position envers la vie*.

Une jeune femme raconte le rêve que voici : vous rêviez que votre mari avait oublié l'anniversaire de votre mariage, et que vous lui aviez adressé des reproches à ce propos. - En soi-même déjà, ce rêve peut avoir une certaine signification. Qu'une pareille hypothèse puisse surgir, cela n'indique-t-il pas qu'il y a dans le ménage certaines difficultés, en ce sens que la femme se sent amoindrie, diminuée? Elle affirme bien qu'elle aussi avait oublié la date de son mariage. Cependant, c'est finalement *elle* qui en recouvre le souvenir, tandis que le mari persisterait dans son oubli si elle n'y mettait fin. Elle a donc l'avantage. Interrogée encore, elle déclare que, dans la réalité, rien de pareil ne s'est jamais produit ; la mémoire de son mari a toujours fonctionné. Le rêve doit donc son impulsion à une crainte pour l'avenir : le cas envisagé pourrait survenir tôt ou tard. On peut en conclure en outre que cette femme inclinait à trouver des griefs, à avancer des arguments non saisissables, à reprocher à son mari ce qui *peut-être* surviendrait un jour ou l'autre.

Mais nous resterions dans l'incertitude si nous ne disposions d'autres données renforçant nos déductions. Nos investigations se portent sur les impressions d'enfance de notre interlocutrice. A nos questions, elle répond par le récit d'un épisode qu'elle n'a jamais oublié. Âgée de trois ans, elle reçut de sa tante une cuiller taillée en bois, ce qui lui fit le plus grand plaisir. Un jour qu'elle jouait avec cet objet, il vint à tomber dans un ruisseau voisin et y disparut. Elle en éprouva un chagrin qui dura pendant bien des jours et si intensément que cela émut son entourage en en retenant l'attention.

Remarquons, seulement eu égard au rêve, que celui-ci compte avec la possibilité d'un « englutissement », celui du ménage. Peut-être le mari oubliera-t-il la date de son mariage!

Une autre fois, la même personne rêva que son mari lui faisait gravir un haut édifice. On montait, on montait toujours : pensant qu'elle pourrait arriver trop haut, elle fut saisie d'un terrible vertige, d'une angoisse fulgurante, et la voilà précipitée. La sensation s'éprouve aussi à l'état de veille, quand on souffre du vertige des hauteurs, où se reflète la peur de l'abîme plus que celle de l'altitude. Si l'on associe ce rêve au premier et si l'on combine entre eux les éléments, pensées et sentiments, exprimés de part et d'autre, on a l'impression bien nette d'une femme qui redoute anxieusement de faire une chute profonde, qui a donc peur d'une calamité. Laquelle? Il nous est possible de le pressentir : le manque d'amour chez son mari, ou quelque chose de ce genre. Qu'arrivera-t-il si, d'une manière ou d'une autre, l'époux n'est plus vraiment adapté à la vie conjugale et y cause des perturbations? Des actes de désespoir pourraient en résulter, et peut-être la femme, précipitée, en sortira-t-elle plus morte que vive. En fait, cette chute s'est produite une fois au cours d'une scène domestique.

Nous voici plus près de l'interprétation du rêve. Peu importent les matériaux épuisant le monde des pensées et des sentiments chez l'individu pendant qu'il rêve, les matériaux avec lesquels le problème qu'il se pose revêt son expression, pourvu que, d'une manière ou d'une autre, ces matériaux lui servent à s'exprimer. En rêve, le problème vital d'un individu se trahit *comme en parabole* (ne monte pas trop haut, pour que tu ne tombes pas trop bas!). On se rappellera ici la reproduction poétique d'un rêve dans l'épithalame de Goethe. Un chevalier revient chez lui et trouve son château abandonné, désert. Fatigué, il se couche, et voici qu'en songe lui apparaissent, sous son lit, de petits personnages. Il voit ainsi se dérouler sous ses yeux une noce de nains. Ce rêve l'impressionne agréablement. Il lui semble que cela vient renforcer son idée qu'il faudrait une femme à ses côtés. Ce qu'il a vu en miniature ne tarde pas à s'accomplir en grand. Il célèbre ses propres noces.

Il y a dans ce rêve des éléments que nous connaissons déjà. A n'en pas douter, derrière son décor se cache un souvenir du poète relatif à des moments où lui-même se préoccupait du problème du mariage. On voit comment le songeur, dans son délaissement extérieur, prend position face à l'état présent de son existence, position qui s'avance vers des noces. La question nuptiale l'occupe en rêve pour, le lendemain, être suivie d'une résolution : le mieux sera de me marier moi-même.

Voici maintenant le rêve d'un homme de vingt-huit ans. La ligne qui s'y trace va tour à tour s'abaissant et remontant ; elle montre, telle la courbe d'une fièvre, le mouvement dont l'âme du sujet est remplie. Le sentiment d'infériorité, dont émanent les efforts aspirant à s'élever, à atteindre une position supérieure, s'y reconnaît nettement. - Écoutons son récit :

Je fais une excursion en nombreuse compagnie. Nous sommes embarqués sur un bateau qui se trouve être trop petit ; cela nous oblige à descendre à une station située chemin faisant et à passer la nuit dans cette localité. Dans la nuit on annonce que le bateau va sombrer ; tous les excursionnistes sont appelés à la manœuvre des pompes pour arrêter le sinistre. Je me rappelle avoir dans mes bagages des objets précieux, et je cours en hâte sur les lieux ; j'y trouve tous les autres déjà en train de pomper. J'arrive à m'exempter de cette corvée et me porte à la recherche de la cabine aux bagages. Je parviens à attirer à moi mon havresac par la fenêtre. À ce moment, j'aperçois, à côté, un canif qui me plaît fort. Je le mets dans ma poche. Du bateau qui ne cesse de s'enfoncer, je saute à l'eau, avec un compagnon, en un lieu inconnu, et je me trouve aussitôt gisant au fond. Incapable d'en remonter, je vais plus loin, cherchant une moindre profondeur. Or, je me trouve au contraire devant une brusque dépression où il me faut descendre. J'y glisse, - mon compagnon avait disparu depuis que nous avions quitté le bateau, - la pente se précipite, je crains de m'assommer. Enfin j'arrive en bas ; j'y tombe juste devant une autre personne de ma connaissance. C'était un homme jeune, que j'avais seulement rencontré auparavant dans une compétition sportive où son agilité m'avait agréablement frappé. Il me reçoit en m'adressant un reproche, comme s'il savait que j'avais laissé les autres en plan. « Que viens-tu chercher ici ? » Ce que je cherchais, c'était le moyen de sortir du gouffre, partout fermé par des parois à pie, où pendaient des cordes. Je ne me risque pas à en faire usage, parce qu'elles sont trop minces. En essayant de me hisser, je recommence à glisser vers le bas. Enfin me voilà remonté; comment, je ne le sais plus. Il me semble que cette partie de mon rêve fasse défaut intentionnellement, que, comme par impatience, j'aie voulu la sauter. En haut, au bord du creux passe un chemin protégé par une balustrade. Des gens qui y circulent me saluent amicalement.

Si nous nous informons des antécédents du sujet, nous apprenons d'abord que jusqu'à l'âge de cinq ans il souffrit continuellement de maladies graves, et que même plus tard il dut souvent rester alité. Ses parents veillant anxieusement sur sa santé fragile, il ne prit alors presque aucun contact avec d'autres enfants. Voulait-il se mêler à la compagnie des grandes personnes, ses parents J'en écartaient en lui représentant qu'il n'y a pas là de place pour les enfants et que ceux-ci n'y ont pas la parole. Ainsi se trouve-t-il de bonne heure privé de ce qui ne peut s'acquérir que par la constante fréquentation de nos semblables. Autre conséquence : il resta toujours en arrière de ses camarades du même âge et ne put marcher à leur allure. Ce n'est donc pas merveille qu'il ait été pris parmi eux pour un sot et qu'ils n'aient pas tardé à faire de lui la cible de leurs moqueries. Cela l'empêcha aussi de chercher ou de trouver des amis.

Dans ces conditions, son sentiment d'infériorité extraordinairement prononcé ne pouvait qu'atteindre le paroxysme. Son éducation fut l'œuvre d'un père bien intentionné mais prompt à s'irriter (un militaire) et d'une mère faible, peu compréhensive, mais extrêmement autoritaire. Quoique tous deux n'aient cessé d'accentuer leur bienveillance, on doit caractériser cette éducation comme passablement sévère. L'humiliation y joua un rôle particulier. Significatif, un fait qui demeura le plus ancien souvenir d'enfance de notre sujet : il n'avait que trois ans lorsque sa mère le fit rester une demi-

heure à genoux sur un tas de petits pois. Pourquoi? A cause d'une désobéissance, elle-même provenant - la mère le savait fort bien, l'enfant l'ayant exprimé - de la peur d'un cavalier, sans quoi il n'eût pas refusé de faire une commission pour elle. Il ne fut pas souvent battu, à proprement parler. Mais quand il le fut, on se servait d'un fouet à chien, muni de plusieurs lanières, et chaque fois il lui fallait ensuite demander pardon, non sans avoir à dire pourquoi ce châtiment lui avait été infligé. « L'enfant doit savoir ce qu'il a commis », déclarait toujours son père. Comme il advint qu'on le fouetta un jour injustement et qu'il ne put en donner le motif, l'opération fut répétée jusqu'à ce qu'il « avouât » un méfait quelconque.

Il y eut donc de bonne heure disposition hostile entre les parents et l'enfant. Chez celui-ci, le sentiment d'infériorité avait pris des proportions si dominantes qu'il ne savait plus ce qu'est l'impression contraire. A l'école comme à la maison, sa vie n'était qu'un déroulement presque ininterrompu de grande ou petites mortifications. Même la moindre victoire - au sens où il l'entendait - lui était refusée. Il était parvenu à l'âge de dix-huit ans qu'il restait celui que ses camarades tournaient en dérision. Une fois l'un de ses maîtres en fit autant; devant toute la classe il donna lecture d'un mauvais devoir de lui en le bafouant de remarques acérées.

Tout cela provoqua de plus en plus l'isolement, que d'ailleurs le sujet se mit peu à peu à rechercher de propos délibéré. Contre ses parents il recourut à un moyen assurément effectif mais pour lui-même lourd de conséquences : il renonça à l'usage de la parole. C'était se priver de l'instrument capital de contact avec le milieu ambiant. Il ne put bientôt plus entrer en conversation avec qui que ce fût. Sa solitude était devenue totale. Personne ne le comprenant, il ne parlait à personne, muet avant tout avec ses parents, et personne ne lui adressait plus la parole. Toute tentative de le réunir à autrui échouait. Échoua aussi plus tard - et il l'éprouva fort péniblement - tout essai de relations amoureuses.

Ainsi s'écoula sa vie jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Le profond sentiment d'infériorité qui imprégnait tout son être eut pour conséquence une ambition sans pareille, une inflexible aspiration à la supériorité et à la haute estime, qui ne lui laissait ni trêve ni repos et ne cessait d'étrangler démesurément en lui le sentiment de communion humaine. Moins il parlait, plus il s'agitait intérieurement ; nuit et jour sa vie psychique était remplie de songes, des victoires et des triomphes les plus variés.

Voilà comment se produisit le rêve décrit plus haut, où se reflète clairement le mouvement, la ligne de son évolution mentale.

Pour terminer, nous rappellerons encore un rêve que rapporte Cicéron ; c'est l'un des plus fameux parmi les songes prophétiques.

Le poète Simonide s'était un jour trouvé inopinément en présence d'un cadavre inconnu, qui gisait au bord de sa route. Il lui avait fait donner une sépulture convenable. Plus tard, sur le point d'entreprendre un voyage nautique, il vit le mort recon-

naissant lui apparaître en songe pour le mettre en garde : s'il s'embarquait, il périrait dans un naufrage. Il s'en abstint, et tous les passagers, en effet, perdirent la vie en cette circonstance. (Cf. Enne Nielsen, *Das Unerkannte auf seinem Weg durch die Jahrhunderte*, Ebenhausen b. München, Verlag Langewiesche-Brandt). Ainsi qu'on l'a relaté, cet événement correspondant au rêve a provoqué un énorme retentissement et exercé sur les hommes, à travers plusieurs siècles, une profonde influence.

Pour prendre position en l'espèce, il nous faut avant tout constater qu'à l'époque les naufrages survenaient fréquemment. Peut-être, cela étant, beaucoup de gens furent-ils amenés à rêver qu'il était prudent de renoncer à s'embarquer, et qui sait si parmi ces rêves il ne s'en trouva un que l'événement vint confirmer? La coïncidence du songe et de la réalité était bien faite pour que le souvenir s'en transmitt à la postérité. On conçoit que des gens portés à discerner des connexions mystérieuses aient un faible pour ce genre de récits, tandis que nous autres interprétons le rêve sans sortir du point de vue prosaïque : soucieux de son bien-être corporel, le poète n'aura sans doute jamais manifesté un plaisir spécial à faire des voyages ; cette disposition se sera *renforcée* à l'approche de l'heure décisive. Il fit pour ainsi dire appeler le défunt qui devait se montrer reconnaissant. Qu'ensuite il ne se soit pas mis en route, cela va de soi. Au reste, si le bateau n'avait pas sombré, il est probable que le monde n'eût jamais rien su de toute cette histoire. Car nous n'éprouvons que des choses qui ont ébranlé notre cerveau, qui doivent nous suggérer qu'entre le ciel et la terre se cache plus de sagesse que nous ne l'imaginons. L'élément prophétique du rêve est compréhensible dans la mesure où rêve et réalité présentent la même position prise par un individu.

Ce qui donne encore à penser, c'est le fait que tous les rêves ne se laissent pas comprendre avec la même simplicité ; il en est ainsi des plus minces. Ou bien nous oublions sur-le-champ ce que nous avons rêvé, ou bien, si le rêve nous laisse une impression déterminée, nous ne comprenons habituellement pas ce que cela peut receler, à moins que, d'aventure, nous ayons étudié l'interprétation des rêves. A ces rêves incompris s'applique comme aux autres ce qui a été dit plus haut du caractère symbolique du rêve reproduisant la ligne d'orientation d'un homme, à la manière d'une parabole. Le propre d'une parabole consiste principalement à nous introduire dans une situation où nous vibrons fortement à l'unisson. La recherche de la solution d'un problème vous préoccupe-t-elle, et votre personnalité incline-t-elle en un sens déterminé, vous cherchez alors, conformément à l'expérience, un élan. Le rêve convient parfaitement à renforcer l'élément affectif, l'aiguillon dont on a besoin pour résoudre le problème en un sens déterminé. Ce fait ne varie pas si le sujet ne comprend pas la connexion. Il suffit qu'il ait l'objet du problème et l'élan. D'une manière ou d'une autre le rêve indiquera la trace où s'imprime l'activité mentale du sujet, laissant ainsi discerner sa ligne de conduite. On peut comparer le rêve à la fumée qui révèle l'existence d'un feu allumé ici ou là. Un connaisseur pourra même, à examiner la fumée, en conclure que c'est tel ou tel bois qui brûle.

En résumé, nous pouvons dire que le rêve d'un individu montre que celui-ci s'occupe d'un problème de la vie et de quelle manière il l'envisage. En particulier, agissent dans le rêve et s'y laissent reconnaître au moins par quelques indices deux facteurs qui influencent aussi la position prise dans la réalité par le sujet, à savoir le sentiment de communion humaine et l'aspiration à la puissance.

VI. - Talent.

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les phénomènes psychiques qui nous donnent la possibilité de tirer des conclusions concernant le caractère, la nature d'un homme et d'émettre des jugements *ad hoc*, nous avons jusqu'ici laissé de côté celui qui se place dans la sphère de la pensée humaine et concerne son pouvoir de connaître. Nous avons attribué peu de valeur à ce qu'un individu pense ou exprime de lui-même, convaincu que chacun peut se méprendre et que chacun se sent poussé par divers intérêts et considérations de nature égoïste ou morale, etc., à retoucher vis-à-vis d'autrui l'image de son âme. Malgré cela, il nous est permis et possible, quoique en une mesure limitée, de dégager aussi des conclusions de certaines démarches de la pensée et de leur expression verbale. Pour nous faire une opinion motivée sur quelqu'un nous ne saurions exclure de notre examen le domaine de sa pensée et de son langage.

Or, sur la capacité de jugement d'un homme - qu'on appellera généralement le *talent* (dont il est doué) - il existe une masse d'observations, déductions, examens, connus en particulier par les essais visant à établir ce qu'est l'intelligence chez des enfants ou des adultes. Examens, *tests probatoires du talent*. Jusqu'à ce jour ils sont restés sans résultats positifs. Car, lorsqu'un certain nombre d'écoliers les subissent, il advient invariablement que, même sans examen, le maître sache déjà quel trait serait accueilli d'emblée par le psychologue expérimentateur avec une fierté particulière, bien que, cela étant, il s'avère que jusqu'à un certain point ces examens sont superflus. Autre objection à leur adoption : la capacité de penser et de juger ne se développe pas également chez tous les enfants, en sorte que le talent de plus d'un d'entre eux, apparu très faible à l'examen, se développera soudain favorablement, quelques années après. Il faut encore faire entrer en ligne de compte le fait que les enfants des grandes villes ou ceux de certains milieux, menant une vie plus large, trahissent un talent supérieur, vu leur agressivité, leur vivacité, qui provient simplement d'un certain exercice ; par là ils éclipsent d'autres enfants dépourvus du même acquis, des mêmes préparations. On sait bien que de petits citadins âgés de huit à dix ans disposent en général à cet égard de plus de ressources psychiques que les enfants de milieux différents. Mais

cela ne prouve pas chez les premiers un talent supérieur ; la cause se trouve dans les seuls antécédents des uns et des autres.

Ainsi, les examens spéciaux concernant le talent n'ont pas mené bien loin, surtout si l'on jette un coup d'œil sur les tristes résultats apparus à Berlin et à Hambourg, où les enfants qui avaient subi favorablement cette épreuve contredirent par la suite, en un nombre étonnant, ce qu'ils semblaient promettre. Cela donne à penser que ce genre d'examens ne fournit aucune garantie certaine du bon développement de l'enfant. Inversement, les investigations de la caractérologie individuelle ont fait bien mieux leurs preuves, parce qu'elles ne visent pas à établir un point de vue appliqué au développement du sujet, mais à en saisir aussi les causes, les fondements, à procurer s'il en est besoin des remèdes, et parce que la caractérologie individuelle ne détache pas chez l'enfant la capacité de penser et de juger de l'ensemble de sa vie psychique, mais la considère dans ses rapports, dans sa connexion avec ce monde intérieur.

Partie générale

Chapitre VII

Les rapports entre les sexes.

I. - Division du travail et différence des deux sexes.

[Retour à la table des matières](#)

Il résulte des exposés précédents que prévalent dans le psychisme deux directions qui en influencent toute l'évolution et font que l'être humain, en établissant et assurant le conditionnement de sa vie, et en remplissant les trois devoirs capitaux (amour, profession, société), met en œuvre son sentiment de communion humaine, aussi bien qu'il peut faire aboutir son aspiration à la valeur, satisfaire sa soif de puissance et de supériorité. Il faudra nous habituer, quel que soit le genre d'un phénomène psychique, à le juger selon le rapport quantitatif et qualitatif qu'il présente entre ces deux facteurs ; c'est ce rapport qu'il importe d'examiner régulièrement si nous voulons connaître une âme de plus près. Car l'existence de ces facteurs détermine en quelle mesure un individu se trouve capable de saisir la logique de la vie humaine collective et de se plier à la division du travail qu'elle exige.

La *division du travail* est un facteur absolument indispensable au maintien de la société humaine. Elle implique pour chacun l'obligation de remplir sa place en un

certain lieu. Quelqu'un s'abstient-il d'y participer, il oppose une négation à la persistance de la vie en société, du genre humain en général, il se dérobe à son rôle d'homme parmi les autres hommes et il devient un perturbateur. Dans les cas d'importance secondaire, nous disons qu'il y a mauvais procédé, désordre ou caprice; si c'est plus grave, cela devient anomalie, incurie et, à l'extrême, crime. La condamnation émane exclusivement de ce qu'il y a là d'incompatible avec les exigences de la vie en société. C'est donc la manière suivant laquelle un homme remplit la place à lui impartie dans la division du travail de la communauté, qui fait la *valeur* de cet homme. Son acceptation de la vie commune lui donne une importance, une signification pour les autres; elle fait de lui l'un des éléments d'une chaîne aux articulations innombrables, sur quoi repose le maintien de l'existence humaine, si bien qu'on ne saurait concevoir l'absence d'un certain nombre de ces chaînons sans que la vie en société disparût, anéantie. Assurément, mainte confusion, plus d'un obstacle se sont dressés là, sous l'action des tendances à la puissance, à la domination et de toutes sortes d'autres erreurs, contrariant ou empêchant l'accession adéquate de tel ou tel dans cette division du travail, et parce que de fausses bases ont été posées pour juger de la valeur des hommes, ou bien cela se produit lorsque pour un motif quelconque un individu est inapte à occuper la place où il se trouve. Les difficultés peuvent résulter des appétits présomptueux, de la fausse ambition de certains, qui entravent la vie et le travail collectifs au gré de leurs intérêts égoïstes. D'autres complications résultent de la répartition sociale entre plusieurs classes superposées; puissance personnelle et intérêts économiques influent alors sur la répartition du travail, en sorte que les postes les plus avantageux, ceux qui confèrent une grande autorité, sont attribués à certains groupes sociaux, à l'exclusion des autres. A constater le rôle énorme que joue en pareil cas l'aspiration à la puissance, on comprend pourquoi le processus de la division du travail n'a jamais suivi une voie toute plane. Ce fut la violence qui intervint sans discontinuer pour faire du travail une sorte de privilège des uns, une manière d'oppression infligée aux autres.

La *différence des deux sexes* humains comporte, elle aussi, une pareille division du travail. D'emblée elle exclut la femme de certains ouvrages, étant donnée sa conformation corporelle, et il en est d'autres qu'on n'attribue pas à des individus appartenant au sexe masculin, parce que ceux-ci n'y sont pas proprement adaptés, pouvant s'employer mieux. Cette division du travail serait à poursuivre d'après une norme tout impartiale; pour autant que le mouvement féministe n'a pas trop tendu son arc dans la chaleur du combat, il a, lui aussi, admis la logique de ce point de vue, bien loin de priver la femme de sa féminité ou de détruire les rapports entre les deux sexes pour les travaux qui respectivement leur conviennent. Au cours de l'évolution humaine, la division du travail s'est configurée de telle sorte que la femme entreprit une partie des travaux qui occuperaient aussi bien l'homme, ce qui permit à celui-ci d'employer ses forces plus utilement. Cette répartition ne saurait passer pour déraisonnable, dans la mesure où elle ne laisse en friche aucune puissance de travail et s'il n'en résulte aucun abus ou mauvais emploi de forces spirituelles et corporelles.

II. - Primauté de l'homme dans la civilisation actuelle.

[Retour à la table des matières](#)

Comme la civilisation s'est développée suivant la direction tracée par l'aspiration à la puissance, en particulier par les efforts de certains individus ou de certaines classes voulant s'assurer des privilèges, la division du travail s'est trouvée dirigée sur des voies particulières qui prédominent encore aujourd'hui et font que la civilisation humaine se caractérise par l'importance prépondérante du sexe masculin. Cette division du travail assure des prérogatives au groupe privilégié des hommes ; il en résulte que ceux-ci prennent de l'influence sur la position de la femme dans la répartition du travail, dans le processus de la production conçue en leur sens, à leur avantage, en désignant à la femme le cycle de sa vie; ils sont en mesure d'en déterminer les formes qui leur conviennent et qui, en premier lieu, obéissent à ce point de vue masculin.

Dans l'état de choses actuel, subsiste une tendance permanente à la supériorité sur la femme de la part de l'homme et y correspond, chez la femme, un constant mécontentement à l'égard des privilèges masculins. Vu l'étroite solidarité des deux sexes, on comprend qu'une telle tension pousse l'ébranlement de leur harmonie psychique jusqu'à des perturbations très amples, ressenties de part et d'autre comme un tourment extrême.

Toutes nos institutions, nos règles traditionnelles, nos lois, nos coutumes et nos usages témoignent de la position privilégiée de l'homme, qui en détermine la direction et le maintien. Cela se marque jusque dans la manière de traiter les enfants et cela exerce sur leur jeune âme une influence énorme. Si l'on ne peut attribuer à l'enfant une très vive compréhension de ces tendances, du moins sa sensibilité s'implante-t-elle on ne peut plus profondément. Lorsque, par exemple, un garçon repousse par de violents accès de colère la proposition de revêtir des habits de fille, n'est-on pas fondé à discerner là les tendances en question? Ceci nous ramène par une autre voie à considérer l'aspiration à la puissance.

Si la tendance à être mis en valeur a atteint chez le jeune garçon un certain degré, il suivra avec prédilection le chemin qui lui paraît assuré par les privilèges masculins qu'il perçoit partout. On l'a déjà vu, l'éducation qui se donne aujourd'hui dans la famille n'est que trop appropriée à stimuler l'aspiration à la puissance et, du même coup, la tendance à surestimer les privilèges masculins en visant également à les posséder. Car c'est le plus souvent l'homme, le père, que l'enfant trouve en face de lui, symbolisant la puissance. Ses énigmatiques pas et démarches excitent l'intérêt de l'enfant beaucoup plus que ce que fait sa mère. Il a vite remarqué le rôle prédominant imparti au père, qui donne le ton, formule des ordres, dirige tout ; il voit comment chacun se soumet aux injonctions paternelles, comment la mère ne cesse d'en référer à celui qui décide en dernier ressort. A tous égards, c'est l'homme qui apparaît à

l'enfant comme le fort et le puissant. Le prestige du père aux yeux de certains enfants rend pour eux tous ses propos sacrés, et souvent pour renforcer leurs propres affirmations ils ajoutent que c'est leur père qui l'a dit. Même quand l'influence paternelle ne se manifeste pas avec un relief aussi évident, les enfants reçoivent l'impression de la supériorité paternelle, parce que toute la charge de la famille paraît reposer sur son chef, alors qu'en réalité c'est seulement la division du travail qui donne au père la possibilité de mieux faire valoir ses forces.

S'agit-il de son origine historique, la primauté masculine, on doit le noter, n'a pas pris naissance comme un fait naturel. Il fallut d'abord établir un certain nombre de lois pour que la domination de l'homme fût assurée. En outre, avant cette fixation juridique, il y eut nécessairement d'autres temps, où le privilège masculin n'était pas chose si ferme. La réalité de cette époque est effectivement établie par l'histoire. Ce fut l'étape du matriarcat; à la mère, à la femme incombait alors le rôle le plus important, avant tout envers l'enfant, auquel tous les hommes de la tribu étaient liés par une sorte d'obligation. C'est ce que rappellent aujourd'hui encore certains usages et coutumes, par exemple lorsque, par plaisanterie, on désigne chaque homme adulte comme oncle ou cousin de l'enfant. Le passage du matriarcat au patriarcat fut précédé de vives hostilités, qui prouvent que l'homme n'a nullement possédé dès l'origine ces prérogatives qu'il se plaît à estimer tenir de la nature elle-même¹; en réalité, il lui a fallu les conquérir de haute lutte. Sa victoire équivalait à l'asservissement de la femme, et ce sont surtout les insertions successivement apportées dans la législation qui donnent de cette mise sous le joug, effectuée peu à peu, un éloquent témoignage.

Ainsi, la position prépondérante du sexe masculin n'a pas été un fait de nature. Il existe des indices montrant qu'elle ne se présenta comme nécessaire qu'au cours de luttes incessantes entre peuples voisins; un rôle important revenait là aux hommes. Finalement ceux-ci en tirèrent parti pour s'arroger l'autorité du chef. En harmonie avec ce développement se produit celui de la propriété privée, ainsi que du droit successoral, lequel devient un principe de la prépondérance masculine pour autant qu'en règle générale l'homme est la partie prenante et possédante.

Pour l'enfant qui grandit, il n'est pas nécessaire d'écrire des livres sur ce thème. Même lorsqu'il n'en sait rien, il saisit en action le fait que l'homme est la partie prenante et possédante, aurait-il pour parents des époux avisés, prêts à renoncer aux privilèges de tout temps traditionnels, au profit d'une égale émancipation. Il est extrêmement difficile de faire clairement reconnaître à l'enfant que sa mère, occupée aux soins du ménage, soit à égalité la partenaire de son mari. Qu'on se représente ce que cela peut signifier pour un garçon, alors que, depuis son premier jour, saute partout à ses yeux la primauté de son père. Dès sa naissance, il est plus joyeusement accueilli qu'une fille, et fêté comme un prince. C'est là un fait bien connu et trop fréquent: les parents souhaitent de préférence donner le jour à des fils. Le garçon ne

¹ On trouve dans August Bebel, *Die Frau und der Sozialismus*, un bon exposé, fort explicite, de cette évolution.

manque pas de saisir tous les indices marquant la prédilection qui s'attache à sa qualité de rejeton masculin et la valeur supérieure qu'on y attache. Divers propos qu'on lui tient ou qu'il attrape occasionnellement au vol viennent à mille reprises le persuader de l'importance prépondérante impartie au rôle de l'homme. La supériorité du principe masculin se présente aussi à lui s'il constate que dans la maison les besognes réputées inférieures incombent aux femmes, et qu'en définitive celles-ci elles-mêmes, dans son entourage, ne se montrent pas toujours convaincues de l'égalité entre sexes. Elles jouent le plus souvent un rôle réputé subordonné et subalterne. Dans la plupart des cas, la vie entière s'écoulera sans qu'ait été tranchée la question, si importante pour la femme, que celle-ci devrait toujours poser à l'homme avant de l'épouser : que pensez-vous du principe de la primauté masculine dans la civilisation, en particulier dans le cadre familial? Conséquence : tantôt, une manifestation plus forte de l'aspiration à l'égalité avec l'homme ; tantôt, une sorte de résignation plus ou moins prononcée. De l'autre côté se tient le mari, le père, qui a grandi persuadé d'avoir en tant qu'homme à jouer le rôle prépondérant, et qui dès lors éprouve comme une obligation en vertu de laquelle, aux questions que lui posent la vie et la communauté, il répondra toujours au profit du privilège masculin.

L'enfant participe à toutes les situations qui résultent de cette relation entre les époux. Il s'en dégage pour lui sur la nature propre de la femme nombre d'images et de vues, où en général elle se détache amoindrie. Le développement psychique du garçon reçoit de la sorte une impulsion masculine. Tout ce qu'il peut éprouver comme but digne d'être poursuivi dans son aspiration à la puissance consiste, presque sans exception, en des qualités et des positions propres au sexe mâle. Du rapport de puissance établi procède une sorte de vertu virile, elle-même désignant entièrement son origine. Certains traits de caractère sont réputés « masculins », d'autres « féminins », sans qu'aucun fait fondamental justifie ces appréciations. Car, si nous comparons l'état psychique des garçons à celui des filles et trouvons là une justification apparente pour la classification énoncée, nous ne saurions parler de faits de nature. Nos constatations portent sur des sujets déjà incorporés dans certains cadres déterminés et qui suivent une ligne de conduite, se font un plan de vie resserré par des jugements unilatéraux, dépourvus d'impartialité. Ces rapports de puissance leur ont fixé impérieusement la place où il leur faut chercher à se développer. La distinction entre caractères masculins et féminins ne se justifie donc pas. Nous verrons comment deux sortes de traits peuvent suffire aux exigences de l'aspiration à la puissance, si bien que, la puissance, on se trouve en mesure de l'exercer aussi par des moyens « féminins », tels que l'obéissance et la soumission. Grâce aux avantages dont jouit un enfant obéissant, il peut, le cas échéant, passer bien plus fortement au premier plan qu'un sujet indocile, alors que chez l'un comme chez l'autre agit la même aspiration à la puissance. Notre examen de la vie Psychique d'un individu est souvent compliqué par le fait que, pour se satisfaire, cet appétit de puissance se sert des traits de caractère les plus divers.

A mesure que l'enfant s'achemine vers l'âge adulte, l'importance de sa masculinité devient presque pour lui un devoir. Son ambition, sa soif de puissance et de supériorité

rité s'associe pleinement, s'identifie même à l'obligation d'être viril. Parmi les enfants aspirant à la puissance, beaucoup ne se contentent pas de porter en eux-mêmes la conscience de leur virilité, mais ils veulent montrer et prouver qu'ils sont des hommes et qu'à ce titre il leur faut posséder des privilèges ; à cet effet, d'une part ils cherchent toujours à se distinguer, exagérant ainsi leurs traits de caractère masculins, d'autre part, à la manière de tous les tyrans, ils s'appliquent à établir leur supériorité vis-à-vis de leur entourage féminin : à cet effet, suivant qu'ils se heurtent à une résistance plus ou moins prononcée, ils emploient soit la morgue ou la révolte sans frein, soit la dissimulation et la ruse.

Puisque tout individu est évalué d'après la norme idéale de la masculinité privilégiée, rien de surprenant si l'on présente toujours cette norme au jeune garçon et si finalement lui-même la prend pour mesure, se demande sans cesse et observe si sa conduite se montre constamment masculine, si lui-même l'est suffisamment, etc. Chacun sait ce qu'on entend de nos jours, d'un commun accord, par « masculin » ou « viril ». C'est avant tout quelque chose de simplement égoïste, qui satisfait l'amour-propre, la supériorité sur autrui, la primauté, tout cela à l'aide de certains traits de caractère apparemment actifs, comme le courage, la force, la fierté, l'obtention de victoires de toute sorte, en particulier sur les femmes, l'accès à des fonctions, à des honneurs, à des titres, l'application à s'endurcir contre toute impulsion ou tendance « féminine » et ainsi de suite. C'est une lutte permanente pour la supériorité personnelle, parce qu'il est réputé viril de la posséder.

Dès lors, le garçon adoptera des traits dont naturellement il peut emprunter le prototype à des adultes, avant tout à son père. C'est partout qu'on trouvera les traces de cette fausse idée de grandeur, artificiellement cultivée. Engagé de bonne heure dans une direction ainsi dévoyée, le garçon s'égarrera à se procurer une surabondance de puissance et de privilèges. C'est pour lui l'équivalent de la « virilité ». Dans les cas graves, cela dégénère souvent en prenant les formes connues d'une brutale grossièreté.

Les avantages que présente la nature masculine exercent une grande et séduisante attirance. On ne sera pas surpris de rencontrer souvent des jeunes filles qui se donnent comme ligne d'orientation un idéal masculin, soit à titre d'aspiration irréalisable, soit comme norme où mesurer leur comportement, soit encore comme manière de se présenter et d'agir. (« Dans la civilisation, toute femme voudra être un homme. ») Telles sont, entre autres, ces demoiselles qui, d'un irrésistible élan, préfèrent le genre de jeux, de sports, d'activités diverses qui physiquement s'approprient plutôt aux garçons. On les voit, par exemple, grimper aux arbres, fréquenter volontiers la compagnie des jeunes gens, délaisser comme humiliants tous les ouvrages de dame. Elles ne trouvent leur contentement que dans une activité masculine. Tout cela procède de la primauté masculine. Cela montre clairement comment la lutte pour obtenir une position supérieure, la tendance à l'emporter sur autrui, se poursuit davantage dans les apparences que dans la réalité et dans la situation effective au sein de l'existence.

III. - Un préjugé : l'infériorité de la femme.

[Retour à la table des matières](#)

Pour justifier la primauté masculine, les intéressés avancent souvent, outre l'argument qui attribue à la nature cette position impartie au sexe mâle, le principe qui fait de la femme un être inférieur. Vue répandue si largement qu'elle semble en apparence une vérité universellement admise. A cette opinion s'associe une certaine appréhension ressentie par l'homme ; ceci pourrait remonter jusqu'au temps où il combattit le matriarcat, alors qu'en fait la femme causait bien à l'homme de réelles inquiétudes. L'histoire et la littérature en montrent à chaque instant des indices. Ainsi peut-on lire chez un écrivain romain : « *Mulier est hominis confusio.* » On sait que des conciles de l'Église débattirent ardemment ce problème : la femme a-t-elle une âme ? Des traités érudits recherchent même si oui ou non elle est un être humain. La croyance à la sorcellerie à travers tant de siècles, avec le supplice du feu infligé aux sorcières, témoigne tristement des aberrations, de l'immense désarroi et de toute la confusion alors répandue en ce qui concerne la femme. On voit souvent en elle la cause de tous les maux en ce monde ; exemples : le récit biblique du péché originel, et les textes de *l'Illiade* d'Homère, qui racontent comment il a suffi de ce qu'était une certaine femme pour précipiter des peuples entiers dans le malheur. Légendes et contes de tous les temps visent l'infériorité morale de la femme ; perversité, méchanceté, fausseté, inconstance, lui sont constamment imputées. La « légèreté féminine » va jusqu'à servir d'argument pour motiver des lois. Même opinion méprisante quant aux faibles capacités de la femme, à ses insuffisantes productions. Chez tous les peuples, force tournures de langage, anecdotes, proverbes et bons mots débordent de critiques rabaisant la femme, en lui reprochant sa combativité, son imprécision, sa mesquinerie, sa sottise (longue robe, sens court). On dépense une infinie subtilité pour démontrer son infériorité. Les rangs des misogynes -rappelons seulement parmi eux Strindberg, Moebius, Schopenhauer, Weininger - se grossissent même d'un nombre non négligeable de femmes qui, à force de résignation, en viennent à partager l'opinion attribuant à leur sexe une foncière infériorité et un rôle correspondant. La même sous-estimation se reflète dans les moindres salaires impartis au travail féminin, qu'il soit ou non de valeur et de rendement égaux à celui d'un homme.

A comparer les résultats des examens probatoires, on a en fait découvert que, pour certaines matières, par exemple en mathématiques, les jeunes gens se montrent mieux doués, tandis que les jeunes filles brilleront davantage dans l'étude des langues. Il apparaît que les garçons ont plus d'aptitude que les filles à s'initier à tel ordre de connaissances qui prépare aux professions masculines. Mais cela ne parle qu'en apparence en faveur de dons innés supérieurs. A considérer de plus près la situation des

jeunes filles, il s'avère que la prétendue capacité inférieure de la femme n'est qu'une fable, un mensonge aux allures de vérité.

Une fillette entend pour ainsi dire journellement, et avec mille variations, répéter que ses pareilles sont des incapables, aptes uniquement à des travaux faciles et subordonnés. Dès lors, dans l'impossibilité où se trouve l'enfant d'examiner la justesse de ces propos, elle tiendra l'incapacité féminine pour fatale et finalement elle admettra la sienne propre. Découragée, si elle commence telles ou telles études, elle n'y apporte pas l'intérêt nécessaire, ou elle le perd. La préparation, tant extérieure qu'intérieure, lui fait donc défaut.

Dans ces conditions, la preuve de l'incapacité féminine paraîtra, naturellement, concluante. Cette erreur a deux causes. Ce qui la favorise, c'est que - souvent appuyé sur des mobiles partiels, tout égoïstes - on juge toujours de la valeur d'un être humain d'après son propre rendement personnel, évalué du point de vue des affaires, ce qui assurément peut vous faire négliger de vous demander jusqu'à quel point le rendement et la capacité productive sont solidaires du développement psychique. Si chacun portait plus d'attention sur ce point, on discernerait aussi l'autre cause principale dont procède pour une large part l'erreur en question. On perd très souvent de vue le fait que, depuis son enfance, la jeune fille ne peut voir le monde qu'avec l'opinion préconçue, dont on lui a rebattu les oreilles, et qui ne saurait qu'ébranler sa confiance en soi aussi bien qu'ensevelir son espoir de produire quelque chose de vraiment bon. Si tout vient lui parler en ce sens, sans cesse plus instamment, si elle voit les femmes confinées dans des besognes subordonnées, on comprend qu'elle perde courage, cesse de vouloir réagir et finalement recule, effrayée, devant les tâches de la vie. Alors, certes, elle se montre inapte et inemployable. Mais si c'est nous qui avons su, en inspirant à quelqu'un le respect dû à la voix de la collectivité, lui ôter toute espérance de produire ceci ou cela, si de la sorte nous avons porté à son courage un coup mortel et qu'ensuite il ne fasse en effet rien qui compte, alors il ne nous est pas permis de prétendre avoir eu raison, mais nous sommes tenus de reconnaître que tout le dommage nous incombe.

Notre civilisation telle qu'elle est orientée ne facilite donc pas chez une jeune fille la persistance de sa confiance en soi et de son courage. Or, un fait remarquable s'est produit aux examens probatoires : un certain groupe de jeunes filles, âgées de quatorze à dix-huit ans, ont fait preuve de dons supérieurs à ceux de tous les autres groupes, garçons compris. Des investigations subséquentes établirent que toutes ces jeunes filles appartenaient à des familles où la mère aussi bien que le père, sinon la mère seule, exerçait une profession pour son compte. Donc, dans ces familles, le préjugé de la moindre capacité de la femme ne se laissait plus repérer, ou était affaibli ; les enfants, en particulier, voyaient de leurs yeux comment leur mère poursuivait une activité assidue. Aussi ces jeunes filles pouvaient-elles se développer avec plus de liberté et d'indépendance, presque totalement affranchies de l'influence paralysante qui émane dudit préjugé.

A celui-ci on opposera encore le nombre appréciable des femmes qui, dans les domaines les plus variés, en particulier dans la littérature, les arts, la technique, la médecine, ont donné des travaux éminents, pleinement équivalents à ceux de leurs confrères. Inversement, le nombre des hommes qui non seulement ne produisent rien de distingué, mais s'avèrent très incapables, est si grand qu'on pourrait soutenir la théorie de l'infériorité masculine, naturellement avec la même inexactitude que la thèse contraire, mais en invoquant la même quantité d'arguments vivants.

Un fait, déjà mentionné, qui lui-même découle en ligne droite du préjugé statuant l'infériorité de tout ce qui est féminin, entraîne de lourdes conséquences. C'est cette singulière classification entre notions qui s'exprime par l'usage d'identifier absolument, d'une part masculin - valeureux - puissant - victorieux, d'autre part féminin - obéissant - servile - subordonné. Cette conception s'est tellement implantée dans la pensée humaine que, dans notre civilisation, tout ce qui est excellent revêt une coloration masculine, tandis que toute valeur médiocre et tout ce qu'il y a lieu d'écarter sera représenté comme féminin. Chacun le sait, il y a des hommes qui prennent pour la pire offense d'être taxés d'avoir quelque chose de féminin, dans leurs allures par exemple. Au contraire, quelque trait rappelant l'homme chez une jeune fille n'entraîne rien de péjoratif. L'accent incline toujours en défaveur du féminin.

Mais, à y regarder de plus près, tant de phénomènes si ouvertement favorables à ce préjugé ne sont que l'extériorisation d'un développement psychique enrayé. Non pas que de chaque enfant pourrait procéder un adulte susceptible d'être communément réputé « bien doué », capable de donner des productions distinguées. Mais nous admettrions la possibilité d'amener à ce résultat un sujet réputé mal doué. A la vérité, cela ne nous a pas été donné jusqu'à ce jour, personnellement. Mais nous savons que d'autres y ont réussi. Que de nos jours les jeunes filles connaissent ce sort plus fréquemment que les garçons, on le conçoit aisément. Nous avons eu l'occasion de voir de ces enfants « mal doués », qui plus tard se montraient aussi bien doués que s'ils avaient été métamorphosés de l'un à l'autre état.

IV. - Désertion du rôle de la femme.

[Retour à la table des matières](#)

Sous l'action de la prédominance masculine, le développement psychique de la femme a subi un trouble grave qui la porte presque toujours à se sentir mécontente de son sort. La vie psychique de la femme gravite dans les mêmes cadres et sous les mêmes prémisses que celle de tout être humain à qui sa position inspire un sentiment formel de son infériorité. S'y ajoute pour elle, élément aggravant, le préjugé de son infériorité soi-disant naturelle. Si néanmoins, chemin faisant, de nombreuses jeunes

filles trouvent une issue, elles la doivent à la formation de leur caractère, à leur intelligence et éventuellement à certains privilèges qui, au surplus, ne font que montrer comment une faute entraîne aussitôt d'autres. Quels sont ces privilèges ? Un luxe, des galanteries, des dispenses, ayant au moins l'apparence d'une préférence en donnant à supposer une haute considération de la femme, et finalement certaines idéalizations qui néanmoins en reviennent, tout compte fait, à produire un idéal de la femme établi au profit de l'homme. C'est une femme qui le remarquait un jour fort exactement : la vertu féminine est une bonne invention de l'autre sexe.

Dans leur opposition à leur rôle on peut en général distinguer deux types de femmes. Il a déjà été question du premier. Ce sont les jeunes filles qui suivent une direction active, « masculine ». Extrêmement énergiques, ambitieuses, elles aspirent à remporter la palme. Elles s'efforcent de surpasser leurs frères et leurs camarades, se tournent de préférence vers des occupations réservées au sexe masculin, pratiquent toute espèce de sports, etc. Souvent aussi elles se tiennent en garde contre l'amour et le mariage. Dans le cas contraire, elles ne renoncent pas pour autant à vouloir être le partenaire dominant, supérieur à l'autre d'une manière quelconque, et cela ne va pas sans troubler leur union. Elles manifestent une extrême aversion à l'endroit de tout ce qui concerne la tenue du ménage, soit qu'elles l'expriment ouvertement, soit indirectement, en se déclarant dépourvues de tout talent pour ces travaux, et quelquefois aussi en s'efforçant de prouver qu'elles n'en auraient même pas la capacité.

Tel est le type de celles qui cherchent à remédier au mal par une sorte de masculinité. Un trait fondamental ici présenté n'est autre que la position de défense en face du rôle féminin. On applique occasionnellement à ces personnes-là l'appellation - « femmes-hommes » (hommes manqués). Mais ceci repose sur une erreur, qui porte certains à admettre qu'il y aurait chez les jeunes filles ainsi orientées un facteur inné, quelque substance masculine, amenant de force ce résultat. En réalité, toute l'histoire de la civilisation nous montre que l'assujettissement de la femme et les restrictions qu'elle subit encore de nos jours sont insupportables à un être humain et le poussent à se révolter. Si la femme adopte une direction qui donne l'impression de ce qu'on appelle « masculin », cela provient du fait qu'il existe seulement deux possibilités pour s'orienter en ce monde, pour s'y reconnaître, cela ne peut être que suivant la manière - idéalement conçue - d'une femme, ou suivant celle d'un homme. Toute échappée hors du rôle de la femme apparaîtra donc forcément comme masculine, et réciproquement. Non pas parce que fonctionnerait ainsi quelque substance mystérieuse, mais parce que, dans l'espace aussi bien que psychiquement, il n'y a pas d'autre possibilité. L'on doit donc garder présentes à l'esprit les difficultés inhérentes au développement psychique des jeunes filles, pour se convaincre qu'il serait illusoire d'attendre une pleine réconciliation de la femme avec la vie, avec les réalités de notre civilisation et les formes de notre vie commune, aussi longtemps que ne lui sera pas garantie l'égalité avec l'autre sexe.

L'autre type comprend les femmes qui parcourent l'existence avec une sorte de résignation et présentent un degré incroyable d'adaptation, - d'obéissance et d'humilité.

Elles s'ajustent, semble-t-il, partout; partout aussi elles s'exécutent, mais non sans se montrer si maladroites et si bornées qu'elles ne font rien progresser et qu'on est contraint d'éprouver quelque suspicion. Ou bien, elles produiront des symptômes de nervosité, présentant ainsi leur faiblesse et se montrant bien dignes d'être prises en considération; il en ressort du même coup que leur éducation, la violence qu'elles se sont faite se paye en règle générale par des souffrances nerveuses et rend inapte à une vie en société. Ce sont les meilleures personnes du monde, mais par malheur ce sont aussi des malades, et elles ne peuvent suffire à ce qu'on attend d'elles. A la longue elles ne sauraient satisfaire leur entourage. A la base de leur soumission, de leur humilité, de la limitation qu'elles s'imposent, se trouve la même révolte que chez leurs sœurs du premier type, la même protestation qui paraît dire explicitement : ce n'est pourtant pas une vie réjouissante.

Semblent constituer un troisième type celles qui, sans se refuser à remplir leur tâche féminine, portent en elles-mêmes la conscience torturante d'être assimilées à des êtres inférieurs, condamnées à jouer un rôle subalterne. Elles sont pleinement convaincues de l'infériorité de la femme, estimant que l'homme seul est appelé à réaliser des productions plus effectives. Aussi admettent-elles également sa position privilégiée. Elles renforcent donc le chœur des voix qui attribuent exclusivement à l'homme toute capacité productive et réclament pour lui un rang prééminent. Elles montrent le sentiment de leur faiblesse aussi ouvertement que si elles voulaient tout juste la faire reconnaître et obtenir une protection. Mais cette attitude encore n'est autre chose que l'éclatement d'une révolte toute préparée et qui souvent se manifeste de telle sorte que, mariée, la femme rejette sur l'homme des tâches qui incomberaient à elle-même, en avouant spontanément qu'un homme est seul capable de les mener à bonne fin.

Comment ces trois types féminins se comportent-ils quand il s'agit d'élever des enfants ? N'oublions pas, en effet, qu'en dépit du préjugé dominant qui pose en principe l'infériorité de la femme, l'éducation, c'est-à-dire l'un des devoirs les plus importants et en même temps les plus difficiles de la vie, est laissée aux femmes pour une part de beaucoup prépondérante. Dans ce domaine, les différences s'accroissent davantage encore. Les personnes du premier type, dans leur comportement « masculin », agiront en gouvernants tyranniques, occupés sans cesse à punir bruyamment, et elles exerceront de la sorte sur les enfants une lourde pression, à quoi naturellement ils tâcheront d'échapper. Ce qui, en pareil cas, pourra s'obtenir de positif, sera tout au plus un dressage sans aucune valeur. En général, les enfants pensent alors qu'au fond leurs mères ne se sentent pas qualifiées pour les élever. Beaucoup de tapage et d'agitation produit un très fâcheux effet, et risque d'inciter les fillettes à imiter ces manières, tandis que les garçons resteront effrayés à travers la vie. Parmi les hommes qui ont subi pareille domination maternelle, il s'en trouve en nombre imposant qui éviteront le contact de la femme, comme si, amèrement vaccinés, ils ne pouvaient plus faire aucune confiance au sexe féminin. De là, schisme durable entre hommes et femmes, laissant une impression pathologique, encore que, là aussi, il se trouve des

gens pour parler d'une « mauvaise répartition de la substance masculine et féminine ».

La stérilité éducative des deux autres types est la même. Ou bien ils montrent tant de scepticisme que les enfants auront bientôt repéré le manque de confiance en soi et agiront par-dessus la tête de leur mère. Sans doute, celle-ci recommence sans cesse ses tentatives, ses exhortations et, de temps en temps, menace d'informer le père. Mais précisément en invoquant l'autorité supérieure masculine, elle laisse derechef discerner qu'elle-même ne croit pas aux résultats favorables de son activité d'éducatrice. Elle regarde à une ligne de retranchement, comme si elle était tenue de justifier son point de vue qui veut que l'homme seul soit pleinement productif et dès lors indispensable pour une éducation. Ou bien, le sentiment de leur impuissance amènera ces femmes à renoncer à toute activité d'éducatrices et à en reporter la responsabilité au mari, à des gouvernantes et ainsi de suite.

Le mécontentement qu'inspire le rôle départi à la femme s'affirme plus crûment encore chez certaines jeunes filles qui pour des motifs particuliers et « supérieurs » se retirent de la vie active, par exemple en entrant au couvent ou en adoptant une profession qui comporte le célibat. Elles aussi sont du nombre de celles qui, irréconciliables avec le rôle de la femme, aboutissent proprement à abandonner toute préparation à leur vocation spécifique. Il peut aussi arriver que si plusieurs jeunes filles ont hâte de trouver un emploi, cela ait pour motif la protection qui leur semble associée à l'indépendance ainsi obtenue, pour n'être pas si aisément amenées au mariage. En pareil cas encore, le facteur qui donne l'impulsion aura été l'aversion qu'inspire le rôle de la femme tel que le conçoit la tradition.

Si le mariage s'accomplit, on pourrait penser que la jeune femme a accepté ce rôle de son plein gré; en réalité, il advient souvent que la conclusion du mariage ne prouve pas la réconciliation avec la mission féminine traditionnelle. Voici un exemple typique. Il s'agit d'une femme d'environ trente-six ans. Elle vient se plaindre de diverses indispositions nerveuses. Elle était la fille aînée d'un père assez avancé en âge et d'une mère très dominatrice. Le fait que celle-ci, jeune et très belle, avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, donne déjà à supposer que dans la conclusion de cette union des griefs contre le rôle de la femme avaient exercé leur part d'influence et contribué à déterminer le choix d'un époux. Ce ménage ne fut pas harmonieux. La femme imposait sa volonté avec un absolutisme criant. L'époux vieillissant fut tôt confiné dans son coin. Leur fille raconte que sa mère ne souffrait même pas qu'il s'allongât parfois sur un banc pour se reposer. La mère entendait mener sa maison d'après un principe qu'elle s'était posé et qui pour tous serait inébranlable.

Enfant très douée, notre patiente grandit là, entre un père rempli de tendresse pour elle et une mère qui, au contraire, n'était jamais satisfaite de sa fille et lui faisait constamment opposition. Quand elle eut un autre enfant, un garçon, elle montra beaucoup plus d'inclination pour lui, et la situation entre mère et fille devint intolérable. Certaine de trouver un appui en son père qui, malgré sa lassitude et sa souplesse,

savait résister ferme quand il s'agissait de sa fille, celle-ci, dans ses hostilités opiniâtres avec sa mère, alla jusqu'à des pensées de haine. Elle s'attaquait avec prédilection à l'amour de la propreté que sa mère poussait jusqu'à l'absurde, ne tolérant pas, par exemple, qu'une servante touchât le loquet d'une porte sans l'essuyer aussitôt. L'enfant se faisait un jeu de circuler toujours mal lavée, avec de la boue aux souliers, et de salir tout sur son passage. D'une manière générale, elle développait des qualités toutes contraires à ce que voulait sa mère. Ceci témoigne expressément contre la théorie de l'innéité des qualités du caractère. Si l'enfant ne cultive en lui que des manières d'être, propres à irriter fatalement sa mère, cela ne peut que résulter d'un plan, conscient ou inconscient. Les dissensions persistent jusqu'à ce jour; on ne conçoit guère inimitié plus violente.

Quand la fillette avait huit ans, voici à peu près comment la situation se présentait : le père toujours du côté de la fille, la mère, inflexible, faisant mauvais visage, n'ayant qu'observations pointues et récriminations à formuler, l'enfant agressive, moqueuse, riche en traits d'esprit inattendus qui paralysaient tous les efforts de sa mère. Ce qui fit redoubler les complications, ce fut une affection cardiaque qui, en frappant le jeune frère, favori de sa mère et toujours dorloté par elle, vint intensifier encore et accaparer plus que jamais la sollicitude maternelle. Qu'on remarque bien comment continuaient à s'entrecroiser les préoccupations et les efforts des parents concernant leurs enfants. Voilà dans quelles conditions la jeune fille grandit.

Il advint alors qu'elle parut sérieusement atteinte d'une affection nerveuse que personne ne pouvait s'expliquer. Ce qui la faisait souffrir, c'était de se sentir torturée par de mauvaises pensées visant sa mère et, croyait-elle, la réduisant elle-même à l'impuissance totale. Finalement elle en vint - soudain - à se plonger dans la religion. En vain. Au bout de quelque temps ces pensées s'évanouirent ; on l'attribua à un certain médicament, mais il est vraisemblable que la mère avait été un peu portée sur la défensive. Il ne subsista comme vestige qu'une étrange phobie de l'orage. La jeune fille s'imaginait que l'orage était uniquement provoqué par sa mauvaise conscience et que, tôt ou tard, il lui serait fatal à cause de ses méchantes pensées. On voit comment elle-même s'évertuait déjà à se libérer de la haine qu'elle portait à sa mère.

Elle continua à se développer, et voici qu'en définitive un bel avenir parut s'annoncer à elle. Elle garda une impression particulière de ce que dit un jour une institutrice: cette enfant pourra réussir en tout, pourvu qu'elle le veuille. De tels pronostics sont en eux-mêmes dépourvus de portée, mais selon elle cela signifiait : pour peu qu'elle veuille *venir* à bout d'une chose, c'est en son pouvoir. Il en résulta seulement des exigences redoublées dans son désaccord avec sa mère.

Vint l'époque de la puberté ; belle jeune fille, bonne à marier, elle eut de nombreux prétendants. Mais ses propos trop incisifs coupaient court aux possibilités d'union. Elle ne se sentit particulièrement attirée que par un voisin déjà d'un certain âge ; on craignit qu'elle ne l'épousât. Cependant celui-là aussi se retira quelque temps après, et elle ne rencontra plus de soupirants jusqu'à sa vingt-sixième année. Cela

paraissait très surprenant dans le milieu auquel elle appartenait ; on ne pouvait se l'expliquer parce qu'on ne connaissait pas son passé. Le dur conflit livré avec sa mère depuis sa première enfance avait fait d'elle une querelleuse insupportable. La lutte était sa position victorieuse. Des rapports avec sa mère l'avaient surexcitée et portée à se lancer sans cesse à la conquête de nouveaux triomphes. Elle n'affectionnait rien autant qu'une altercation, une lutte à coups de langue acérée. Ainsi se montrait sa vanité. Sa position « masculine » se manifestait aussi par une préférence pour les jeux où il s'agit de l'emporter sur un adversaire.

A vingt-six ans, elle fit la connaissance d'un homme très honorable, qui ne se laissa pas arrêter par son humeur combative et prétendit formellement à sa main. Il se donnait pour très humble et soumis. Aux instances de ses parents, qui la pressaient de l'épouser, elle objecta à maintes reprises qu'elle éprouvait une forte aversion envers ce candidat, et que leur mariage tournerait mal. Prévision assurément aisée, vu sa propre nature. Après avoir résisté deux ans, elle finit par dire oui, fermement persuadée d'avoir acquis en cet homme un esclave, dont elle pourrait faire ce qu'elle voudrait. Elle avait secrètement espéré qu'elle trouverait chez son époux comme l'équivalent de son père, qui lui cédait toujours et partout.

Or, il fut bientôt évident qu'elle s'était abusée. Quelques jours à peine après son mariage, on put voir l'époux assis dans sa chambre la pipe aux lèvres, lisant confortablement son journal. La matin il disparaissait enfermé dans son bureau et venait ponctuellement déjeuner, non sans grogner si tout n'était pas prêt. Il exigeait une propreté soigneuse, de tendres égards, une exactitude parfaite, toutes choses, selon elle, injustifiées, qui n'avaient pas son agrément. Il s'en fallait du tout au tout que cette situation rappelât ce qu'avaient été ses rapports avec son père. Ainsi revint-elle de tout ce qu'elle avait pu rêver. Plus elle exigeait, moins son mari y acquiesçait; plus celui-ci voulait la rendre attentive à son rôle de maîtresse de maison, moins il la voyait le remplir. Jamais, au surplus, elle n'oubliait de lui rappeler qu'il n'avait proprement aucun droit à émettre de telles volontés, puisqu'elle lui avait formellement signifié que cela ne lui agréait pas. Mais en vain. Le mari renouvelait ses injonctions, si inexorablement qu'elle voyait s'ouvrir sur l'avenir de fâcheuses perspectives. Cet homme intègre, tout pénétré du sentiment du devoir, avait pu, pour obtenir sa main, céder aux fumées de l'oubli de soi-même, mais ce nuage s'était tôt dissipé quand la position fut assurée.

Le manque d'harmonie conjugale ne se modifia pas quand l'épouse fut devenue mère. Il lui fallut assumer de nouveaux devoirs. En outre ses rapports avec sa propre mère, qui avait énergiquement pris parti pour son gendre, allaient en empirant. Les hostilités domestiques ininterrompues se livraient avec des armes d'un tel calibre qu'on ne s'étonnera pas si en certains cas le mari se comporta assez vilainement et si la femme eut quelquefois pour elle le bon droit. Sa propre insuffisance, l'impossibilité de se réconcilier avec son rôle féminin, avait causé l'attitude de son mari. A l'origine, elle s'était figuré pouvoir remplir sa tâche d'une manière telle qu'elle serait toujours la

souveraine, et qu'elle parcourrait la vie à peu près comme à côté d'un esclave tenu de combler tous ses désirs. A cette condition, l'accord eût peut-être trouvé à s'établir.

Mais maintenant que faire? Devait-elle accepter une séparation, rentrer chez sa mère et s'y déclarer vaincue? Quant à vivre indépendante, elle ne le pouvait plus; elle n'y était pas préparée. Un divorce eût cruellement blessé sa fierté, sa vanité. La vie lui était une torture. Son mari, d'un côté, murmurait à tout propos; de l'autre côté il y avait sa mère avec toute une artillerie lourde, et ses éternels sermons sur la propreté et l'amour de l'ordre.

Soudain la voici elle-même éprise d'ordre et de propreté. Elle se met à laver, nettoyer, épousseter du matin au soir. Elle semble enfin avoir saisi les leçons dont sa mère lui avait rebattu les oreilles. Au début, la mère aura pu sourire, agréablement surprise, et le mari également se féliciter de la voir devenir tout d'un coup si soigneuse, ranger minutieusement les armoires, les vider et les remplir tour à tour. Mais on peut exagérer, et tel fut le cas. Elle lavait, récurait, frottait tant et si bien qu'il ne devait plus traîner chez elle un seul fil; elle y déployait tant de zèle qu'à force de rangements elle gênait les autres aussi bien que ceux-ci la dérangent elle-même. Ce qu'elle avait lavé, si quelqu'un y posait la main, il fallait se remettre à l'essuyer, et elle *seule* le pouvait.

Cette manie ou *maladie* dite *du nettoyage* est chose on ne peut plus courante. Toutes les femmes qui s'en montrent atteintes sont en guerre contre leur rôle féminin; elles cherchent de la sorte, par une singulière perfection, à regarder de haut ceux qui ne lavent ou ne nettoient pas aussi souvent qu'elles dans une journée. Inconsciemment, ces efforts aboutissent à bouleverser un ménage. Au demeurant, on a rarement pu voir une tenue aussi sale que celle de cette femme. Ce qui lui importait, ce n'était pas la propreté, mais le dérangement qu'elle causait.

On pourrait montrer par je ne sais combien de cas que la réconciliation avec le rôle féminin en reste le plus souvent à une simple apparence. Si l'on apprend en outre que cette personne n'a pas d'amies, ne fréquente personne, ne prend rien en considération, cela ne fait que s'accorder avec l'essence même de son caractère. Ce qu'il faut que la culture nous procure au plus tôt, ce sont des modes d'éducation féminine, qui produisent une meilleure réconciliation avec la vie. Car actuellement il nous apparaît que, même dans les conditions les plus favorables, cette réconciliation, maintes fois, ne saurait s'obtenir. Dans notre civilisation, si en réalité l'infériorité de la femme n'existe pas, si tous les gens avisés la nient, elle demeure néanmoins enracinée dans la loi et dans la tradition. Il importe donc de rester toujours attentif à reconnaître toute la technique de cette déféction de notre état social, et à la combattre. Le tout, non pas en vertu d'une glorification de la femme maladivement poussée trop loin, mais parce que de telles pratiques ruinent la vie en société.

On doit encore mentionner dans cet ordre d'idées un autre phénomène, parce qu'il donne également lieu bien souvent à une opinion amoindrissant la femme. C'est ce

qu'on appelle *l'âge critique*. Il se manifeste autour de la cinquantième année, par des modifications de la psyché, intensifiant certains traits du caractère. Les changements physiques qui se produisent alors amènent la femme à se sentir comme talonnée par l'idée que le temps est venu où elle va perdre les derniers restes de la mise en valeur qu'elle a péniblement obtenue et qui d'ailleurs était mince. A grands frais, en déployant une vigueur accrue, elle cherche à maintenir tout ce qui peut l'aider à consolider sa position sous des conditions qui à cette époque subissent une aggravation. Si, en raison du principe dominant de la productivité, la position des gens qui vieillissent n'a, dans notre civilisation d'aujourd'hui rien de favorable, ceci s'applique aux femmes plus encore qu'aux hommes. Le préjudice infligé aux femmes qui vieillissent, en leur refusant toute valeur, atteint aussi l'ensemble, sous une forme, en ce que notre vie ne doit pas être évaluée et appréciée d'après le nombre de nos jours. Ce que quelqu'un a produit dans la force de l'âge devrait être porté à son crédit pour le temps où il verra diminuer ses forces de son action. Parce qu'un individu est âgé, il ne convient nullement de l'écarter, matériellement et spirituellement, d'une manière qui pour les femmes dégénère en injure. Que l'on veuille bien se représenter avec quelle angoisse une jeune fille, en grandissant, peut envisager ce temps qui, pour elle aussi, doit arriver. Le fait d'être une femme ne s'est pas éteint quand survient la cinquantième année; la dignité humaine subsiste au delà de cette étape, nullement amoindrie, et il faut qu'elle soit garantie.

V. - Tension entre les deux sexes.

[Retour à la table des matières](#)

A la base de tous les phénomènes que nous venons de considérer, se trouvent des déviations de notre culture. Dès qu'un préjugé s'y est inséré, il envahit tout l'ensemble et revient partout. C'est ainsi que le préjugé de l'infériorité féminine, avec l'orgueil masculin corrélatif, trouble continuellement l'harmonie entre les deux sexes. Il en résulte une tension extrême, qui atteint en particulier les rapports créés par l'amour et qui ne cesse de menacer, lorsqu'elle ne les anéantit pas, toutes les possibilités d'être heureux. Voilà pourquoi il est si rare de rencontrer un ménage harmonieux, et pourquoi beau coup d'enfants, à mesure qu'ils grandissent, conçoivent le mariage comme une chose extrêmement difficile et périlleuse. Des préjugés comme celui que nous avons exposé plus haut, et des associations d'idées du même ordre empêchent souvent les enfants d'acquérir une exacte compréhension de la vie. Que l'on pense seulement à ces nombreuses jeunes filles qui ne voient dans le mariage qu'une sorte de pis-aller, et à ces hommes et femmes qui n'y trouvent qu'un mal nécessaire. Les difficultés provoquées par cette tension entre sexes ont pris de nos jours des proportions démesurées ; elles s'intensifient d'autant plus que se prononcent davantage, chez la jeune fille, depuis son enfance, l'aspiration à se rebeller contre le rôle qui lui est imposé, et, chez

l'homme, l'exigence de jouer un rôle privilégié, en dépit de tout l'illogisme inhérent à ces tendances.

La marque caractéristique d'une réconciliation, d'une égalisation des deux sexes n'est autre que *l'esprit de camaraderie*. Dans leurs rapports mutuels, une subordination est aussi peu supportable que dans la vie des différents peuples. Les difficultés et fardeaux que cette inégalité produit de part et d'autre sont trop graves pour que chacun ne doive fixer son attention sur le problème ainsi posé. Le domaine dont il s'agit là embrasse, en effet, dans son immense étendue, la vie de chaque individu. Sa complication résulte de ce que notre civilisation s'est abstenue de choisir pour l'enfant une prise de position dans la vie, si bien que ceci se produit sous la forme d'une sorte d'opposition contre l'autre sexe. Une éducation sans heurt viendrait certainement à bout de ces difficultés. Mais l'allure trépidante de notre époque, le défaut de principes pédagogiques vraiment éprouvés et surtout la compétition, la concurrence universelle, pénètrent jusque parmi les jeunes enfants et y tracent déjà les lignes directrices de leur avenir. Les dangers, qui effrayent et font reculer tant d'êtres humains devant la conclusion de relations amoureuses, consistent en ce que l'homme s'est donné pour rôle, en toutes circonstances, de démontrer sa masculinité, fût-ce par la ruse, par des « conquêtes », au total détriment de la spontanéité et de la confiance en amour. *Don Juan* est certainement un individu qui ne se croit pas suffisamment viril et en cherche des preuves toujours nouvelles dans ses conquêtes. La défiance qui règne entre les sexes détruit toute intimité, et c'est l'humanité entière qui en souffre. L'idéal excessif de la masculinité comporte exigence, attrait constant, perpétuelle agitation; qu'en résulte-t-il? Uniquement ce que réclament la vanité, l'enrichissement de soi et une position privilégiée, bref ce qui contrecarre les conditions naturelles de la vie commune entre les êtres humains. Rien ne nous porte à contester les buts qu'a revendiqués jusqu'à ce jour le mouvement féministe en quête d'émancipation et d'égalité ; au contraire, il nous faut l'appuyer énergiquement, car en définitive le bonheur et la joie de vivre pour le genre humain dans son ensemble sont subordonnés à l'obtention de conditions qui permettent à la femme de se réconcilier avec son rôle aussi bien qu'elles apporteront à l'homme la possibilité de résoudre la question de ses rapports avec la femme.

VI. - Essais d'amélioration.

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les tentatives entreprises jusqu'à présent pour amorcer entre les sexes des relations améliorées, nommons ici la plus importante : c'est la *coéducation*. Cette institution n'est pas incontestée; elle a ses adversaires et ses partisans. Ces derniers lui

reconnaissent pour avantages principaux la possibilité qu'elle offre aux deux sexes d'apprendre à se connaître en temps voulu, ce qui empêche le mieux l'éclosion de préjugés injustifiés et lourds de fâcheuses conséquences. Les adversaires signalent principalement qu'une éducation en commun ne fait que renforcer l'opposition entre garçons et filles, souvent des plus prononcées déjà lorsqu'ils entrent à l'école, les garçons se sentant opprimés. Ceci serait lié au fait qu'à ce moment-là le développement de l'esprit progresse plus rapidement chez les jeunes filles, en sorte que tout le poids de ce privilège retombera sur les garçons, qui, ayant à démontrer leur propre rendement supérieur, se heurteront soudain à la réalité contraire : leur primauté n'était que bulle de savon sans consistance. Certains estiment aussi avoir établi que, dans la coéducation, les garçons éprouvent de l'angoisse devant les filles et perdent leur conscience d'eux-mêmes.

Nul doute qu'il y ait quelque chose de bien fondé dans ces remarques et dans cette argumentation. Mais le raisonnement n'est valable que si l'on voit dans la coéducation une concurrence des sexes : lequel remportera la palme en fait de productivité? Évidemment, conçue de la sorte par les maîtres et les élèves, la coéducation sera nuisible. S'il ne se trouve pas d'éducateurs pour mettre en oeuvre un programme préférable, celui dont l'application préparera au futur travail conjoint des deux sexes pour des tâches communes, si aucun maître ne place cette conception à la base de son activité professionnelle, alors les essais de coéducation feront toujours naufrage. Ses adversaires ne verront dans les échecs que la confirmation de leur point de vue.

Pour dessiner ici un tableau détaillé, il faudrait disposer des dons descriptifs d'un poète. Qu'il suffise d'indiquer les points principaux. Il y a toujours des relations avec les types caractérisés plus haut; plus d'un se rappellera comment, là encore, percent les mêmes suites d'idées que lorsqu'il s'agissait des enfants venus au monde avec des organes plus ou moins déficients. La jeune fille en voie de croissance se comporte souvent, elle aussi, comme si elle était inférieure, et par conséquent elle s'applique à elle-même ce qui a été dit concernant le nivellement du sentiment d'infériorité. Une seule différence : c'est du dehors que la jeune fille reçoit la croyance à sa propre infériorité. Sa vie se trouve tellement insérée dans ce courant que même certains auteurs, très avisés au demeurant, ont parfois souscrit à ce préjugé. Pareille erreur préconçue produit comme effet général l'entraînement final des deux sexes dans le tourbillon de la *politique du prestige*; tous deux jouent alors un rôle qui ne convient ni à l'un ni à l'autre et qui aboutit à compliquer la paisible candeur de leur vie, à les priver de rapports sans préventions et à les saturer de préjugés en présence desquels disparaît toute perspective de bonheur.

Partie générale

Chapitre VIII

Frères et sœurs

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà indiqué, à maintes reprises, qu'il importe, pour apprécier un individu, de connaître la situation où il a grandi. Or il est une situation d'un genre particulier, inhérente à la place qu'un enfant occupe parmi ses frères et sœurs. Ce point de vue permet aussi de classer les êtres humains; si nous possédons une expérience suffisante, nous saurons reconnaître si tel sujet est l'aîné, le plus jeune, l'unique, etc.

Les hommes paraissent avoir constaté depuis longtemps que, le plus souvent, le *dernier-né* constitue un type spécial. Ceci résulte de force contes, légendes, histoires bibliques, où le plus jeune enfant d'une famille est toujours présenté et décrit de la même manière. En fait, il grandit dans une situation tout autre que ses aînés. Pour ses parents, il est un enfant particulier ; en tant que dernier venu on lui applique un

traitement à part. Étant le plus jeune, il apparaît en même temps comme étant le plus petit, donc celui qui a le plus besoin de vous, alors que ses frères et sœurs sont déjà plus indépendants, plus adultes. De là vient qu'il grandit en général dans une atmosphère plus chaude que les autres.

De cette situation résultent pour lui un certain nombre de traits de caractère, qui influent d'une manière particulière sur la position qu'il prendra dans la vie, si bien qu'il devient une personnalité également particulière. S'ajoute à cela une circonstance en apparence contradictoire. Il n'est jamais agréable pour un enfant de se voir toujours traiter comme étant le plus petit, celui à qui l'on ne reconnaît pas de capacités, à qui l'on ne doit laisser aucune initiative. Cela affecte l'enfant d'autant plus qu'en général il aspire à montrer tout ce qu'il peut faire. Son aspiration à la puissance se trouve ainsi renforcée. Un dernier-né sera donc le plus souvent un sujet ne se contentant que de la meilleure situation, toujours porté à sauter plus haut que les autres.

Ce type se rencontre très souvent dans la vie. Il existe de ces derniers-nés qui surpassent tous les autres, qui ont donné beaucoup plus que leurs frères et sœurs. D'autres, pas plus mauvais, ont bien éprouvé le même penchant, mais n'ont eu ni la pleine activité ni la confiance en soi, ceci peut également provenir de leurs rapports avec leurs aînés. Si ceux-ci ne pouvaient être surpassés, il adviendra éventuellement que le plus jeune se décourage, devienne poltron & plaintif, cherche toujours des échappatoires pour esquiver ses tâches. Non pas que son ambition ait diminué, mais elle se transforme; il cherchera à la satisfaire sur un terrain extérieur aux obligations de la vie, à éviter le danger d'avoir à fournir des preuves de son pouvoir.

Beaucoup déjà ont été frappés de constater qu'habituellement un dernier-né se comporte comme s'il avait été humilié et portait en lui un sentiment d'infériorité. Nous avons toujours pu observer ce sentiment au cours de nos recherches, sentiment pénible et troublant, dont se laisse déduire tout le mouvement d'un développement psychique. A cet égard, le dernier-né ressemble pleinement à un enfant venu au monde avec des organes faibles. Ceci n'est pas nécessairement le cas; il ne s'agit pas de ce qui existe objectivement, d'une infériorité réelle, mais il s'agit de ce que le sujet ressent sur ce point. Nous savons aussi avec quelle extraordinaire facilité une erreur peut se commettre dans la vie enfantine. On se trouve ainsi placé devant une masse de questions, de possibilités et de conséquences. Comment l'éducateur doit-il se comporter? Va-t-il provoquer de nouvelles excitations, en aiguillonnant davantage encore la vanité de l'enfant? Ne présenter comme essentiel que le devoir pour lui d'être toujours le premier, serait bien insuffisant pour une existence humaine, et l'expérience nous enseigne que dans la vie il n'importe pas d'obtenir ce résultat-là. Mieux vaut plutôt exagérer un peu en l'espèce et dire : nous n'avons pas besoin d'un premier, nous avons déjà eu à nous plaindre. A en juger par l'histoire aussi bien que d'après nos expériences, il faut bien constater que le premier rang n'apporte pas de bienfait. S'attacher à la recherche de cette place rend l'enfant partial et avant tout l'empêche de devenir un bon compagnon pour autrui. Car le plus souvent, il en résulte aussitôt qu'il ne pense plus qu'à soi et à éviter que d'autres ne le dépassent. Il devient

jaloux, haineux, anxieux de rester toujours le premier. De par sa position, un dernier-né est d'emblée disposé à devenir un champion, à éclipser tous les autres. En lui le compétiteur se trahira par tout son comportement, le plus souvent dans des vétilles qui ne frappent pas à l'ordinaire, quand on ne connaît pas toutes les connexions de cette vie psychique. Exemples : ces enfants iront toujours en tête de leur groupe, ou bien ils ne pourront supporter qu'un autre se place devant eux. L'esprit de compétition caractérise bien la très grande majorité des derniers-nés.

Ce type, qui parfois dégénère, peut aussi se rencontrer dans toute sa pureté. Il comprend souvent des gens pleins d'énergie, qui sont allés parfois jusqu'à devenir les sauveurs de leur famille entière. Remontons-nous dans le passé et considérons-nous par exemple l'histoire biblique, celle de Joseph, nous y trouvons cette situation décrite de la manière la plus merveilleuse, si intentionnellement et avec tant de clarté qu'on dirait que l'auteur de cette légende disposait dans leur intégrité de ces connaissances qu'aujourd'hui nous n'obtenons pas sans peine. Très certainement, il se sera perdu au cours des siècles force documentation précieuse, d'où nécessité de repartir sans cesse à la découverte.

Il se présente un deuxième type, dérivé secondairement du premier. Supposez que le coureur se heurte tout à coup à un obstacle qu'il ne se sente pas sûr de pouvoir surmonter et qu'alors il fasse un détour. Si en pareille occurrence tel dernier-né perd courage, il va devenir le pire poltron qui se puisse concevoir. On le trouve toujours tournant le dos, n'importe quel travail l'excède, il aura toujours des faux-fuyants, ne se risquera à rien et consumera son temps dans l'inertie. Il sera en général refusé et ne trouvera qu'à grand-peine un terrain où à proprement parler toute concurrence soit d'emblée exclue. Pour expliquer ses succès, il alléguera toute espèce de défaites, se dira trop faible ou prétendra qu'on l'a négligé ou amolli, que ses frères et sœurs ne l'auraient pas laissé percer, et ainsi de suite. De pareils destins peuvent s'aggraver encore si, en fait, il est atteint d'une infirmité. Car il tablera là-dessus pour s'ancrer dans sa continuelle désertion.

Les individus ressortissant à l'un ou à l'autre de ces deux types ne sont pas en règle générale de bons compagnons pour autrui. Ceux du premier type, assurément, marchent mieux en un temps où la compétition trouve encore un certain crédit. Ils ne pourront rester équilibrés qu'aux dépens des autres, tandis que ceux du deuxième type demeurent, leur vie durant, sous le poids accablant du sentiment de leur infériorité et souffrent de leur irréconciliabilité avec l'existence.

De son côté, un frère *ainé* présente des caractères spécifiques. Il possède avant tout l'avantage d'une position marquante, pour le développement de sa vie psychique. Cette position particulière, favorisée, nous est bien connue dans l'histoire. Elle s'est maintenue traditionnellement chez plus d'un peuple et dans diverses couches sociales. Par exemple chez les paysans, nul doute que l'ainé ne se sache dès l'enfance appelé à reprendre l'exploitation, et que par là sa situation l'emporte sur celle de ses cadets, qui grandissent avec la perspective d'avoir forcément à quitter tôt ou tard la maison pater-

nelle. Ailleurs aussi, beaucoup de familles posent en principe que le fils aîné sera un jour le maître du foyer. Là où cette tradition ne règne pas, par exemple dans les simples familles de la bourgeoisie ou du prolétariat, on attribue du moins à l'aîné assez de capacité et de discernement pour faire de lui un collaborateur et un surveillant. Qu'on se représente tout ce qu'éprouve l'enfant à se sentir ainsi investi en permanence de la pleine confiance de son entourage. Cela donne naissance en lui à une tournure d'esprit qui s'exprimera à peu près en ce sens : tu es le plus grand, le plus fort, le plus âgé; il te faut donc être plus avisé que les autres, etc.

Si le développement se poursuit sans obstacle suivant cette direction, on trouvera aussi chez l'aîné certains traits qui le qualifient comme gardien de l'ordre établi. De tels individus possèdent leur appréciation personnelle de la puissance, ils y attachent une haute estime bien particulière, qu'il s'agisse de la notion même de puissance ou de la leur propre. Pour des aînés, la puissance est quelque chose qui va de soi, qui a du poids et qui doit l'emporter. On ne saurait méconnaître qu'en règle générale ces gens penchent plutôt vers la tendance conservatrice.

Chez les cadets, se retrouve, avec une nuance spéciale, la poussée vers la puissance et la supériorité. Ils sont comme sous pression, toujours surexcités en ce sens, et leur comportement est bien encore celui du coureur ayant à gagner l'enjeu de la vie. Un cadet se sent fortement aiguillonné par le fait qu'un autre le devance et se fait valoir. Est-il en mesure de développer son propre potentiel et d'accepter la compétition avec son aîné, il s'y élancera habituellement avec un énergique élan, tandis que le devancier, en possession de sa puissance, en garde une relative assurance jusqu'à ce que le cadet menace de le dépasser.

C'est ce que nous rappelle expressément la légende d'Esau et de Jacob. On y voit cette agitation, cette impulsion moins évidente dans les faits que, le plus souvent, révélée par les attitudes, mais incoercible, qui persiste jusqu'à ce que de deux choses l'une, ou le but sera atteint, l'aîné éclipsé, ou après un échec, on battra en retraite, ce qui souvent déclenche la nervosité. La disposition du cadet est comparable à l'envie dans les classes non possédantes, à l'impression dominante qu'on éprouve à se sentir humilié. Il peut avoir placé son but si haut qu'il en souffrira durant sa vie entière et que son harmonie intime sera ruinée, pour avoir méconnu les faits réels au profit d'une idée, d'une fiction, d'une apparence sans valeur.

Spéciale aussi, la position d'un *enfant unique*. Il est tout entier exposé aux entreprises éducatives de son entourage. Les parents n'ont, pour ainsi dire, pas le choix ; tout leur élan d'éducateurs se porte sur lui seul. D'où, pour lui, défaut prononcé de spontanéité, d'indépendance; il attend toujours que quelqu'un lui montre la marche à suivre, il cherche toujours un appui. Souvent dorloté, il s'habitue à ne prévoir aucune difficulté, parce qu'on lui a sans cesse aplani la voie. Comme c'est toujours autour de lui que se concentre la sollicitude attentive, il éprouve aisément le sentiment de sa valeur particulière. Sa position est si difficile que presque inévitablement des résolutions défectueuses en résulteront. Il est vrai que, si les parents n'ignorent pas quelle

importance revient à de telles situations et quels dangers elles recèlent, il y aura possibilité d'en conjurer diverses conséquences. C'est néanmoins, en tout état de cause, chose difficile. Souvent les parents, eux-mêmes éprouvés par les rigueurs de la vie, s'armeront d'une circonspection poussée à l'extrême, ce qui pourra se traduire pour l'enfant par le poids d'une pression redoublée. A force de multiplier les soins destinés à assurer son bien-être, il pourra en venir à considérer le monde sous un jour hostile. Il grandit de la sorte dans l'angoisse perpétuelle, appréhendant les difficultés qui l'attendent, non exercé, sans préparation, parce qu'on ne lui a jamais laissé goûter que les agréments de la vie. Pareils enfants trouveront des traverses dans toute activité indépendante et ne seront pas qualifiés pour les réalités de la vie. Le cas échéant, ils feront facilement naufrage. Parfois leur existence rappelle celle des parasites, qui ne font que jouir tandis qu'autour d'eux d'autres ont à s'évertuer pour assurer leur subsistance.

Diverses sont les combinaisons possibles que revêt la présence simultanée de plusieurs frères et sœurs dans un foyer, qu'il n'y ait que des frères, que des sœurs, ou que les deux sexes soient représentés. D'où complication accrue pour apprécier chaque cas particulier. Une situation particulièrement difficile sera celle d'un fils unique au milieu de plusieurs filles. L'influence féminine prédomine; le plus souvent, le garçon se trouve repoussé à l'arrière-plan, surtout s'il est le dernier-né; il se voit bientôt en face d'une phalange serrée. Dans son activité, de grands obstacles contrarient son impulsion à être mis en valeur. Attaqué de tous les côtés, il ne prendra jamais vraiment conscience du privilège que notre civilisation, à cet égard arriérée, confère à son sexe, il manquera de certitude. L'intimidation pourra même aller jusqu'à lui faire ressentir, en telle ou telle circonstance, la position masculine comme étant la plus faible. Son courage et sa confiance en soi s'ébranlent et chancellent aisément, à moins qu'il n'en ressente l'aiguillon au point de s'élancer vers de vastes entreprises. Ces deux cas proviennent de la même situation. Ce qu'il advient finalement d'un enfant ainsi élevé dépendra naturellement du détail des circonstances. Mais un certain trait original ne saurait guère échapper en lui à l'observation.

Ainsi, de par la position d'un enfant, tout ce qu'il reçoit de la vie se retrouve conformé et coloré. Cette contestation vient, en particulier, déposséder de son prestige la *doctrine de l'hérédité*, qui a exercé une action si désastreuse sur l'activité éducative. Assurément, il se présente certains cas où des influences héréditaires paraissent établies à n'en pas douter, par exemple lorsqu'un enfant, élevé sans contact avec ses parents, manifeste néanmoins des traits analogues ou identiques aux leurs. Mais une meilleure compréhension dissipe immédiatement toute surprise, si l'on se rappelle combien aisément certaines erreurs interviennent dans le développement d'un enfant, par exemple s'il est venu au monde faible, cette faiblesse organique provoquant une tension par rapport aux exigences de son entourage, tout comme chez son père qui peut-être présentait également une faiblesse organique congénitale. Vue sous ce jour, la doctrine de l'hérédité s'avère extrêmement fragile.

Le présent exposé montre que, parmi les erreurs auxquelles l'enfant se trouve exposé au cours de son développement, la plus lourde de conséquences consiste à vouloir s'élever plus haut que les autres et à poursuivre une position puissante vous apportant des avantages personnels. Cette idée, si familière à notre civilisation, a-t-elle pris possession de l'âme, le développement du sujet est pour ainsi dire donné avec toute la rigueur d'une contrainte. Si l'on veut cependant l'infléchir, il faut reconnaître les difficultés et les comprendre. Or, s'il est un point de vue bien fixé, apte à nous faire sortir de ces traverses, c'est le développement du sentiment social, sentiment de communion humaine. Son succès réduira tous obstacles à l'insignifiance. Mais au contraire, comme en notre temps l'occasion de réussir en ce sens est relativement rare, les difficultés pèsent beaucoup. A reconnaître ce fait, on ne s'étonnera plus de rencontrer tant d'individus qui, leur vie durant, luttent pour se maintenir et à qui l'existence est si dure. Nous savons aussi qu'ils sont les victimes d'un développement défectueux, à cause duquel leur prise de position dans la vie présente une égale imperfection. Notre jugement doit donc rester très réservé et nous renoncerons avant tout à émettre aucune *appréciation morale*, à juger de la valeur (morale) du sujet. Bien plutôt nous faut-il chercher à utiliser notre connaissance en l'espèce, en abordant désormais cet individu autrement, parce que nous sommes maintenant en mesure de nous faire de sa vie intérieure une image bien meilleure qu'auparavant. Pour l'éducation également, se dégagent ainsi d'importants points de vue, car la connaissance de diverses sources d'erreurs nous fournit une grande quantité de possibilités pour exercer là une influence. En considérant l'homme dans son développement psychique, nous pouvons voir, sous les traits qui se présentent ainsi à nous, non seulement son passé mais partiellement aussi son avenir. Alors seulement il devient pour nous parfaitement vivant. Au lieu qu'il reste à nos yeux une simple silhouette, nous obtenons sur sa valeur un jugement tout autre que ce que produit souvent notre civilisation actuelle.

Caractérologie

[Retour à la table des matières](#)

Caractérologie

Chapitre I

Généralités

I. Nature et formation du caractère.

[Retour à la table des matières](#)

Nous entendons par trait de caractère la présence d'une forme d'expression déterminée pour l'âme d'un homme qui cherche à prendre position envers les tâches de la vie. La notion de « caractère » est donc une *notion sociale*. Nous ne pouvons parler d'un caractère, qu'eu égard à la solidarité établie entre l'homme et le milieu qui l'entoure. Pour un Robinson, par exemple, savoir quel caractère il aurait ne signifierait rien. Le caractère, c'est la prise de position psychique la manière selon laquelle un individu fait face à son milieu; c'est une ligne d'orientation où se poursuit son impulsion à se mettre en valeur, associée à son sentiment social, sentiment de communion humaine.

On a déjà constaté que toute la conduite d'un être humain est déterminée par un but qui ne se présente pas autrement que comme visant la supériorité, la puissance, la victoire remportée sur autrui. Ce but agit sur la conception que l'on se fait du monde : il influence la démarche, le calibre qu'un homme donne à son existence, et il guide les mouvements qui l'expriment. Les traits de caractère ne sont donc que les formes extérieures revêtues par la ligne d'orientation d'un individu. Comme tels, c'est par leur entremise que nous connaissons son attitude envers le milieu ambiant, envers les autres hommes en contact avec lui, envers la communauté en général et ses questions vitales. Il s'agit de phénomènes présentant des *moyens* de mettre la personnalité en valeur, de procédés qui se combinent en une méthode d'existence.

Contrairement à une opinion très répandue, les traits du caractère ne sont nullement innés, donnés par la nature. Mais on peut les comparer à une ligne de conduite qui s'attache à l'individu et lui permet, sans beaucoup de réflexion, d'exprimer en chaque situation sa personnalité distinctive. Ils ne correspondent à aucun potentiel ou substratum inné; ils sont, quoique très tôt, *acquis* pour pouvoir entretenir un comportement déterminé. Par exemple, un enfant n'est pas paresseux de naissance, mais parce que cela lui paraît approprié à lui faciliter la vie et, par là, à affirmer sa propre valeur. Car - en un certain sens - l'homme aspire encore à la puissance quand il suit la ligne de la paresse. Il peut toujours s'y référer comme à un défaut inné et sa valeur intérieure apparaît dès lors intacte. Le résultat suprême de cette appréciation de soi-même est toujours à peu près celui-ci : « Si je n'avais pas ce défaut, mes capacités pourraient se déployer brillamment ; par malheur, j'ai ce défaut. » Un autre, continuellement en lutte avec son entourage dans son indomptable penchant à la puissance, développera des traits de caractère qui semblent nécessaires pour ce genre de combat : ambition, envie, défiance, etc. Nous croirions de telles manifestations innées, intransformables, fondues dans la personnalité même; en réalité, l'observation poussée plus à fond fait reconnaître qu'elles semblent seulement nécessaires pour la ligne d'orientation de l'individu, et que par conséquent elles ont été voulues, adoptées. On doit les tenir pour le facteur non pas primaire mais secondaire, emporté de haute lutte sous l'action du but secret; on les considérera donc du point de vue de la *cause finale*. Rappelons ici nos exposés précédents, en vertu desquels la manière humaine de vivre, d'agir, de trouver une position, un point de vue, est nécessairement alliée à l'érection d'un but. Nous ne pouvons rien concevoir et mettre en oeuvre sans qu'un but déterminé nous anime. Il est déjà présent dans les cadres obscurs de l'âme enfantine, et il donne la direction pour tout son développement psychique. C'est la force conductrice, formative, qui fait que chaque individu représente une unité particulière, une personnalité spéciale, différant de toutes les autres, parce que tous ses mouvements et ses formes d'expression sont dirigés sur un seul et même point, en sorte que nous reconnaissons toujours l'individu, où qu'il se trouve sur sa route.

A l'égard de tous les phénomènes du psychisme, en particulier concernant la formation des traits du caractère, il faut refuser toute signification à la *transmission héréditaire*. Rien ne saurait appuyer l'application de la doctrine de l'hérédité à ce domaine. Naturellement, si l'on remonte le cours d'un phénomène quelconque de la

vie humaine, on aboutit au jour de la naissance, et il semble que le trait ait été inné. S'il se trouve des traits de caractère communs à toute une famille, à un peuple ou à une race, cela provient simplement du fait que l'un regarde les autres et développe en lui des traits qu'il a appris des autres, qu'il leur a empruntés. A certaines réalités, qualités et formes d'expression corporelles sont imparties, dans notre civilisation, comme un attrait séducteur; elles s'offrent à l'imitation. Par exemple, la soif de savoir, qui s'extériorise souvent sous la forme du plaisir de voir, pourra, chez des enfants obligés de combattre certaines imperfections de la conformation de leur appareil visuel, produire comme trait de caractère la curiosité. Mais ce trait ne se développera pas en vertu d'une nécessité impérieuse; si la ligne d'orientation du même enfant l'exigeait, il pourrait, dans son avidité de savoir, au lieu de cette curiosité, développer un autre trait de caractère, en vertu duquel, par exemple, il serait porté à examiner toutes sortes d'objets, à les extraire les uns des autres ou à les briser. Ou bien il dévorera des livres. Ainsi de suite. Il en va de même de la défiance chez des sujets plus ou moins infirmes de Poulie. Dans notre civilisation, ces personnes-là sont exposées à éprouver les dangers d'une manière extrêmement aggravée. Souvent aussi elles ont à endurer toutes sortes de rigueurs, des moqueries, le dédain qui souligne leur moindre valeur, etc., ce qui contribue à développer un caractère défiant. Mises de côté par beaucoup d'amis, il est compréhensible que des sentiments d'animosité puissent s'agiter en elles. Il serait faux de croire qu'un caractère défiant leur soit congénital. A l'argument qui invoque la présence de plusieurs criminels dans la même famille, on objectera que là, tradition, mauvais exemples et conception de la vie marchent de pair et que le vol, par exemple, s'offre même aux enfants comme une des possibilités de l'existence.

Il en est de même, en particulier, pour ce qui concerne l'impulsion à se mettre en valeur. Les difficultés que l'enfant a toujours à affronter font qu'aucun ne grandit dépourvu de cette tendance. Les formes sous lesquelles elle apparaît sont finalement changeables; elles alternent, se modifient et prennent des aspects différents suivant les individus. Si l'on soutient que, dans les traits de leur caractère, les enfants ressemblent très souvent à leurs parents, il nous faut répliquer que l'enfant, en cherchant à se faire valoir, est attiré par la figure d'un homme de son entourage, qui lui-même revendique cette valeur et la possède. Chaque génération s'instruit de la sorte, au contact de ses devanciers et, fût-ce dans les périodes les plus difficiles, aux prises avec les pires complications qu'entraîne l'impulsion à la puissance, elle s'en tient toujours à ce qu'elle a appris.

La poursuite de la supériorité est un but caché. Sous l'action du sentiment de communion humaine, elle ne peut se développer qu'en secret et elle s'abrite toujours sous un masque aimable. Mais il faut admettre que cette sorte de clandestinité ne résisterait pas à une meilleure compréhension mutuelle. Si nous parvenions au point où chacun serait en mesure de discerner plus nettement le caractère de ses semblables, nul ne pourrait plus se retrancher sûrement, mais en même temps il rendrait le travail des autres d'autant plus difficile, au point de n'être plus rentable. Il faudrait bien alors que tombât le voile de l'impulsion à la puissance. Aussi convient-il de

pénétrer plus à fond ces connexions et d'essayer une utilisation pratique des connaissances obtenues. Car notre connaissance des hommes ne va pas loin. Nous vivons engagés dans des relations culturelles fort compliquées, qui accumulent les difficultés entravant l'apprentissage de la vie. A proprement parler, les moyens essentiels pour acquérir de la clairvoyance sont refusés au peuple; jusqu'ici, l'école n'a procuré qu'une certaine somme de savoir répandue devant les enfants, elle leur fait « absorber » ce qu'ils peuvent et veulent, sans éveiller spécialement leur intérêt. Cette école même reste pour la majorité de la population à l'état de souhait inexaucé. On a également donné jusqu'à ce jour beaucoup trop peu d'importance à la condition capitale pour acquérir la connaissance de l'homme, C'est à pareille école que nous avons tous reçu nos normes pour juger et apprécier nos semblables. On nous y a bien appris à répartir les choses, à les distinguer entre elles comme étant bonnes ou mauvaises, mais il n'y eut plus de révision. Introduits dans la vie avec cette lacune, le travail de toute notre carrière se poursuivra sur une base insuffisante. Nous ne cessons, devenus adultes, de tabler sur les préjugés de notre enfance, comme s'ils étaient sacro-saints. Nous ne nous apercevons pas qu'entraînés dans le tourbillon de cette civilisation compliquée, nous acceptons des points de vue on ne peut plus opposés à une exacte connaissance des choses, parce qu'avant tout nous ne les envisageons que sous l'angle des sentiments de notre personnalité qui veut dominer et qu'il s'agit pour nous d'atteindre à un surcroît de puissance, Mode de considération trop objectif.

II. - Importance du sentiment de communion humaine pour le développement du caractère.

[Retour à la table des matières](#)

Dans le développement du caractère, à côté de l'impulsion à la puissance, un second facteur joue un rôle prééminent. C'est le sentiment social ou sentiment de communion humaine. Comme l'aspiration à se faire valoir, il apparaît déjà dans les premiers mouvements psychiques de l'enfant, en s'exprimant surtout par des marques de tendresse, par une recherche de contacts. Nous avons reconnu ailleurs les conditions du déploiement de ce sentiment; il suffit ici de les rappeler succinctement. Avant tout, il reste sous l'action constante du sentiment d'infériorité et de ce qui en procède, j'ai nommé l'aspiration à la puissance. L'être humain est extraordinairement réceptif aux sentiments d'infériorité les plus divers. A l'instant où l'un de ces sentiments surgit, commence à proprement parler le processus de la vie psychique, l'inquiétude qui recherche une issue, qui réclame sécurité et pleine valeur pour pouvoir jouir d'une vie paisible et heureuse. De la connaissance de ce sentiment d'infériorité procèdent les règles du comportement à observer vis-à-vis de l'enfant, et qui culminent en cette exigence générale - éviter d'aigrir l'enfant, le préserver de faire

trop durement connaissance avec les ombres de la vie, donc lui en présenter le plus possible les côtés lumineux. A cela se rattache un autre groupe de conditions, d'ordre économique. C'est sous leur influence que les enfants grandissent autrement qu'il le faudrait, parce que finalement déformation, incompréhension et contrainte sont des phénomènes auxquels il y aurait à remédier. Un rôle important revient aux lacunes corporelles, qui font que l'enfant ne mène pas une vie normale, qu'il faut lui reconnaître des privilèges et prendre des mesures particulières pour maintenir son existence. Même à ce prix, *ce que* nous ne pouvons empêcher, c'est que de tels enfants éprouvent la vie comme une chose difficile, rigoureuse; de là, pour leur sentiment de communion humaine, grave, danger d'endommagement.

Nous ne pouvons apprécier un individu autrement qu'en rapprochant de la notion de ce sentiment toute son attitude, sa pensée et ses actes, et en les mesurant. Ce point de vue nous est donné parce que la position de chacun au sein de la société humaine exige un profond sentiment des relations de la vie, qui nous fait éprouver et savoir, plus ou moins obscurément, parfois aussi en toute évidence, ce dont nous sommes redevables aux autres. Étant placés au milieu des oscillations de la vie et soumis à la logique de la solidarité humaine, il nous faut obtenir pour notre jugement des sûretés, pour lesquelles nous ne saurions reconnaître d'autre mesure que, précisément, la grandeur du sentiment de communion humaine. Il nous est impossible de nier notre dépendance spirituelle envers ce sentiment. Aucun homme ne serait en mesure d'en disconvenir sérieusement. Il n'y a pas de mots pour se dégager des obligations envers nos semblables. Le sentiment de communion humaine fait toujours entendre dans notre mémoire la voix de ses avertissements. Non pas que nous marchions toujours dans le sens qu'il indique, mais il faut dépenser une certaine force pour l'écarter; en outre, vu la validité universelle de ce sentiment, personne ne peut entreprendre une action sans se justifier d'une manière ou d'une autre devant le même sentiment. De là vient que, dans la vie humaine, pour tout ce qu'on pense et fait, on apporte des motifs, tout au moins des motifs d'atténuation, et à proprement parler la technique de la vie, de la pensée et de l'action résulte de ce que nous voulons rester toujours associés à ce sentiment de communion humaine; ou bien nous croyons cette connexion établie, ou au moins nous entendons en produire l'apparence. En un mot, ces éclaircissements doivent montrer qu'il existe quelque chose comme la figure de ce sentiment, recouvrant comme d'un voile toutes autres tendances, et qu'il faut le découvrir pour que nous soit accordée la possibilité d'apprécier correctement un individu. Si l'on risque toujours de se tromper, cela rend plus difficile l'évaluation de la grandeur du sentiment de communion humaine. Mais de toute manière la connaissance de l'être humain reste fort malaisée; c'est précisément pourquoi il faut qu'elle s'élève à l'état d'une science. Pour montrer quels abus peuvent sévir en l'espèce, exposons ici quelques cas empruntés à notre expérience.

Un jeune homme raconte qu'un jour, nageant sur mer avec plusieurs camarades, ils avaient abordé dans une île où ils passèrent un certain temps. L'un d'eux, comme il se penchait au bord de la côte rocheuse, vint à perdre l'équilibre et tomba à la mer. Le jeune homme, se penchant aussi, regardait curieusement son camarade s'enfoncer

dans les flots. En y réfléchissant plus tard, il fut frappé de constater qu'il n'y avait en lui que pure curiosité. Remarquons, au reste, que l'accident ne fut pas mortel. Mais c'est de celui qui le narre qu'il s'agit ici, et l'on est bien obligé de le considérer comme en grande partie dépourvu du sentiment de communion humaine. S'il s'avère ensuite qu'il n'a jamais, à proprement parler, fait du mal à quelqu'un, qu'à l'occasion même il peut se mettre en fort bons termes avec tel ou tel, ceci ne nous abusera pourtant pas sur la faiblesse de ce sentiment dans sa vie psychique. La conclusion reste bien un peu risquée; aussi va-t-il de soi qu'on ne l'établira pas sans plus ample information. A cet effet, voici encore un passe-temps favori imaginé par ce jeune homme. Il eût aimé se trouver dans une belle maisonnette au milieu des bois, à l'écart de toute compagnie. C'est aussi cette retraite qu'il se plaisait à reproduire par le dessin. Quiconque se connaît en productions de l'imagination discernera aisément là, s'il est au courant des antécédents, la carence du sentiment de communion humaine. Et si, sans émettre des considérations morales, nous constatons qu'un développement en quelque manière défectueux a agi sur le sujet, contrariant l'épanouissement du sens altruiste, nous ne risquons guère de le calomnier.

Une autre histoire, restée, nous l'espérons, à l'état d'anecdote, montrera plus clairement encore la différence entre le vrai et le faux sentiment de communion humaine. Une femme âgée, en montant dans un tramway, glissa et tomba dans la neige. Elle ne pouvait se relever. On s'attroupa autour d'elle sans lui porter secours, jusqu'à ce qu'enfin il se trouvât quelqu'un qui la remît sur ses pieds. Au même instant surgit un autre individu qui jusqu'alors s'était tenu caché par là. « Enfin, dit-il à l'âme secourable, enfin, voici l'homme de la situation; depuis cinq minutes j'étais là, à me demander si quelqu'un relèverait cette femme; vous êtes le premier. » On voit nettement ici comment, par une sorte d'exagération, en s'illusionnant, il est fait abus du sentiment de communion humaine, si bien qu'on s'érige en juge d'autrui, distribuant louange et blâme sans avoir soi-même remué le petit doigt.

Il y a des cas si compliqués qu'on éprouve de la difficulté à évaluer l'étendue du sentiment de communion humaine. Il ne reste alors qu'à remonter à ses racines. Nous ne nous tiendrons pas dans le vague, si par exemple il s'agit d'apprécier le cas où un chef d'armée qui tient déjà la guerre pour perdue envoie encore à la mort des milliers de soldats. Naturellement, selon son point de vue, il aura agi ainsi dans l'intérêt de la collectivité, et beaucoup acquiesceront à cet avis. Mais nous sommes peu portés de nos jours à voir en lui l'homme vraiment préoccupé de son prochain, quelques motifs qu'il puisse alléguer.

En pareils cas ce dont nous avons besoin pour pouvoir émettre un jugement correct, c'est d'un point de vue présentant une valeur générale. Ce sera pour nous celui de *l'utilité pour tous*, du *bien de la totalité*. Sous ce point de vue, la décision ne nous offrira des difficultés que dans les cas les plus rares.

C'est dans toutes les manifestations de la vie d'un homme que se montrera la dimension du sentiment de communion humaine. Déjà extérieurement cela s'expri-

mera, par exemple, par la manière de porter son regard sur autrui, de lui tendre la main, de lui adresser la parole. L'essence même d'un caractère nous produira souvent une impression toute sentimentale, Parfois, c'est fort inconsciemment que du comportement d'un individu nous tirons des conclusions dont nous faisons dépendre notre propre attitude. Le présent exposé se borne à transposer ce processus dans la sphère du conscient, afin d'obtenir de la sorte la possibilité d'examiner et d'apprécier sans avoir à redouter des sources d'erreurs. Ainsi nous ne sommes plus égarés par des préventions apparues beaucoup plus facilement quand tout se passe dans l'inconscient, où nous ne pouvons établir un contrôle et où manque toute possibilité de révision.

Rappelons encore une fois que pour juger un caractère, c'est uniquement la position totale de l'individu qu'il faut saisir comme facteur essentiel, car il ne suffit pas de détacher tels ou tels faits de détail, soit le *seul* substratum corporel, soit *seulement* le milieu, ou de considérer *seulement* l'éducation, L'adoption de la bonne méthode dissipera, d'ailleurs, un vrai cauchemar qui oppresse le cœur humain. En effet, si nous pouvons établir et édifier cette voie, si nous avons conscience de trouver dans une connaissance de nous-même plus profonde la possibilité de nous comporter d'une manière plus adéquate, alors il est également possible d'agir avec succès sur autrui, spécialement sur les enfants, et de préserver leur destin de se réduire à un *fatum* aveugle, au malheur constant dû à l'atmosphère ténébreuse de la famille qui leur donna naissance. Menez cette oeuvre à bonne fin, et la civilisation humaine aura fait un pas décisif en avant, la possibilité sera désormais acquise pour une génération de grandir consciente d'être maîtresse de son destin.

III. - Orientation du développement du caractère.

[Retour à la table des matières](#)

Corrélativement à la direction que l'enfant suit au cours de son développement psychique, surgiront les traits du caractère qu'il manifeste. Ou bien cette direction se laissera saisir sous l'aspect d'une ligne droite, ou bien elle aura des courbures. Dans le premier cas, l'enfant tendra directement à la réalisation de son but, en même temps qu'il développera un caractère agressif et courageux. On peut dire que, dans tous les cas, les débuts du caractère ont quelque chose de cette agressivité, mais que les difficultés de la vie restent susceptibles d'en infléchir la ligne. Ces difficultés, chacun le sait, proviennent d'une grande force de résistance chez les adversaires, en sorte que sur la ligne droite l'enfant reste impuissant à atteindre son but visant la supériorité. Il cherchera à tourner les difficultés, d'une manière ou d'une autre. Le long de cette voie à détours, il acquerra encore de nouveaux traits de caractère bien déterminés. Agissent de la même manière sur le développement du caractère toutes les autres difficultés que nous connaissons déjà, comme l'insuffisance de tel ou tel organe, les

erreurs ou bévues imputables à l'entourage de l'enfant, etc. Il faut aussi tenir pour importantes les influences venant du vaste milieu qui s'étend au-delà du foyer familial, car il possède une irrésistible puissance éducative. La vie publique se reporte dans les exigences, pensées et sentiments des éducateurs eux-mêmes, qui entendent appliquer leur action au service de la vie sociale et de la culture régnante.

Mais les difficultés de toute espèce ne peuvent que mettre en danger le développement rectiligne du caractère. Aussi les voies où l'enfant s'engage pour atteindre son but qui vise la puissance s'écarteront-elles plus ou moins de la ligne droite. Tandis que, dans le premier cas, l'attitude de l'enfant lui fait toujours affronter en face, directement, chaque difficulté, c'est dans le second cas un tout autre enfant qui apparaît; celui-là sait déjà, a déjà appris, que le feu brûle, qu'il existe des adversaires, qu'on doit être prévoyant et prudent. Ce sera par des détours, avec quelque astuce, en rusant, qu'il cherchera à acquérir valeur et puissance. La suite de son développement dépendra du degré de cette déviation ; cela variera suivant qu'il sera trop prudent ou pas assez, qu'il s'accordera encore avec les nécessités de la vie ou les aura déjà laissées de côté. Il n'abordera plus ses tâches face à face, il deviendra poltron ou timide, ne vous regardera plus droit dans les yeux, ne dira plus la vérité. Autre type d'enfant, mais but identique. Si le comportement diffère, l'intention peut rester la même.

Les deux directions du développement peuvent, jusqu'à un certain point, être fécondes, surtout si l'enfant n'a pas encore adopté des formes trop rigides, si ses principes gardent encore de la souplesse, en sorte qu'il ne suit pas toujours le même chemin, mais conserve assez d'initiative et de souplesse pour trouver une autre forme lorsque la précédente s'est montrée insuffisante.

L'adhésion aux exigences de la collectivité présuppose donc une vie commune non contrariée. Il est aisé d'y amener l'enfant, aussi longtemps qu'il n'a pris envers son entourage une position combative. Or, au sein de la famille, le conflit n'est évitable que si les éducateurs peuvent refréner leur propre impulsion à la puissance jusqu'au point où elle ne fera pas subir à l'enfant la contrainte d'une lourde pression. S'ils disposent en outre d'une pleine compréhension de son développement, ils sauront aussi éviter que les traits rectilignes du caractère ne s'aiguisent à outrance, que le courage ne dégénère en témérité, l'indépendance en brutal égoïsme. Ils pourront également conjurer le passage de la soumission à une obéissance servile, qui résulterait d'une autorité elle-même issue de tels ou tels procédés impérieux, violents; l'enfant alors se replie sur lui-même, se ferme et appréhende la vérité parce qu'il redoute les suites de la franchise. Car la pression souvent pratiquée par les éducateurs est un procédé téméraire, qui ne produit dans la plupart des cas qu'une fausse soumission; toute obéissance obtenue par la force n'est qu'apparente. Quand bien même agirait sur l'enfant, directement ou non, toutes les difficultés concevables qui peuvent intervenir, un reflet de la disposition générale tombera toujours dans son âme et celle-ci en recevra la conformation correspondante, sans que puisse s'exercer aucune critique,

soit parce que l'enfant n'est pas en mesure de la produire, soit parce que les adultes de son entourage ne savent rien de ce qui se passe ainsi en lui, ou ne le comprennent pas.

On peut aussi classer les individus d'une autre manière, c'est-à-dire d'après leur attitude en face des difficultés. Les optimistes sont ceux chez qui le développement du caractère suit, dans l'ensemble, une ligne droite. Ils font face à toutes les difficultés avec courage et sans les prendre au tragique. Ils ont assuré leur confiance en eux-mêmes et trouvé assez facilement une position favorable envers la vie. Ils ne réclament pas trop, parce qu'ils ont une bonne opinion d'eux-mêmes et ne se sentent pas amoindris. Ils supportent les difficultés de la vie plus aisément que d'autres qui trouvent toujours là de quoi s'estimer faibles et insuffisants. Même aux prises avec les situations les plus lourdes, ils demeurent calmement convaincus que l'on peut réparer le mal.

Il est possible de reconnaître un optimiste déjà par sa physionomie, ses allures générales. Ces sujets-là ne se montrent pas craintifs, parlent ouvertement et spontanément, et le plus souvent ils ne se gênent pas beaucoup. On pourrait les dessiner les bras ouverts pour accueillir autrui. Ils trouvent facilement des points de contact avec tel ou tel, ils ont l'amitié facile, parce qu'ils n'inclinent pas à se défier. Ils parlent sans hésitation, leur démarche et leur tenue sont naturelles, dégagées. A l'état pur, ce type ne se rencontre que rarement ; presque jamais il ne persistera après la première enfance. Mais l'optimisme partiel existe à, des degrés divers, dont nous pouvons déjà nous contenter.

A l'opposé, le type des *pessimistes* pose les problèmes pédagogiques les plus difficiles. Ce sont ceux chez qui les expériences et impressions de leur enfance ont produit un sentiment d'infériorité ; des difficultés de toute sorte leur ont fait estimer que la vie n'a rien d'aisé. Une fois engagés dans cette conception pessimiste du monde, elle-même entretenue par le traitement défectueux qu'ils subirent, leur vue ne se portera plus que sur les ombres de la vie. Bien plus conscients que les optimistes des difficultés de l'existence, ils ont vite perdu courage. Souvent sous l'empire d'un sentiment d'incertitude, ils cherchent où trouver un appui. Habituellement ceci se marque déjà à l'extérieur par une impossibilité de se tenir tranquille ou isolé, comme par exemple dans le cas des enfants qui cherchent à s'accrocher à leur mère ou l'appellent de leur cris. Parfois, ce *cri d'appel à la mère* persiste jusqu'à un âge avancé.

La circonspection particulière qui caractérise ce type se marque dans une attitude le plus souvent timide, hésitante, craintive, lente, prudemment calculée parce qu'on soupçonne toujours des dangers. Le sommeil pourra fonctionner mal. D'une manière générale, c'est un thermomètre de grande valeur pour mesurer le développement d'un individu. Les *troubles du sommeil* indiquent toujours incertitude et prévoyance dépassant la moyenne, comme si ces gens restaient en permanence, nuit et jour, sur leurs gardes pour mieux se protéger contre les hostilités de la vie. Ceci laisse aussi discerner combien peu les pessimistes possèdent l'art de vivre, combien peu ils comprennent vraiment la vie et ses relations, alors qu'ils ne peuvent même avoir leur part de

bon sommeil. S'ils avaient raison, il ne leur serait même pas *permis* de dormir. Si la vie était réellement aussi dure qu'ils l'admettent, le sommeil serait en fait chose nuisible. Dans l'inclination à s'opposer à des choses aussi naturellement établies, se trahit leur inaptitude vitale. Parfois, si le pessimisme n'apparaît pas dans le sommeil défectueux, ce sont d'autres détails qui le manifestent; exemples : on se demande anxieusement si la porte est bien fermée; on rêve fréquemment de cambrioleurs, etc. Ce type se laisse même reconnaître dans les positions prises en dormant. Souvent de tels hommes se recroquevillent alors sur la plus petite surface possible, ou bien ils tirent la couverture jusque par-dessus leur tête.

En partant d'un autre point de vue, on peut distinguer entre attaquants et attaqués. *L'attitude agressive* se montre avant tout par des mouvements poussés plus loin. Chez les sujets courageux, cette vertu prend des proportions excessives, car ils veulent toujours prouver aux autres comme à eux mêmes qu'ils sont capables de grandes choses. Ils trahissent ainsi le vif sentiment d'insécurité qui, au fond, les domine. Sont-ils craintifs, ils chercheront à s'endurcir contre la peur. D'autres seront portés à réprimer tels ou tels sentiments tendres ou alanguis, parce qu'ils y voient autant de faiblesses. Ils voudront toujours faire le fort, parfois si expressément que cela sautera aux yeux. Il leur arrivera aussi de présenter certains traits de rudesse ou même de cruauté. S'ils inclinent au pessimisme, tous leurs contacts avec le milieu sont souvent changés parce qu'ils ne sympathisent pas, ne partagent pas la vie ambiante et s'opposent à tout avec hostilité. Leur consciente estimation d'eux-mêmes peut alors atteindre un degré considérable; ils peuvent se gonfler d'orgueil, d'arrogance et de présomption, exhiber des vanités illusoire tout comme s'ils étaient de véritables triomphateurs. Mais la précision qu'ils apportent à toutes ces démarches et ce qu'il y a là de superflu non seulement trouble la vie collective mais laisse aussi discerner que tout en eux n'est qu'une construction artificielle dressée sur une base incertaine et vacillante. Ainsi prend corps leur attitude agressive, qui se maintient quelque temps.

La suite de leur développement n'est pas aisée. La société humaine ne réserve pas ses bonnes grâces à des êtres de cette complexion. Par cela seul qu'ils étonnent, ils se rendent antipathiques. Leur constante impulsion à l'emporter les met bientôt aux prises avec autrui, spécialement avec des gens semblablement disposés, chez qui ils éveillent la concurrence. Leur vie n'est plus qu'une chaîne sans fin de conflits et lorsque, cas à peu près inévitable, ils subissent des défaites, souvent du même coup c'en est fait de leur ligne de conduite visant victoire et triomphe. Alors, facilement, ils reculent, effrayés, perdent leur persévérance et ne peuvent plus surmonter les revers qu'à grand-peine. Il leur est aussi plus difficile de se mettre au premier rang. L'insuccès de leurs travaux se met à exercer sur eux une influence qui va persister, et leur développement prend fin approximativement comme a commencé celui des gens ressortissant à l'autre type, ceux qui se sentent toujours attaqués.

Ces derniers, les *attaqués*, sont ceux qui, pour surmonter le sentiment de leur faiblesse, n'ont jamais cherché la ligne agressive, mais au contraire celle de l'anxiété, de la prudence et de la poltronnerie. Ceci ne prend jamais consistance sans qu'ait

d'abord été suivie, quoique pour une courte durée, la ligne que nous venons de décrire à propos du premier type. Les « attaqués » sont bientôt si écrasés par de fâcheuses expériences, ils en tirent les dernières conséquences en un sens tellement désastreux, qu'ils prennent facilement le chemin de la fuite. Beaucoup réussissent à se dissimuler à eux-mêmes ces mouvements de désertion, car ils font comme si s'ouvrait là un nouveau commencement, actif et fertile. C'est par exemple le cas, lorsqu'ils se replongent dans leur passé, poursuivent intensément l'évocation de leurs souvenirs et donnent carrière à leur imagination; pourquoi, au fait et au prendre? Uniquement à l'effet d'échapper à la réalité qui leur apparaît menaçante. Si toute initiative n'est pas encore perdue, l'un ou l'autre de ces hommes pourra réussir à produire sur cette voie certaines choses non dépourvues d'utilité pour la collectivité. Ceux qui s'intéressent à la psychologie *de l'artiste y trouveront* souvent représenté ce type qui se détourne de la réalité pour s'établir dans un autre monde, celui de l'imagination, royaume des idées, où ne se dresse aucun obstacle. Mais le cas de ces hommes-là reste exceptionnel. La plupart échouent. Ils craignent tout et tous, deviennent terriblement méfiants et n'attendent d'autrui que de l'inimitié. Malheureusement, étant donnée notre culture, la position qu'ils ont prise se trouve trop fréquemment renforcée; ils perdent alors toute considération pour les bonnes qualités des hommes; à leur regard disparaissent les côtés lumineux de la vie. Un trait de caractère très répandu chez ces sujets, c'est l'extraordinaire développement que peut prendre en eux l'esprit *critique*, l'acuité avec laquelle ils perçoivent immédiatement tout défaut. Ils s'érigent en juges, sans avoir eux-mêmes concouru utilement au bien de leur entourage. A force de tout critiquer, ils deviennent partout de mauvais joueurs, ceux qui gâtent la partie. Leur défiance leur impose une attitude hésitante, une attente passive. Devant une besogne à entreprendre, ils se mettent à douter, à louvoyer, comme s'ils voulaient repousser toute décision.

Pour dessiner ce type, on pourrait le représenter sous les traits d'un individu qui avance ses mains comme pour battre en retraite, et parfois détourne ses regards, comme pour n'être pas obligé de voir le danger face à face.

D'autres traits, chez de tels hommes, sont peu sympathiques. C'est qu'en règle générale ceux qui n'ont pas confiance en eux-mêmes tendent aussi à se défier des autres. Mais inévitablement cela ne va pas sans produire de leur part des marques d'envie et d'avarice. La réclusion où souvent ils vivent indique qu'ils ne désirent nullement causer à d'autres de la joie ou s'associer aux joies des autres. Celles-ci, parfois, les affligent et même les blessent. Certains d'entre eux réussissent assez souvent, artifice singulier, à se sentir supérieurs aux autres de telle manière que ce sentiment est dur à ébranler. Dans leur impulsion à se montrer ainsi supérieurs, peuvent intervenir des impressions si compliquées qu'au premier abord on n'y reconnaît rien d'hostile.

IV. - Différences par rapport à d'autres écoles psychologiques.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est pas impossible de pratiquer l'étude de la connaissance de l'homme sans suivre une direction clairement consciente. En ce cas, on prend ordinairement un *seul* point du développement psychique, et partant de là on cherche à ériger des types, afin de s'y reconnaître. On pourrait ainsi répartir les individus en deux catégories : d'une part, ceux chez qui prédomine la réflexion ou l'imagination, gens peu portés à intervenir activement dans la vie, et par conséquent difficiles à mettre à l'œuvre; d'autre part, les caractères plus actifs, qui réfléchissent moins et qui laissent moins de latitude à l'imagination, mais sont toujours occupés au travail, entreprenants. Ces types existent en effet. Mais s'il fallait borner là nos observations et, comme la psychologie l'a fait ailleurs, n'établir que cette modeste conclusion : chez les uns l'activité de l'imagination, chez les autres la force agissante sont le plus développées, ce résultat ne saurait, à la longue, nous suffire. Nous avons besoin d'établir clairement *comment* ces faits se sont produits, si c'était fatal ou si cela pouvait s'éviter ou se modifier. C'est pourquoi des distinctions et répartitions arbitraires de ce genre, émises d'un Point de vue superficiel, ne peuvent s'utiliser pour une connaissance rationnelle de l'être humain, quand bien même des types ainsi définis ne cessent de se présenter à nous.

Où la caractérologie individuelle a-t-elle saisi le développement des mouvements d'expression? Là même où s'en trouveront les commencements, aux premiers jours de l'enfance. Elle a établi que, dans l'ensemble et dans le détail, ces mouvements doivent leur cachet particulier soit à la prédominance du sentiment de communion humaine, soit à la plus forte poussée de l'aspiration à la puissance. Ce fait acquis la mettait soudain en possession d'une clef, à l'aide de laquelle il est possible d'obtenir de chaque sujet une vue assez précise et de le classer, naturellement sans jamais se départir de cette prudence que requiert du psychologue l'ampleur du domaine où il opère. Cette condition élémentaire étant présupposée, nous obtenons une mesure permettant d'établir si un phénomène psychique comporte en proportions élevées le sentiment de communion humaine, auquel ne se combine que faiblement quelque aspiration à la puissance et à la politique de prestige, ou si tel autre sujet observé compte parmi les natures essentiellement ambitieuses et se comporte comme il le fait, uniquement pour montrer à son entourage comme à lui-même combien il dépasse autrui. Sur cette base on parvient sans difficulté à voir plus clairement certains traits de caractère, à en tenir compte, à les comprendre en particulier du point de vue de l'unité d'une personnalité; en même temps nous sont ainsi donnés les moyens de compter avec un homme et d'agir sur lui.

V. - Tempéraments et sécrétion interne.

[Retour à la table des matières](#)

Depuis fort longtemps la psychologie a distingué les formes d'expression psychiques correspondant aux différents *tempéraments*. Il n'est pas facile de dire ce qu'on doit entendre par tempérament : est-ce la vitesse avec laquelle quelqu'un pense, parle ou agit ? est-ce la force qu'il dépense ou le rythme qu'il suit? etc. Si l'on passe en revue les exposés des psychologues concernant la nature des tempéraments, on doit dire que, depuis la lointaine antiquité, la science qui s'attache à observer la vie de l'âme n'est pas allée au delà d'une distinction entre quatre tempéraments. C'est en Grèce qu'on les a répartis sous ces appellations : sanguin, colérique, mélancolique et flegmatique. Hippocrate admit ce classement, puis les Romains le développèrent; aujourd'hui encore, c'est en psychologie un principe respecté.

On attribue un tempérament sanguin à l'individu qui manifeste un certain plaisir à vivre, qui ne prend pas les choses trop difficilement, qui, comme l'on dit, ne se fait pas trop de cheveux blancs, cherchant en tout le côté le plus beau et le plus plaisant; il éprouve bien de la tristesse quand il y a lieu, mais sans s'abandonner au découragement; il jouit des heureux événements, mais sans transports d'enthousiasme. L'analyse détaillée de ce type montre simplement qu'il comprend des gens pourvus d'une santé à peu près intacte, en tout cas sans altérations considérables. On ne saurait en dire autant des trois autres catégories. Par une vieille image poétique, on représente le colérique jetant au loin, furieusement, une pierre qui lui barre la route, tandis que le sanguin passe tranquillement à côté d'elle. C'est ce que la psychologie des caractères individuels traduira en disant : le colérique est celui chez qui l'impulsion à la puissance prédomine si intensément qu'il lui faut toujours faire de grands mouvements, produire de la force et qu'il veut, en poursuivant une marche agressive autant que rectiligne, tout dépasser. Autrefois on faisait dépendre ce tempérament de l'action de la bile : tempérament bilieux. On parle encore de gens « emportés par leur bile ». En réalité, ce sont des individus très remuants, comme on les trouve dès la première enfance, qui n'ont pas seulement en eux un sentiment de force mais le font apparaître et veulent le démontrer.

Le *mélancolique* donne déjà une autre impression. Dans la parabole mentionnée, il est représenté en quelque sorte comme un homme qui, à la vue de la pierre, se trouve « envahi par tous ses péchés », sombre dans de tristes réflexions et fait demi-tour en arrière. La caractérologie individuelle voit ici le type prononcé d'un individu hésitant, qui n'est jamais assuré de pouvoir surmonter les difficultés et aller de l'avant, mais ne hasarde ses pas qu'avec la plus grande circonspection, aimant mieux rester arrêté ou se retirer que courir un risque. C'est donc un homme chez qui le doute prédomine, un homme porté le plus souvent à penser à soi plus qu'aux autres, en sorte

que ce type non plus ne possède pas de points d'attache avec les grandes possibilités de la vie. Ses propres soucis pèsent sur lui d'un tel poids que son regard ne se porte qu'en arrière ou au dedans.

Quant au *flegmatique*, il apparaît comme un homme à qui la vie serait étrangère. Il va, collectionnant des impressions sans en tirer aucune conclusion particulière; plus rien ne le frappe ou l'émeut, rien ne retient son intérêt, il ne se livre à aucun effort marqué; bref, il n'a pas, lui non plus, de relations avec la vie; c'est peut-être lui qui se trouve le plus éloigné d'elle.

Dès lors, on ne peut reconnaître que chez le sanguin le type d'un homme bien conditionné. Il faut, du reste, ajouter que ces tempéraments existent très rarement dans toute leur pureté; le plus souvent on rencontre des cas mixtes, ce qui fait perdre leur valeur aux types ainsi définis. Il arrive aussi que différents tempéraments se détachent l'un de l'autre. Par exemple, un enfant d'abord colérique deviendra plus tard mélancolique et peut-être en dernier lieu flegmatique. En ce qui concerne le sanguin, on doit encore constater qu'en lui se montre l'individu qui, enfant, fut le moins exposé à éprouver le sentiment de son infériorité, en qui ne se produisirent guère de déficiences organiques, et qui ne subit pas de fortes excitations, si bien qu'il put se développer tranquillement, s'habituer à aimer la vie et à y marcher d'un pas assuré.

Ici intervient la science, et voici ce qu'elle explique. Les tempéraments humains dépendent de la *sécrétion interne de nos glandes*². La science médicale, dans ses recherches en cours, s'occupe de préciser le rôle des glandes dites vasculaires, sanguines ou endocrines. Telles sont, notamment, la thyroïde, l'hypophyse, les capsules surrénales, le thymus, les parathyroïdes et les glandes interstitielles des testicules et ovaires. Ces glandes sont dépourvues de canal excréteur; vésicules de tissu épithélial, elles déversent dans le sang le produit de leur sécrétion.

On admet maintenant que tous les organes et tissus du corps subissent l'influence de ces produits, qui par le sang atteignent chacune de nos innombrables cellules. Ces substances sécrétées par les glandes endocrines produisent des effets stimulants et de désintoxication. Elles sont donc absolument nécessaires à l'entretien de la vie. Le rôle intégral des glandes endocrines n'est pas encore élucidé. Ces recherches en sont actuellement à leurs débuts, on ne peut table sur des faits parfaitement positifs. Mais comme elles se prétendent fondées à déterminer une direction psychologique, à éclairer les problèmes du caractère et du tempérament, il nous faut ici en dire encore quelques mots.

D'abord, une importante considération s'impose. En présence d'un cas pathologique réel, où par exemple la sécrétion de la glande thyroïde fonctionne défectueusement, il est bien exact que se produisent aussi des manifestations d'ordre psychique qui paraissent ressortir pleinement au type du tempérament flegmatique. Non seule-

² Voir Kretschmer, *Charakter und Temperament*, Berlin, 1921.

ment, en effet, les sujets présentent de l'enflure, un fort durcissement de la peau, des altérations capillaires, mais leurs mouvements deviennent on ne peut plus lents et paresseux. Leur réceptivité physique a fortement diminué, leur initiative va périclitant.

Or, si nous comparons ce cas à celui d'un tempérament flegmatique, que nous tenons pour tel *sans* pouvoir établir qu'il y ait perte pathologique de la substance émise par la glande thyroïde, les deux cas se présentent sous des aspects très différents. On pourrait donc dire : il y a peut-être, hypothétiquement, dans l'apport de la glande thyroïde au sang quelque chose qui contribue à un fonctionnement psychique normal. Mais impossible d'aller jusqu'à une identification et d'admettre que le tempérament flegmatique doive son origine au déficit de cet influx thyroïdien dans les vaisseaux de la circulation sanguine.

Le type *pathologique* du flegmatique diffère donc entièrement de celui que nous désignons comme flegmatique dans la vie courante, et dont tempérament et caractère se détachent, déterminés par leurs antécédents psychologiques. Ces flegmatiques qui nous intéressent comme psychologues, ne sont pas des types restant toujours pareils à eux-mêmes : on est souvent frappé par les réactions vives et profondes qui surgissent chez eux. Il n'y a pas de flegmatique perpétuel; il apparaîtra toujours que ce tempérament n'est autre chose qu'une enveloppe artificielle, une assurance que s'est ménagée un homme très impressionnable, pour laquelle il avait peut-être une inclination innée, inhérente à sa constitution. Le tempérament flegmatique est une manière d'assurance, une réponse significative aux questions posées par la vie; à ce titre, il diffère naturellement tout à fait de la lenteur, de l'indolence et de l'insuffisance d'un homme privé, tout ou partie, de sa glande thyroïde.

Il nous est impossible de passer outre à cette observation. Même si l'on parvenait à démontrer que seuls auront un tempérament flegmatique les sujets chez qui la sécrétion thyroïdienne subit des altérations, nous resterions convaincu que ceci ne résout pas toute la question. Il s'agit en réalité de tout un faisceau de causes et de buts, de tout un concours d'activités organiques et d'influences extérieures qui engendrent d'abord un sentiment d'infériorité organique, et dont procèdent ensuite les efforts de l'individu; parmi ces efforts *il peut* y en avoir un destiné à se protéger par le tempérament flegmatique contre ce qui blesse le sentiment de la personnalité et contre tout ce qu'on ne peut admettre. En d'autres termes, nous nous retrouvons là en présence d'un type dont il déjà été question; une seule particularité intervient en l'espèce : c'est l'infériorité organique de la glande thyroïde, avec ses conséquences, qui passe au premier plan; c'est cette infériorité organique qui entraîne pour le sujet une plus mauvaise position dans la vie, à quoi il oppose comme tentative d'amélioration certains procédés psychiques tels que le flegme.

Notre conception se renforce encore si nous considérons d'autres anomalies de la sécrétion et si nous examinons les tempéraments « correspondants ». Ainsi, il y a des gens chez qui la sécrétion thyroïdienne surabonde, comme c'est le cas dans la maladie

de Basedow. En pareil cas, l'activité cardiaque s'exagère, en particulier, le rythme du pouls s'accélère, les yeux font saillie, la glande thyroïde s'hypertrophie, tout le corps, surtout aux mains, est atteint d'un tremblement plus ou moins prononcé. La sueur aussi a tendance à couler et souvent, peut-être sous l'action du pancréas, les organes digestifs subissent des troubles. Les malades se montrent excités, agités, brusques, ils traversent, dans la plupart des cas, des crises d'angoisse. Le visage d'une personne atteinte de la maladie de Basedow montre à un degré très marqué l'indiscutable aspect d'un anxieux.

Mais si l'on disait que ceci ne diffère pas de l'image psychologique de l'angoisse, l'erreur serait grande. Les faits psychologiques constatés en pareil cas sont, nous l'avons dit, les états agités et une certaine incapacité aux travaux de l'esprit ou du corps, une faiblesse conditionnée aussi bien psychiquement qu'organiquement. Mais une comparaison avec des sujets qui, *par ailleurs*, souffrent d'états d'excitation, d'angoisse, de précipitation, nous montre une grande différence. Là où il y a hypertrophie thyroïdienne, excès de sécrétion de cette glande, le phénomène ressortit à une intoxication chronique, un peu comme dans les états d'ivresse. Chez les sujets excités pour d'autres motifs, trépidants et facilement atteints d'angoisse, la situation n'est pas du tout la même, et nous pouvons en développer les antécédents psychiques. Il ne s'agit donc que d'*analogies* ; la *conformité au plan* d'un caractère et d'un tempérament fait défaut.

Nous devons mentionner encore d'autres glandes à sécrétion interne. Spécifiques sont les rapports entre ces divers développements glandulaires et les glandes interstitielles des ovaires et des testicules. (Voir aussi Adler, *Studie über die Linderwertigkeit von Organen*.) Ceci est devenu un véritable principe des recherches biologiques, en sorte qu'il ne se trouve aucune espèce d'anomalie d'une glande quelconque sans qu'en même temps on n'en constate dans celles des testicules ou des ovaires. On n'a pas encore établi le rapport de cette interdépendance, le motif de la concomitance. Mais ici encore il ne convient pas d'attribuer à ces glandes spéciales d'autres influences psychiques. En l'espèce, on n'arrive guère à dégager autre chose que ce que nous connaissons déjà, à savoir l'image d'un individu organiquement déficient, qui éprouve des difficultés à se reconnaître dans la vie, ensuite de quoi il redoublera artifices psychiques et mesures de sécurité.

En particulier, on a cru découvrir que le caractère et le tempérament subissent une influence des glandes insérées dans les organes sexuels. Mais, si l'on considère que des anomalies très étendues affectant la substance de ces glandes n'ont rien de fréquent, il faut en conclure que, là où se présente ce genre de phénomène pathologique, il s'agit de cas exceptionnels. Comme, en outre, on est obligé d'admettre qu'en fait aucun aspect de la vie psychique ne peut se rapporter directement au fonctionnement de ces glandes, qu'il résulte bien plutôt de la situation propre au sujet atteint d'une affection ainsi localisée, on manque une fois de plus de toute base solide pour une construction psychologique. On peut uniquement établir que des glandes interstitielles également émanent certaines excitations nécessaires à la vitalité, qui fondent la

position de l'enfant dans son milieu mais qui peuvent aussi provenir des autres organes et qui ne déterminent pas forcément telle ou telle structure psychique précise.

Sachant combien il est délicat et épineux d'acquiescer la juste évaluation d'un individu, l'erreur en ce domaine pouvant avoir des conséquences mortelles, une mise en garde s'impose. Nous dirons donc ceci : grande est la *tentation* d'user d'artifices spéciaux et de viser à un développement psychique originel pour des enfants venus au monde avec des infériorités ou déficiences corporelles congénitales, mais cette *tentation peut être surmontée*. Il n'y a pas d'organe, en quelque état qu'il se trouve, qui astreigne l'individu à un comportement déterminé. Cela l'égaré, sans doute, mais il s'agit d'autre chose. Et des vues comme celles que nous réfutons ne peuvent se maintenir que parce que personne n'a pensé à ménager dès l'abord un terme aux difficultés qui contrarient le développement psychique des enfants organiquement faibles, parce que, dès lors, on les laisse tomber dans les erreurs surgies si aisément et qu'à proprement parler on se borne à regarder cette situation sans y porter secours pour favoriser l'évolution normale. En conséquence, il nous faudra demander que la *psychologie de position*, fondée sur la caractérologie individuelle, soit maintenue dans ses droits, en regard des prétentions d'une nouvelle *psychologie de disposition*.

VI. - Récapitulation.

[Retour à la table des matières](#)

Avant d'arriver à l'examen des divers traits de caractère, rassemblons brièvement les points de vue acquis jusqu'ici.

Nous avons formulé l'importante affirmation qui veut que la connaissance de l'homme ne puisse être recherchée d'après un phénomène isolé, détaché de la connexion psychique. Il faut avoir comparé et amené à un dénominateur commun au moins deux phénomènes, séparés par l'intervalle le plus étendu possible dans le temps. Cette indication pratique s'est révélée fort profitable. Cela permet, en effet, de rassembler un grand nombre d'impressions qui, soumises à une évaluation systématique, se laissent condenser en un jugement plus sûr. Si l'on voulait asseoir son jugement sur un phénomène isolé, on se trouverait dans le même embarras que d'autres psychologues et pédagogues, et l'on retomberait dans l'usage des moyens courants dont nous avons toujours constaté la stérilité. Au contraire, si l'on réussit à obtenir autant de points d'attache que possible et à les associer entre eux, on a devant soi un système, dont on peut laisser agir sur soi les lignes de force, si bien qu'on obtient d'un individu une impression claire et unifiée. On se sent sur un terrain solide. Naturellement, à mesure que l'on connaît l'individu de plus près, le jugement peut se modifier plus ou moins. En tout cas, avant toute intervention pédagogique, il est

indispensable de se procurer de la sorte, en premier lieu, une image parfaitement claire.

On a discuté de divers moyens et procédés susceptibles d'élaborer un tel système, et à cet effet on a même recouru à des phénomènes tels que nous les trouvons en nous-mêmes ou tels que nous les comprenons dans l'image idéale d'un être humain. Poussant plus loin, nous avons exigé que ce système constitué par nous ne soit jamais autorisé à se passer d'un facteur déterminé, qui n'est autre que le facteur social. Il ne suffit pas de considérer simplement comme individuels les phénomènes de la vie psychique, il faut les saisir dans leur relation avec la vie en société. Comme principe particulier, avant tout pour notre vie commune avec les hommes, nous avons acquis la connaissance que voici : *le caractère d'un individu n'est jamais pour nous le motif d'un jugement moral, c'est une connaissance sociale, constatant comment cet individu agit sur le milieu qui l'entoure et quelle est sa solidarité avec ce milieu.*

En suivant cet ordre d'idées, nous avons rencontré deux phénomènes universellement humains : en premier lieu, se trouve partout établi le sentiment social de communion humaine qui unit les individus entre eux, et qui a créé les grandes productions de la civilisation. Telle est l'une des normes que nous avons appliquées aux phénomènes de la vie psychique; elle permet de déterminer la grandeur du sentiment agissant de communion humaine. Nous obtenons une impression plastique d'une âme, lorsque nous savons comment quelqu'un se trouve placé en relation avec les hommes, comment il extériorise sa participation à l'humanité, la rend féconde et vivante. Finalement nous sommes arrivés - et ce fut notre seconde norme pour juger un caractère - à constater que les forces dont le sentiment de communion humaine est le plus fortement exposé à subir l'action hostile, sont des mouvements exprimant l'impulsion à la puissance et à la supériorité.

Appuyés sur ces deux points d'attache, nous avons pu comprendre que les différences entre les individus sont conditionnées par l'intensité du sentiment de communion humaine et de la tendance à la puissance, facteurs qui s'influencent mutuellement. C'est un jeu de forces dont la forme extérieurement manifestée constitue ce que nous appelons le caractère.

Caractérologie

Chapitre II

Traits de caractère de nature agressive

I. - Vanité (ambition).

[Retour à la table des matières](#)

Aussitôt que prédomine la tendance à se faire valoir, elle provoque dans la vie psychique une tension accrue, en sorte que l'individu conçoit plus nettement son but qui lui vaudra puissance et supériorité, et qu'il s'applique à l'atteindre par des mouvements renforcés. Sa vie devient comme l'attente d'un grand triomphe. Un tel homme ne peut que perdre le sens de l'objectivité, du réel, puisqu'il perd le contact avec la vie et se préoccupe continuellement de savoir quelle impression il produit sur les autres, ce que les autres pensent de lui. Sa liberté d'action s'en trouve on ne peut plus entravée, et le trait de caractère le plus répandu de tous, la vanité, vient au jour.

On peut dire que la vanité est présente en tout homme, ne fût-ce qu'à l'état d'indices, de simples traces. Comme à l'exhiber ouvertement on n'en impose pas, elle reste le plus souvent voilée et revêt les formes les plus diverses. Même une certaine modestie peut la laisser subsister. Il se peut qu'un individu soit si vaniteux que le juge-

ment des autres ne lui importe plus ou, au contraire, qu'il cherche avidement à le capter et à se le rendre profitable.

Lorsqu'elle dépasse un certain niveau, la vanité devient extrêmement dangereuse. Indépendamment du fait qu'elle contraint l'individu à se dispenser en une variété d'entreprises inutiles visant plus au paraître qu'à l'être, qu'elle le porte à penser avant tout à soi, à ne tenir compte tout au plus que du jugement des autres sur sa personne, sa vanité lui fait aisément perdre le contact avec la réalité. Il se meut sans comprendre les relations humaines, sans cohésion avec la vie; il oublie ce que la vie réclame de lui, et ce qu'il aurait à faire, à donner, en sa qualité d'homme. Plus qu'aucun autre vice, la vanité est susceptible de détourner l'individu de son libre développement, car il se demande toujours si finalement apparaît pour lui un avantage.

Bien des fois on aura recours à une substitution dans les termes employés; au lieu de vanité ou d'orgueil on parlera d'ambition; cela sonne mieux. Ils se rencontrent en masse, ceux qui se déclarent fièrement ambitieux. Souvent aussi on s'en tient à l'expression « assiduité » ou « zèle ». C'est acceptable dans la mesure où en fait il en résulte quelque utilité pour la collectivité. Mais en général cela ne fait que recouvrir une immense vanité.

La vanité fait sans tarder de ces hommes de mauvais joueurs, gâtant la partie. Lorsqu'ils se voient déçus, insatisfaits, ils cherchent souvent à obtenir tout au moins que d'autres en pâtissent. On peut voir bien souvent des enfants en qui cette tendance se développe et s'ils la sentent menacée, afficher fortement leur importance non sans aimer à faire sentir leur force aux plus faibles. La cruauté envers les animaux en est un autre indice. Certains, déjà un peu découragés, s'attacheront à satisfaire leur vanité en d'absurdes vétilles et tâcheront de réaliser leur aspiration à l'importance en dehors de la grande lice du travail, sur un second théâtre d'opérations créé par leur fantaisie. On y trouvera ceux qui se plaignent toujours des rigueurs de la vie et soutiennent qu'on leur a fait du tort, qu'on reste leur devoir quelque chose. S'ils n'avaient pas reçu une éducation aussi mauvaise, ou si quelque méfait n'était intervenu, ils occuperaient, à les entendre, le premier rang. Telles sont, entre autres, leurs doléances. Ils trouvent toujours des prétextes pour ne pas se laisser placer face à face avec la vie. Mais dans leur rêveries ils ne puisent jamais qu'une nouvelle satisfaction pour leur vanité.

Quiconque est en contact avec eux s'en trouve généralement fort mal. Il est fort exposé à la critique de ces gens-là. Le vaniteux a l'habitude de s'appliquer à détourner de lui la responsabilité, la faute inhérente à tout échec. C'est toujours lui qui a raison, et les autres qui ont tort, alors que dans la vie il ne s'agit pas d'avoir raison, mais de faire avancer son affaire et de contribuer au progrès d'autrui. Au lieu de cela, le vaniteux ne cesse de se répandre en plaintes et en échappatoires.

On a ici affaire à des artifices de l'esprit humain, à des essais tentés pour protéger la vanité contre ce qui la blesse, pour maintenir intact le sentiment de supériorité, pour qu'il ne soit pas ébranlé.

Une objection courante se réfère aux grandes réalisations que l'humanité n'aurait pu mettre sur pied si elle avait ignoré l'ambition. Fausse apparence, fausse perspective. Aucun individu n'étant dépourvu de toute vanité, chacun possède aussi quelque pointe d'ambition. Mais ce n'est certainement pas cela qui peut donner la direction et conférer au sujet la force d'accomplir d'utiles productions. Celles-ci ne sauraient procéder que du sentiment de communion humaine. Une œuvre de génie n'est pas possible si, d'une manière ou d'une autre, la communion humaine n'a été prise en considération. Elle présuppose toujours une relation avec la collectivité, la volonté de stimuler l'ensemble. Autrement, nous ne saurions lui attribuer aucune valeur. Ce qu'elle a pu comporter de vanité n'aura sûrement fait qu'en contrarier la perfection ; l'influence de la vanité sur l'œuvre du génie ne peut pas avoir été grande.

Or, dans notre atmosphère sociale actuelle, une rupture totale avec la vanité est irréalisable. Il y a déjà profit à le constater. Car c'est là qu'on touche du doigt le principal défaut de la cuirasse, le point le plus faible dans toute notre civilisation. C'est ce qui entraîne tant de déchéances, tant d'existences malheureuses du commencement à la fin; c'est ce qui fait que tant de gens se trouvent toujours là seulement où frappe l'infortune. Gens qui ne s'accommodent pas des autres, qui ne peuvent eux-mêmes se retrouver dans la vie, parce qu'ils ont d'autres objectifs à atteindre : paraître plus que ce qu'ils sont. Aussi entrent-ils facilement en conflit avec la réalité, celle-ci ne se souciant pas de la haute opinion que quelqu'un peut avoir de soi-même. C'est avant tout par leur vanité qu'on aura prise sur ces individus. Dans toutes les lourdes complications qu'a pu connaître le genre humain, on retrouvera comme facteur capital l'essai malheureux de satisfaire la vanité. Pour parvenir à comprendre une personnalité complexe, une ressource précieuse consiste à établir jusqu'où va sa vanité, en quel sens elle se meut et quels moyens elle emploie. Cela amènera toujours à découvrir combien la vanité porte préjudice au sentiment de communion humaine. Il y a entre eux incompatibilité, parce que la vanité ne peut se soumettre au principe de la communion humaine.

Mais la vanité trouve en elle-même son propre sort. Car son épanouissement ne cesse de se voir menacé par les facteurs contraires qui, dans la vie sociale, se développent d'eux-mêmes comme une vérité absolue, à quoi rien ne saurait résister. C'est pourquoi l'on constate que, très tôt, la vanité subit l'obligation de se cacher, de se déguiser, de faire des détours; l'individu ne cesse d'éprouver des doutes lancinants, à force de se demander s'il finira par conquérir autant d'éclat et de triomphe que l'exige la satisfaction de sa vanité. Et pendant qu'il rêve et spéculé de la sorte, le temps s'écoule. Lorsque ses appréhensions se voient confirmées par les *faits*, il lui reste, au mieux, l'issue où l'on allègue qu'il n'y a plus désormais de bonne occasion pour aboutir. Voici comment un pareil cas se déroule habituellement : ces gens chercheront toujours une position privilégiée, ils se tiendront un peu à l'écart, défiants et portés à considérer le prochain comme un ennemi. Leur posture sera celle de la résistance, du combat. Souvent on les trouve empêtrés dans des doutes, non sans émettre des réflexions profondes, d'allure très logique, où ils paraissent avoir raison. Ils n'en

négligent pas moins, dans le même temps, ce qu'il y a d'essentiel dans leur existence, l'attachement à la vie, à la société, à leurs devoirs. Si l'on regarde de plus près, on découvre un abîme de vanité, l'ardent désir de surpasser tous les autres, et ceci se reflète sous tous les aspects possibles : attitudes, costume, manière de parler et de se comporter avec le prochain. En un mot, où que le regard se porte, on est en face d'un homme vain, visant toujours plus haut que tout, et qui le plus souvent n'a plus le choix de ses moyens. Comme ce genre de manifestations n'éveille pas la sympathie, comme ceux qui se livrent à la vanité, pour peu qu'ils soient avisés, ont bientôt reconnu leur erreur et leur contradiction avec la communauté, ils inclinent à émousser les pointes. Il se peut alors que tel ou tel d'entre eux prenne un aspect des plus modestes, néglige presque son extérieur, simplement pour montrer qu'il n'est pas vaniteux. On raconte que Socrate, voyant un jour certain orateur monter à la tribune en vêtements déchirés, lui aurait crié « Jeune Athénien, la vanité transpire par tous tes pores. »

Beaucoup de ces individus sont profondément convaincus de n'avoir rien d'un vaniteux. Ils ne portent l'attention que sur l'extérieur et ne comprennent pas que la vanité siège bien plus profondément. Elle pourra faire, par exemple, qu'en société l'individu mène toujours la conversation, ne cesse de parler, juge parfois une compagnie selon qu'il y a ou non pris la parole. D'autres ne se mettent pas en avant; peut-être même ne vont-ils pas en société, l'évitent-ils le plus possible. Cette abstention elle-même peut revêtir différentes formes. Invité, l'on ne vient pas, on se fait prier instamment, ou on arrive en retard. D'autres ne paraissent en société que sous certaines conditions; dans leur orgueil ils se montrent « exclusifs » à l'extrême, et parfois ils s'en flattent fièrement. D'autres encore mettront leur point d'honneur à fréquenter *toutes* les compagnies.

Il n'est pas permis de voir là de petits détails insignifiants. Ils ont de profondes racines. En réalité, un individu n'apporte de la sorte presque rien à la vie sociale; il tend à la troubler plus qu'à la stimuler. L'exposé complet de tous ces types exigerait la maîtrise poétique de nos grands écrivains.

Dans la vanité apparaît très visiblement, très distinctement, cette ligne allant de bas en haut, qui indique qu'un homme, dans le sentiment de son insuffisance, s'est posé un but démesuré par rapport à la vie et qu'il veut être plus que les autres. On sera fondé à supposer que celui dont la vanité saute spécialement aux yeux a *de lui-même une appréciation médiocre*, ce dont le plus souvent il ne se doute pas. Il y a, assurément, des individus conscients de ce sentiment qui pose le point de départ pour leur vanité. Mais, s'ils le savent, ils n'en peuvent néanmoins faire aucun usage utile.

C'est de très bonne heure que la vanité se développe dans l'âme humaine. Elle comporte toujours, à proprement parler, quelque chose d'enfantin; presque dans tous les cas les vaniteux donnent l'impression d'une certaine puérilité. Les situations propres à amener la formation de ce trait de caractère sont des plus diverses. Tel enfant se croira dédaigné ou repoussé parce que, résultat d'une éducation défectueuse, le

sentiment de sa politesse pèse lourdement sur lui. Chez d'autres, ce sera une sorte de tradition de famille qui favorisera ce penchant orgueilleux. On peut souvent les entendre dire que leurs parents déjà possédaient le caractère « aristocratique » propre à les distinguer entre tous. Mais ces propos si creux ne cachent rien d'autre que la tentative de se sentir un personnage exclusif, différent de quiconque, issu d'une famille très particulièrement « meilleure », doué de prétentions et de sentiments supérieurs et si puissamment prédestiné qu'il lui faut proprement accéder à la jouissance d'un privilège. C'est aussi cette revendication d'un privilège qui lui donne sa direction, guide sa manière d'agir et conditionne ses modes d'expression. Mais, comme la vie est peu appropriée à favoriser le développement de tels types, comme ces hommes se voient attaqués ou raillés, beaucoup d'entre eux se replient bientôt sur eux-mêmes, effrayés, et mènent dès lors l'existence de personnages singuliers. Tant qu'ils restent chez eux, où ils n'ont de comptes à rendre à personne, ils peuvent persister dans leurs illusions et s'y sentir peut-être encore renforcés en pensant à ce qu'ils eussent pu atteindre si les choses avaient autrement marché. Parmi eux se trouvent souvent des gens fort capables, susceptibles de parvenir aux plus hauts sommets. S'ils jetaient leur potentiel dans la balance, cela aurait déjà du poids. S'ils en mésusent, c'est uniquement pour savourer leur ivresse. Les conditions qu'ils posent pour consentir à apporter à la société un concours actif, ne sont pas minces. Ils s'en prennent parfois au temps, avec des exigences irréalisables (exemple : s'ils avaient fait, appris ou su ceci ou cela autrefois, ignoré ou négligé telle autre chose, etc.), ou l'impossibilité se présente autrement (exemple : si les hommes ou les femmes n'étaient pas tels qu'ils sont). Exigences que la meilleure volonté ne saurait satisfaire; il faut donc en conclure qu'il n'y a là que des phrases creuses, bonnes uniquement à y puiser un narcotique pour n'avoir pas à penser à ce qu'on a laissé échapper.

L'âme de ces hommes recèle donc beaucoup d'animosité; ils inclinent ainsi à prendre à la légère les souffrances des autres et à s'en détourner. C'est ce que remarquait jadis le grand connaisseur d'hommes que fut La Rochefoucauld; il leur est aisé de supporter les souffrances d'autrui. Cette animosité s'exprime souvent d'une *manière aiguë, critique*. Ils n'aperçoivent rien de bon, distribuent partout le sarcasme et la réprobation, se montrent pointilleux et condamnent à tort et à travers. Suffirait-il donc de ne voir que le mal et de le vouer aux gémonies? Ne doit-on pas toujours se demander ce qu'on a fait soi-même pour améliorer la situation? La nature du vaniteux se borne à l'emporter d'un brusque élan au-dessus des autres et à répandre sur eux l'acide d'une critique corrosive. Ces gens y ont souvent l'avantage, tant ils s'y montrent extraordinairement exercés, experts. On trouve parmi eux des types dotés de l'ironie la plus fine, associée à une étonnante combativité. Comme toutes choses, ironie et combativité peuvent engendrer des abus, devenir une impertinence en même temps qu'un art comme on le trouve chez les grands satiriques. La manière méprisante, la condescendance que ces hommes ne poussent jamais assez loin à leur gré, donne sa forme expressive à un phénomène couramment apparu avec ce genre de caractère et que nous appelons *tendance à la dévalorisation*. Ceci montre où se trouve donc le point d'attaque pour un vaniteux; c'est la valeur et la signification d'autrui. Il essaye de se procurer le sentiment de sa supériorité en faisant tomber les autres, écrasés,

enlisés. Reconnaître une valeur, lui produit l'effet d'une injure personnelle. Par là encore on peut discerner, profondément ancré en lui, un sentiment de faiblesse.

Nul n'étant exempt de ce genre d'inclinations, il convient parfaitement d'utiliser les observations auxquelles cela donne lieu pour nous appliquer à nous-mêmes une règle. Nous ne sommes pas en mesure d'extirper en peu de temps ce qu'un millénaire d'ancienne civilisation a planté en nous, mais il y aura déjà progrès à cesser de nous aveugler et à rompre les liens d'opinions qui dès l'instant suivant s'avèrent nuisibles. Non pas que nous aspirions à devenir des individus tout autres, ou à en trouver, mais nous sommes placés sous une loi qui veut que nous nous tendions les mains, que nous nous associions et collaborions. En un temps comme le nôtre, qui exige tout spécialement ce travail en commun, il n'y a plus de place pour les mouvements de la vanité personnelle. C'est alors précisément que se montrent plus crûment les contradictions où s'embarrasse pareille position, car les hommes qui la poursuivent font très facilement naufrage et finalement ne peuvent qu'être combattus ou pris en pitié. Il semble que de nos jours la vanité soit particulièrement repoussable, qu'à tout le moins elle ait à trouver de meilleures formes où se contenir, et que celui qui l'éprouve doive au moins chercher à la satisfaire là où il pourra apporter à la collectivité quelque utile concours.

Le cas suivant pourra montrer de quelle manière la vanité est souvent à l'œuvre. Une jeune femme, la dernière-née de plusieurs frères et sœurs, avait depuis sa plus tendre enfance été continuellement dorlotée. Sa mère, en particulier, était sans cesse aux petits soins pour elle et se pliait à ses moindres désirs. Les exigences de cette benjamine, très faible aussi corporellement, prirent dès lors des proportions sans limite. Elle s'aperçut un jour que son empire sur ceux qui l'entouraient redoublait surtout quand elle tombait malade. Bientôt donc la maladie lui parut être chose remarquablement bonne. Elle perdit l'aversion que la maladie inspire aux bien-portants, et ne sentit plus aucun désagrément à éprouver de temps à autre des malaises ou des indispositions. Elle ne tarda pas à acquérir à cet égard assez d'entraînement pour tomber malade à son gré, surtout quand elle voulait obtenir quelque chose. Mais comme, à proprement parler, elle le voulait toujours, ce fut toujours aussi que pour les autres elle fut malade. Très fréquentes sont ces formes du *sentiment de la maladie*, chez des enfants ou des adultes, qui sentent ainsi s'accroître leur puissance et prennent place à la tête de la famille, pour exercer sur les autres une domination illimitée. S'il s'agit de natures faibles, délicates, la possibilité trouve un bien plus ample domaine, et naturellement ceux-là en prennent tout droit le chemin dont la santé a déjà causé aux autres force soucis. On peut, au reste, y aider quelque peu; on se met, par exemple, à manger mal, ce qui peut vous procurer bien des choses : on a mauvaise mine et il faut que les autres s'ingénient à perfectionner leur talent culinaire. L'aspiration se développe à avoir toujours quelqu'un à sa disposition. Ces sujets ne souffrent pas qu'on les laisse seuls. Cela peut s'obtenir aisément si l'on se déclare malade ou en proie à telle ou telle autre menace; la possibilité de *s'identifier* à une chose ou à une situation est bien démontrée par nos rêves, où l'homme éprouve des impressions comme si quelque situation déterminée se produisait réellement.

De tels sujets réussissent à acquérir comme par évocation ce sentiment de maladie, et cela d'une manière qui exclut tout soupçon de mensonge, de feinte ou d'imagination. Nous savons déjà que si l'on s'identifie à une situation, il peut en résulter un effet correspondant à l'existence réelle de cette situation. Par exemple, ces personnes pourront se mettre réellement à vomir, à éprouver bel et bien de l'angoisse tout comme si elles souffraient de nausées ou se trouvaient en danger. Habituellement elles laissent discerner comment elles en viennent là. Ainsi, la femme en question déclarait avoir parfois de ces angoisses « comme si à l'instant même une attaque allait la frapper ». Certains sujets peuvent se représenter ces états avec tant de précision qu'ils en perdent réellement l'équilibre, sans qu'on puisse parler d'imagination ou de simulation. L'un d'eux réussit-il à donner de la sorte autour de lui l'impression d'une maladie ou tout au moins à manifester les symptômes d'états nerveux, il faut alors que les autres se tiennent à ses côtés, prennent soin de lui et ne le perdent pas de vue. Ainsi il est fait appel à leur sentiment de communion humaine. Et du même coup se trouve fondée la position de puissance de ce malade.

Dans ces conditions, se montre en pleine évidence l'opposition à la loi de la vie en commun qui exige une large considération du prochain. Chez ces individus, on constatera en règle générale qu'ils ne sont pas facilement en mesure de bien saisir les peines et les joies d'autrui et de ne lui faire aucun tort, à plus forte raison de lui être utiles. Peut-être y parviendront-ils au prix d'énormes efforts, en mobilisant toutes les ressources de leur culture et de leur éducation. Au moins, comme il arrive le plus souvent, auront-ils l'air de s'intéresser spécialement à tel ou tel compagnon. Mais en réalité leur conduite ne procède que de l'égoïsme et de la vanité. Il en allait bien ainsi de notre patiente. En apparence, sa sollicitude pour les siens ne connaissait pas de bornes. Que sa mère ne lui apportât son déjeuner du matin dans son lit qu'une demi-heure plus tard qu'à l'ordinaire, et la voilà en proie à la plus vive inquiétude. Elle n'a de cesse que son mari ne se lève et n'aille voir si rien de fâcheux n'est survenu à sa mère. Celle-ci, avec le temps, a pris l'habitude d'une parfaite ponctualité. Il en fut à peu près de même pour le mari. Engagé dans les affaires, il était bien obligé de tenir compte de ses clients et relations professionnelles, mais chaque fois qu'il rentrait chez lui en retard, il trouvait sa femme tout abattue, souvent en sueur, lamentable, se plaignant douloureusement d'avoir été harcelée des plus affreuses appréhensions. A son tour, l'infortuné ne pouvait que s'astreindre à observer une ponctuelle exactitude.

Plusieurs objecteront peut-être que cette femme ne tirait pas en réalité de ses procédés un avantage effectif. Ses triomphes n'étaient pas grands. Mais n'oublions pas qu'il ne s'agit là que d'une *parcelle de l'ensemble*. Sa maladie n'est qu'un indice, signifiant : « Prends garde ! » Cela s'applique à toutes les autres relations de sa vie. Par cet avertissement elle soumet les autres à tout un entraînement. En outre, possédée d'un intense appétit de domination, sa vanité trouvera son compte à le satisfaire. Évaluez combien il en coûtera à un tel sujet d'efforts à déployer pour accomplir son dessein, et vous pourrez saisir que pour cette femme pareil comportement est devenu une absolue nécessité. Elle ne saurait vivre en paix si ses paroles n'étaient observées sans

condition et minutieusement, à la lettre. Certes, la vie d'un ménage ne consiste pas seulement à avoir un époux ponctuel]; mais une infinité d'autres rapports se trouvent fixés par cette conduite impérative de la femme, qui renforce encore ses injonctions par ses états anxieux. Sa sollicitude n'a pour but que d'imposer inconditionnellement sa volonté. C'est donc *un moyen de satisfaire sa vanité*.

Souvent cette attitude va si loin que, pour le sujet, l'accomplissement de sa volonté importe plus que la chose voulue elle-même. C'est ce que montre le cas d'une fillette de six ans, égoïste au point de ne penser jamais qu'à l'accomplissement de ce qui lui venait à l'esprit, toute dominée par l'impulsion exigeant qu'elle montrât son pouvoir et imposât aux autres son empire. Cela ne manquait pas de se produire. Sa mère, fort attentive à maintenir la bonne entente, pourvu qu'elle sût « comment » y réussir, s'avisait un jour de lui faire une agréable surprise en lui présentant son dessert favori; « Vois, dit-elle, je te l'apporte parce que je sais combien tu en es friande. » L'enfant jeta aussitôt le plat à terre, et s'écria : « Justement parce que tu me l'apportes, je n'en veux pas; je le veux parce que je le veux. » Une autre fois sa mère lui demanda ce qu'elle désirait avoir à son goûter, du café ou du lait. La fillette s'arrêta à la porte et on l'entendit murmurer distinctement : « Si elle dit du café je boirai du lait; si elle dit du lait je boirai du café. »

Cette enfant exprimait ouvertement sa pensée. Mais n'oublions pas que beaucoup d'autres ne diffèrent pas d'elle, sans le dire; peut-être aucun enfant n'est-il dépourvu de cette tendance qui porte à déployer une extrême énergie pour réaliser sa volonté, même si cela ne lui sert de rien ou ne lui cause que des dommages. Ce cas s'observera le plus souvent chez des enfants pouvant disposer du privilège d'une volonté propre. La possibilité s'en offre aisément de nos jours. Il en résulte que, parmi les adultes, on rencontre des gens attachés à obtenir ce qu'ils veulent, beaucoup plus fréquemment que ceux qui sont portés à aider leur prochain. Beaucoup poussent la vanité jusqu'à ne pouvoir faire ce qu'un autre leur aura conseillé ou recommandé, fût-ce une chose allant de soi ou même propre à les rendre heureux. Ce sont des gens qui, dans chaque conversation, épient l'instant où intervenir en contradicteurs. Sous l'aiguillon de la vanité, plus d'un dira « non » quand il veut dire « oui ».

L'accomplissement permanent de ce qu'on veut obtenir n'est possible que dans le cadre familial, et même là cela ne s'obtient pas toujours. A ce type appartiennent des individus qui souvent, dans leurs rapports avec les étrangers, donnent l'impression d'une parfaite amabilité, d'une extrême complaisance. A la vérité, cela ne dure pas; c'est vite interrompu et cela n'a pas souvent été recherché. Mais, la vie étant ce qu'elle est, les hommes étant constamment mis en rapport entre eux, il n'est pas rare d'en rencontrer un qui gagne tous les cœurs, mais aussitôt après les plante là. Ces individus tendent presque toujours à *se confiner au sein de leur famille*. Ainsi de notre patiente. L'amabilité avec laquelle elle se présentait en société lui valait l'affection générale. Mais chacune de ses sorties la ramenait très vite à la maison. Elle montrait encore autrement sa propension à regagner le foyer familial. En société, elle ressentait des maux de tête, d'où obligation de rentrer chez elle. Car, hors de sa famille, elle

n'avait pas au même degré le sentiment de son absolue supériorité. Donc, puisqu'elle ne pouvait résoudre qu'à la maison son problème vital, celui de sa vanité, il fallait que surgît toujours quelque chose qui la ramenât dans sa famille, quelque chose qui, au dehors, la gênait. Cela en vint finalement au point qu'elle ne put plus se trouver parmi des étrangers sans éprouver chaque fois de l'angoisse et de l'agitation. Impossible de se rendre au théâtre; bientôt même, de parcourir les rues. Car elle n'y avait plus le sentiment de la subordination des autres à sa volonté. La situation qu'elle recherchait ne se trouverait pas *en dehors* de la famille; en particulier, impossible d'y atteindre dans la rue. De là cette aversion pour les sorties, à moins d'y être accompagnée par quelqu'un de sa suite, de sa « cour ». En fait, voici la situation qu'elle affectionnait : avoir autour de soi des gens qui s'occupent d'elle sans discontinuer. L'examen de son cas montra que ceci provenait de ses plus jeunes années. Elle était la plus jeune enfant de ses parents, délicate et malade; plus que les autres, elle dut donc être entourée de soins très empressés. Elle saisit cette situation d'enfant tendrement dorlotée, et elle l'eût prolongée durant sa vie entière si cela ne se fût heurté aux conditions mêmes de toute existence, que son comportement contredisait formellement. Son inquiétude et ses crises d'angoisse, si violentes que personne n'osait lui résister, font discerner que pour résoudre le problème de sa vanité elle s'était engagée sur une mauvaise voie. Mauvaise, parce qu'il manquait en elle la volonté de se soumettre aux conditions de la vie humaine collective. Finalement les manifestations en devinrent si pénibles qu'elle recourut à un médecin.

Il lui fallut alors dévoiler lentement tout le plan de vie qu'elle s'était construit au cours des années. Il y avait à vaincre de fortes résistances, provenant du fait que, tout en s'adressant au médecin, elle n'était pas dans son for intérieur prête pour une transformation. Elle eût volontiers accepté la perspective de perpétuer sa domination dans la famille, sans être poursuivie dans la rue par ses angoisses. Mais impossible d'avoir l'un sans l'autre! On put lui représenter qu'elle était captive de son propre programme de vie, dont elle n'avait pas conscience, qu'elle en voulait posséder les avantages, mais en éviter les inconvénients.

Cet exemple montre avec une particulière évidence comment toute vanité poussée trop loin impose son fardeau à travers la vie entière, empêche l'être humain de progresser et finalement mène à la ruine. Cela échappe à la vue du sujet lui-même, aussi longtemps que son attention ne se porte que sur les avantages. De là vient que tant de gens sont persuadés que l'ambition, plus précisément la vanité, est une qualité *précieuse*, car ils ne remarquent pas que cela laisse toujours l'homme insatisfait et lui dérobe son repos et son sommeil.

Citons encore un autre cas. Un homme de vingt-cinq ans avait à subir ses derniers examens. Mais il ne s'y présenta pas, car soudain tout avait cessé de l'intéresser. En proie aux humeurs les plus affligeantes, il se dépréciait âprement à ses propres yeux, hanté par l'obsession d'être devenu un incapable. En se rappelant son enfance, il reprochait violemment à ses parents d'avoir entravé son développement par leur incompréhension. En même temps, il estimait que tous les êtres humains étaient pro-

prement sans valeur et ne pouvaient l'intéresser. Ces pensées l'amènèrent en définitive à s'isoler.

Ici encore la vanité a été la force impulsive qui lui fournissait prétextes et échappatoires pour n'avoir pas à produire des preuves. C'est tout juste avant ses examens que ces idées l'envahirent, qu'il fut livré à cette fiévreuse renonciation, qui le réduisait à l'impuissance. Or cela présentait pour lui une importance décisive, car s'il ne produisait plus rien, son sentiment de sa personnalité était sauvé. Il échappait à la critique. Il pouvait toujours se consoler en alléguant qu'il était malade, devenu incapable sous les coups d'un dur destin. Dans cette attitude qui ne permet pas à l'individu de s'exposer, nous reconnaissons une autre forme de vanité. Elle lui fait faire un détour juste au moment où il va être décidé de ses aptitudes. Il songe à la gloire qu'un échec lui ferait perdre, et il se met à douter de ses capacités. Voilà le secret de ceux qui ne peuvent prendre sur eux de se décider.

Notre patient appartient à cette catégorie. L'exposé qu'il donne lui-même de son cas le montre proprement tel sans interruption. Chaque fois qu'une décision allait s'imposer, il reculait, vacillant. Pour nous, qui nous attachons à étudier l'orientation des mouvements d'un homme, son allure en marche, ceci ne signifie pas autre chose que freiner, s'arrêter.

Seul garçon, il était l'aîné de ses quatre sœurs et le seul destiné aux études. On voyait en lui pour ainsi dire la lumière de la famille; sur lui reposaient de grandes espérances. Son père n'avait jamais cessé d'exciter son ambition et de lui parler de tout ce qu'il pourrait devenir; aussi n'eut-il plus, de bonne heure, qu'un seul but sous les yeux : l'emporter sur tous les autres. Et maintenant le voilà livré à l'incertitude et à l'anxiété : pourra-t-il jamais y parvenir? La vanité, impérieuse, le fit battre en retraite.

Ceci nous montre comment, dans le développement du principe de la vanité ambitieuse, se jettent d'eux-mêmes les dés qui condamnent la route où progresser. La vanité entre en opposition irrémédiable avec le sentiment de communion humaine. Nous voyons néanmoins comment les caractères vaniteux ne cessent, depuis l'enfance, de transpercer ce sentiment et s'efforcent de suivre leur propre voie. Ils ressemblent à un homme qui a dressé au gré de son imagination le plan d'une certaine ville et qui, lorsqu'il la parcourt en fait, y cherche chaque chose là où il l'a localisée sur ce plan capricieux. Naturellement il ne trouve jamais rien et il en accuse ce qui est la réalité. Tel est à peu près le lot du vaniteux égoïste. Dans tous ses contacts avec le prochain, il s'évertue à appliquer son principe, soit de vive force, soit en recourant à la ruse et à la dissimulation. Il épie toujours l'instant propice pour mettre les autres en faute et le leur prouver. Heureux lorsqu'il réussit à montrer - du moins à se montrer à lui-même - qu'il est plus avisé ou meilleur que les autres, alors que ceux-ci n'y prennent pas garde et pourtant acceptent le combat qui ne s'arrête qu'un temps, et s'achève tantôt par la victoire du vaniteux, tantôt par sa défaite, mais pour lui toujours avec la conscience de sa supériorité et de son bon droit.

Artifices peu coûteux. Chacun peut, de la sorte, s'imaginer ce qui lui plaît. Il peut ainsi arriver, comme dans notre cas, qu'un homme, obligé d'étudier, de se soumettre à la sagesse exposée dans un livre ou de subir un examen qui fera apparaître l'exacte étendue de sa capacité, prenne conscience de toute son insuffisance. Sous la fausse perspective où il voit les choses, il exagère l'importance de la situation et la saisit comme s'il y allait du bonheur de toute sa vie, de toute sa destinée. D'où, nécessairement, pour lui une tension que nul ne saurait endurer.

Toute autre rencontre prend pour lui les dimensions d'un grand événement. Chaque phrase, chaque mot, il l'évalue du point de vue de sa propre victoire ou de sa propre défaite. Combat ininterrompu où naturellement quiconque a inséré toute sa vie dans le cadre de la vanité, de l'ambition, de l'orgueil, tombe sans cesse sur de nouvelles difficultés et où lui sont refusées les vraies joies de la vie. Car ces joies ne se peuvent obtenir que si l'on ne dit pas non aux conditions mêmes de cette vie. Celui qui les écarte se barre tout accès à la joie et au contentement; il lui faut constater que tout ce qui signifie pour autrui satisfaction et bonheur de vivre lui échappe. Ce qu'il pourra obtenir de meilleur ne sera jamais que la possession imaginaire de cette supériorité sur les autres qui constamment l'attire; il l'aura en rêve, mais jamais, en aucune manière, il ne la trouvera accomplie dans la réalité. A supposer même qu'il y parvînt, il ne manquerait pas de gens qui se feraient un plaisir de la lui contester. Personne ne peut être contraint de reconnaître une supériorité. Il ne lui reste donc que son propre jugement de soi-même, jugement obscur, rempli d'incertitude. Engagé sur cette voie, il est bien difficile d'atteindre de réels succès ou de frayer vraiment avec le prochain. Nul homme ne gagne la partie, tous les joueurs restent perpétuellement exposés aux attaques et à la destruction. C'est comme si s'imposait à ces gens l'âpre obligation de paraître toujours grands et supérieurs.

Le cas n'est plus le même lorsque la *valeur d'un homme* se justifie par les services qu'il rend aux autres. Cette valeur lui est alors départie d'elle-même, et même si certains la contestent, leur opposition n'a guère de force. Il peut rester paisiblement en possession de sa réputation, précisément parce qu'il n'a pas risqué toutes choses sur une seule carte, celle de sa vanité. Le rôle du vaniteux est toujours celui d'un homme qui attend et qui prend. Le point décisif, c'est toujours son regard dirigé sur sa *propre* personne, la continuelle recherche de sa propre élévation. Placez en regard ce type de l'homme qui montre un sentiment de communion humaine bien développé, qui parcourt la vie comme en se posant sans qu'on l'entende cette question - que puis-je donner? L'énorme différence de caractère et de valeur saute aussitôt à vos yeux. On atteint ainsi un point de vue que les peuples pressentirent déjà il y a des milliers d'années, avec une étrange assurance, et que la Bible formule en ces termes : il y a *plus de bonheur à donner qu'à recevoir*. Si l'on réfléchit sur le sens de cet aphorisme, qui exprime une profonde et vénérable expérience de l'humanité, on reconnaît qu'il s'applique à la disposition, inclination portée à donner, servir, aider, disposition qui apporte avec elle une sûre compensation et une harmonie de la vie psychique, semblable au don reçu des dieux, qui s'implante en celui qui donne, tandis que l'individu porté à recevoir, acquérir ou prendre, reste le plus souvent insatisfait, écartelé,

hanté sans répit par la pensée de ce qu'il lui faudrait encore atteindre et s'approprier pour être parfaitement heureux. Comme son regard ne se porte jamais sur les besoins et nécessités des autres, leur malheur lui paraissant faire son propre bonheur, jamais non plus ne trouve place en lui une pensée de réconciliation et de paix. Inexorable, il exige l'absolue soumission des autres aux lois qu'a promulguées son égoïsme, il réclame un autre ciel que celui qui existe, un autre mode de pensée et de sensibilité. Bref, son insatisfaction et son immodestie sont aussi monstrueuses que tout ce que nous avons trouvé en lui.

La vanité revêt d'autres formes, tout extérieures et primitives, chez les gens qui s'habillent de manière à attirer les regards ou avec un certain sentiment de leur importance, qui se parent comme des singes afin de faire sensation; leur manière rappelle assez celle qui prévalut anciennement, pour briller, ou ce qu'on peut observer encore de nos jours parmi les peuplades primitives : celui qui y a atteint un certain degré de considération et d'honneur portera, par exemple, dans sa chevelure une plume très longue. Nombreux sont les êtres humains qui éprouvent le plus grand contentement à revêtir de beaux habits, conformes à la dernière mode. Les ornements variés qu'ils y ajoutent témoignent également de leur vanité comme aussi, quelquefois, telles ou telles devises lapidaires, tels emblèmes belliqueux, telles armoiries, primitivement destinés à effrayer les ennemis. Il se rencontre çà et là, entre autres expressions de cette vanité ostentatoire, des figures d'origine érotique, surtout chez les individus du sexe masculin; à citer aussi les tatouages et autres inventions à nos yeux empreintes de frivolité.

Le tout nous laisse toujours l'impression d'artifices imaginés pour en imposer, fût-ce impudemment. Car à se comporter sans retenue maints individus éprouvent une sensation de grandeur et de supériorité. D'autres la ressentent à se montrer durs, insensibles, inflexibles, impénétrables. Parfois cela ne sera qu'en apparence; dans la réalité ces individus sont plus émotifs que rudes et farouches. Chez les jeunes garçons en particulier on trouve souvent une sorte d'insensibilité, une attitude hostile aux émotions qui procèdent du sentiment de communion humaine. La pire offense qu'on puisse infliger à des sujets atteints de ce genre de vanité, volontiers enclins à jouer un rôle dont les autres ont à souffrir, consisterait à faire appel au sentiment. En général, cela les exciterait seulement à redoubler de rigidité. En pareil cas, on voit habituellement intervenir quelqu'un, par exemple le père ou la mère, en suppliant; ainsi apparaît de la douleur, et à qui se dévoile-t-elle? à un jeune personnage qui dégage de ce spectacle du chagrin d'autrui un sentiment de sa propre supériorité.

On a déjà signalé que la vanité aime à se masquer. Pour pouvoir dominer sur autrui, les vaniteux sont le plus souvent obligés de capter les gens afin de se les attacher. Il n'est donc pas permis de se laisser prendre d'emblée par l'amabilité, les allures amicales et l'empressement de telle ou telle personne; on s'abuserait à supposer qu'elle ne pourrait, malgré ces apparences, devenir agressive, qu'elle n'est pas portée à imposer aux autres son empire. Car la première étape de ces hostilités doit précisément consister à s'assurer de l'adversaire, à l'enjôler si bien qu'il abandonne

toute circonspection. Durant cette première phase, celle de l'approche aimable, on sera aisément tenté de croire qu'on a ainsi affaire à un individu très sociable, doté d'un vif sentiment de communion humaine. Mais par la suite le second acte nous montrera notre erreur. On dira volontiers, dès lors, que ces gens nous ont déçus, qu'ils possèdent deux âmes. En réalité, ils n'en ont qu'une, qui se manifeste par un aimable début et par une continuation belliqueuse. Ces manœuvres d'approche, tout enveloppées, tout insinuantes, peuvent aller jusqu'à prendre les proportions d'une véritable *capture des âmes*. Ces gens exhibent souvent des traits de dévouement inouï, qui à eux seuls leur font déjà pressentir le triomphe. Ils peuvent exprimer le plus pur humanitarisme et en apparence le prouver par des actes. Mais le plus souvent ils s'y prennent d'une manière tellement démonstrative qu'un bon connaisseur de l'âme humaine se tiendra sur la réserve. Un psychologue et criminaliste italien a dit : « Quand l'attitude idéale d'un individu dépasse une certaine mesure, quand sa bonté et sa philanthropie revêtent des formes surprenantes, il y a tout lieu de se défier. » Naturellement on accueillera ces vues aussi avec une certaine réserve, mais sans pouvoir contester ce qu'en pratique comme en théorie elles ont de justifié. Goethe s'en rapproche, de son côté, quand il s'écrie dans l'une de ses épigrammes vénitiennes :

A trente ans tout enthousiaste me crucifie
Quand on connaît le monde, l'abusé devient un fourbe.

En général, ce type se laissera facilement reconnaître. on n'aime pas les gens insinuants, ils provoquent l'antipathie et l'on se met sur ses gardes. Il conviendrait plutôt de déconseiller aux ambitieux le recours à de tels procédés. Mieux vaut en abandonner la voie et adopter une méthode plus simple.

Nous connaissons déjà les situations qui peuvent faire échouer le développement psychique. Les difficultés *pédagogiques* consistent en ce qu'on a alors affaire à des enfants qui occupent une position de combat envers leur entourage. Même si l'éducateur connaît bien ses obligations fondées sur la logique de la vie, il ne lui est pas possible de rendre cette logique également obligatoire pour l'enfant. Le seul moyen consisterait à éviter le plus possible la position hostile, en considérant et traitant l'enfant non pas comme objet mais comme sujet, comme pleinement égal en droit à ses compagnons adultes, comme un camarade. Il sera dès lors moins exposé à se laisser amener par un sentiment d'oppression, à se poser en combattant, position où, dans notre civilisation, se développe automatiquement cette fausse ambition qui, à des degrés et quantités variables, se mêle à toutes nos pensées, à tous nos actes et à tous nos traits de caractère, causant régulièrement un alourdissement de l'existence et aboutissant parfois aux pires complications et défaites, à la destruction même de la personnalité.

Fait éminemment caractéristique, le conte, cette source où à proprement parler tous autant que nous sommes nous puisons d'abord la connaissance de l'être humain,

dispose d'une masse d'exemples qui nous montrent la vanité et ses dangers. Il convient ici d'en mentionner un qui nous met sous les yeux, en un vigoureux relief, le déploiement effréné de la vanité et la ruine qui, mécaniquement, fatalement, en procède. C'est le conte d'Andersen intitulé *La cruche de vinaigre*. Un pêcheur rend sa liberté à un poisson qui, pour le remercier, lui permet d'exprimer un vœu. Ce vœu s'accomplit. Mais la femme du pêcheur, une ambitieuse, n'y trouve pas son compte. Elle eût préféré devenir comtesse, puis reine et finalement Dieu. Elle ne cesse de renvoyer son mari au poisson, qui à la fin, exaspéré par le dernier vœu, abandonne le pêcheur à tout jamais.

Le développement de l'ambition ignore toute limite, tout excès. Il est intéressant d'observer comment, aussi bien dans les contes que dans la réalité, tout comme dans la vie psychique surchauffée du vaniteux, la montée constante de l'aspiration à la puissance peut aller jusqu'à une sorte d'idéal l'identifiant à la *divinité*. *Inutile* de chercher longtemps pour découvrir qu'un tel homme - cela se produit dans les cas les plus graves - tantôt se comporte directement comme s'il était Dieu ou occupait la place de Dieu, tantôt conçoit des désirs et poursuit des buts dont la réalisation ferait de lui un dieu. Cette aspiration à la *ressemblance divine* marque le point extrême de la tendance, présente aussi en lui sous d'autres formes, à dépasser les limites de sa personnalité. De nos jours précisément cela se manifeste on ne peut plus souvent. Toutes les aspirations, tous les intérêts qui se groupent autour du spiritualisme et de la télépathie, indiquent des gens qui ne peuvent attendre pour sortir de leurs limites, qui s'attribuent des forces que nul être humain ne possède, qui parfois entendent s'élever au-dessus du temps, par exemple lorsqu'ils cherchent, par delà le temps et l'espace, la compagnie des esprits de tels ou tels défunts. Si nous approfondissons encore nos investigations, nous constaterons qu'une grande partie des êtres humains voudraient au moins s'assurer une petite place à proximité de Dieu. Il existe encore un grand nombre d'écoles où l'éducation se donne pour idéal d'amener les hommes à ressembler à Dieu. Tel était auparavant l'idéal conscient de toute éducation religieuse. On ne peut que frémir en présence de ce qui en a résulté, et reconnaître qu'il importe de nous procurer un idéal plus raisonnable. Mais on conçoit sans peine que cette tendance reste profondément enracinée chez l'être humain. Indépendamment de motifs psychologiques, un rôle revient ici au fait qu'une grande partie de la race humaine puise ou peu s'en faut ses premières connaissances concernant la nature même de l'homme, dans les mots de la Bible qui déclarent l'homme créé à l'image *de Dieu*; cela laisse dans l'âme enfantine des impressions étendues et souvent lourdes de conséquences. La Bible demeure, cela va sans dire, une oeuvre magnifique, qu'on lira toujours avec admiration dès lors qu'on sera doté d'un jugement mûr. Mais si l'on veut déjà la faire connaître aux enfants, il faut au moins la leur commenter, afin qu'ils apprennent à se contenter des conditions de leur vie, à ne s'attribuer aucune espèce de force magique, à n'exiger jamais que tout leur soit soumis en leur qualité d'êtres créés à l'image de Dieu.

S'apparente de près à cette soif de divinisation et se rencontre également à force reprises l'idéal du *pays de Cocagne*, de l'Utopie féerique où tous les vœux s'accom-

plissent. Certes, les enfants ne croient presque jamais que ce genre de tableaux imaginaires représente la réalité. Mais si l'on considère l'intérêt passionné qu'ils éprouvent pour tous les enchantements de la *magie*, il est hors de doute qu'ils ont au moins la tentation de se plonger dans ces imaginations. L'idée de la magie et de l'ascendant magique sur autrui est très fortement répandue parmi les hommes; souvent elle ne les a pas abandonnés même aux jours de l'extrême vieillesse. Personne, peut-être, n'est exempt de pareilles idées sur un point particulier. J'ai nommé ce sentiment superstitieux d'une influence magique que la femme exerce sur l'homme. On trouve encore bon nombre de représentants du sexe masculin qui agissent comme s'ils se trouvaient exposés à l'action des forces magiques détenues par l'autre moitié du genre humain. Cela nous rappelle un temps où cette croyance était encore beaucoup plus répandue, où sous les prétextes les plus insignifiants toute femme courait le risque de se voir prise pour une magicienne ou pour une sorcière; un véritable cauchemar pesait de la sorte sur l'Europe entière et n'alla pas sans contribuer à l'évolution de son histoire. Car si l'on évoque le million de femmes qui périrent victimes de ce délire, on ne peut y voir des égarements sans importance; tout au plus supporteront-ils la comparaison avec les procès de l'inquisition ou les hécatombes guerrières accumulées à deux reprises dans le plus récent passé.

C'est encore sur les traces de l'aspiration à ressembler à Dieu que l'on rencontre le type d'une recherche de la *satisfaction à donner aux besoins religieux* d'une manière anormale, abusive, en y poursuivant seulement ce que réclame la vanité du sujet. Que l'on se représente combien il peut importer à un individu ayant subi un naufrage spirituel de s'isoler au-dessus de tous les autres en la compagnie de son Dieu, quels dialogues il engage ainsi, combien il se sent en mesure, à grands renforts d'œuvres pies et de prières, d'orienter la volonté divine sur des voies qui lui sont nécessaires à lui-même, comment il peut être avec Dieu à tu et à toi et comme il se sent de la sorte transporté tout près de l'Éternel. Ces cas ressemblent parfois si peu à ce qu'on pourrait appeler une vie religieuse authentique, qu'ils produisent l'impression de quelque chose de maladif. Exemple : quelqu'un déclare qu'il ne pourrait s'endormir sans avoir au préalable prononcé telle ou telle prière, parce que s'il s'en abstenait un malheur risquerait de frapper quelqu'un qui se trouve très loin. Pour bien comprendre qu'il y a là fantasmagorie pure, il suffit de poser la formule réciproque : si je récite ma formule, rien ne peut arriver à cette personne. Par de telles voies, un individu parviendra aisément à éprouver sa propre grandeur magique. Car à ses yeux, c'est un fait, il lui est arrivé d'empêcher à l'heure voulue un malheur pour autrui! Également dans leurs rêveries en plein jour, de tels personnages peuvent se livrer à des mouvements dépassant toute mesure humaine. Il s'y dévoile des gestes vides, des activités incapables de changer quoi que ce soit à la véritable nature des choses, ne sortant pas du domaine de l'imagination et empêchant l'individu de jouir du contact avec la réalité.

Dans notre civilisation il est un facteur dont le rôle pourrait assurément passer plus d'une fois pour magique. C'est *l'argent*. Nombreux sont ceux qui croient qu'avec de l'argent on peut tout; quoi d'étonnant, dès lors, si l'ambition et l'avidité s'attachent aussi, d'une manière ou d'une autre, à l'argent et à sa propriété? On pourrait presque

estimer que l'avidité de posséder repose sur une base pathologique ou raciale. En réalité, il n'y a là que de la vanité, qui fait que quelqu'un veut entasser toujours plus, pour avoir en main une part de cette force magique et par là se sentir supérieur. L'un de ces individus très riches qui quoique très suffisamment pourvu de biens continuait à poursuivre l'acquisition de son cher argent, émettait cet aveu, après avoir subi un commencement de désordre psychique : « Oui, vous savez, c'est bien là la puissance qui nous attire toujours de nouveau. » il le reconnaissait, mais il n'est pas donné à tous de le savoir, tous n'osent pas le savoir. La possession de la puissance se rattache tellement de nos jours à l'argent et à la propriété que la poursuite de la richesse et de la possession semble à beaucoup toute naturelle; c'est au point qu'on ne remarque plus qu'un grand nombre de ceux qui se mettent en quête d'argent sont uniquement poussés par leur vanité.

Voici, pour terminer, un cas où nous retrouverons tous les détails déjà considérés, et qui en outre nous facilitera l'interprétation d'un autre trait susceptible de jouer son rôle dans la vanité, je veux parler des agissements délictueux. Il s'agit d'un frère et d'une sœur. Le frère était le cadet, considéré comme incapable; la sœur aînée, au contraire, avait la réputation de posséder les dons les plus brillants. Quand son frère ne put plus soutenir la concurrence avec elle, il abandonna la partie. Dès le début, il avait toujours subi des humiliations, et quand bien même on cherchait maintenant à écarter de son chemin les difficultés, un lourd fardeau pesait encore sur lui, qui aboutissait à le persuader *en apparence* de son incapacité. Depuis l'enfance on lui avait répété que sa sœur serait toujours plus apte que lui à surmonter les difficultés de la vie, lui-même n'étant appelé qu'aux tâches les plus minimes. Aussi, étant donnée la position meilleure que sa sœur occupait, lui attribuait-on une insuffisance en réalité nullement établie. C'est sous cette lourde charge qu'il fut à l'école, où il suivit la voie qui caractérise un enfant porté au pessimisme, cherchant à tout prix à éviter d'avoir à avouer son incapacité. A mesure qu'il grandît, s'accrut aussi en lui le vif désir de n'être plus contraint de jouer le rôle d'un petit sot, mais d'être traité en adulte. Déjà à quatorze ans il se joignait souvent à la compagnie des grandes personnes. Un intense sentiment d'infériorité lui était un perpétuel aiguillon le poussant à se demander comment faire pour jouer déjà le rôle d'un monsieur, arrivé à l'âge d'homme. Or sa voie vint un jour l'égarer dans le monde de la prostitution, qu'il ne devait plus quitter. Comme cela entraînait de grosses dépenses et que, voulant toujours faire l'adulte, il n'eût pas admis la pensée de demander de l'argent à son père, il saisit l'occasion de lui en dérober. Il ne s'alarmait pas de ses larcins; c'était à ses yeux, déclarera-t-il, agir comme une grande personne, à qui son père a remis la gestion ou la disposition de sa caisse. Cela dura jusqu'au jour où il fut menacé d'un grave échec scolaire. Le subir eût établi la démonstration de son incapacité, ce qu'à tout prix il ne pouvait tolérer. Voici ce qui se passa dès lors : il sentit soudain des *morsures* déchirer sa *conscience*, et finalement entraver la poursuite de ses études. De ce chef sa situation se trouvait améliorée. Car si maintenant l'échec se produisait, il avait une excuse à donner à autrui comme à lui-même : les remords de sa conscience l'avaient tellement harcelé que n'importe qui à sa place eût pareillement échoué. Ce qui contrariait aussi son travail scolaire, c'était une distraction très prononcée qui le faisait penser sans cesse à

d'autres choses. Le jour s'acheva ainsi, la nuit vint; il s'alla coucher fatigué et persuadé d'avoir voulu étudier; en réalité il ne s'était pas soucié de ses tâches. La suite l'aida encore à persévérer dans son rôle.

Il lui fallait se lever de bon matin. Aussi resta-t-il toute la journée somnolent et las, incapable de toute attention. Dans cet état, estimait-il, on ne saurait exiger de lui qu'il fût le concurrent de sa sœur, autrement douée. A qui la faute? Non pas à son incapacité, mais à une fatale série de circonstances, à ses remords, aux morsures de sa conscience, qui ne lui laissaient ni trêve ni repos. Il se trouvait ainsi armé pour toute éventualité; rien ne pouvait plus lui arriver. Qu'il échouât, il y aurait des circonstances atténuantes et personne ne serait en droit de le déclarer incapable. Et si au contraire il réussissait, les aptitudes qu'on lui refusait se trouveraient prouvées.

Voilà les supercheries que peut produire la vanité. Ce cas nous montre qu'un individu peut aller jusqu'à courir le risque d'être entraîné sur le chemin du crime, uniquement pour éviter que soit découverte une incapacité seulement supposée, non existante. Complications et détours de ce genre insèrent l'ambition et la vanité dans l'existence de l'individu, lui ravissent sa candeur et le privent des véritables jouissances humaines, joie de vivre et sérénité. A y regarder de plus près, le tout n'a procédé que d'une banale erreur.

II. - Jalousie.

[Retour à la table des matières](#)

La jalousie est un trait de caractère qui s'impose à notre attention par son extraordinaire fréquence. Il ne s'agit pas seulement de ses manifestations dans les relations d'amour, mais on la trouve aussi dans tous les autres rapports et contacts humains, particulièrement pendant l'enfance. Pour s'élever au-dessus de ses frères et sœurs, tel enfant se livrera aux impulsions de la jalousie en même temps qu'à celles de l'ambition, marquant ainsi qu'il prend une position hostile et belliqueuse. A se sentir négligé, humilié, laissé en arrière, l'enfant devient aussi jaloux qu'ambitieux et cette disposition persiste souvent à travers toute sa vie.

Elle se produit presque universellement chez les enfants, surtout quand vient au monde un frère ou une sœur cadets, car alors l'attention des parents se porte davantage sur le nouveau venu, si bien que l'aîné éprouve l'impression d'un souverain détrôné. Inclineront spécialement à la jalousie ceux qui auparavant avaient joui d'une tendresse paternelle et maternelle très chaude. Jusqu'où ce penchant nouveau peut les porter, demandons-le à un cas extrême, celui d'une fillette qui, dans sa huitième année, avait déjà commis un triple meurtre.

C'était une enfant quelque peu arriérée, assez délicate pour qu'on l'ait dispensée de tout travail. Elle se trouvait ainsi dans une situation relativement agréable. Cela changea soudain, lorsque, parvenue à l'âge de six ans, elle eut une petite sœur. Alors s'opéra en elle une totale transformation. Elle poursuivit sa sœur d'une haine furieuse. Les parents, absolument déconcertés, s'armèrent de sévérité et tentèrent de lui faire comprendre ses torts. Là-dessus, voici qu'on découvrit le cadavre d'une très petite fille dans le ruisseau qui arrosait le village. Même événement sinistre peu de temps après. Enfin, la jeune jalouse fut prise en flagrant délit alors qu'elle jetait à l'eau une troisième petite victime. Elle avoua ses trois meurtres, fut placée en observation dans un établissement d'aliénés, et finalement confiée à une institution scolaire.

La jalousie de cette enfant s'était reportée de sa sœur cadette sur toutes les autres petites filles. Il est bien établi qu'elle n'éprouvait aucune animosité contre les garçons. C'était comme si, dans celles qu'elle supprimait, elle avait vu le portrait de sa sœur et voulu, en les tuant, satisfaire la vengeance qu'il lui fallait se procurer depuis qu'elle se sentait négligée au profit de l'intruse.

Les manifestations jalouses peuvent s'éveiller plus facilement encore lorsque la famille comprend des frères et des sœurs. Dans notre civilisation, cette situation, on le sait, n'a rien de très réjouissant pour une fillette facilement en proie au découragement lorsque, comme il arrive assez couramment de nos jours, un garçon est accueilli avec une satisfaction particulière, traité avec plus de sollicitude et d'affection que ses sœurs et peut jouir d'autres avantages encore, dont celles-ci se voient privées.

Évidemment, il n'en résulte pas chaque fois une violente hostilité. Il peut se faire aussi que l'aînée éprouve une vive inclination pour le bébé et l'entoure de ses soins comme une petite mère, mais psychologiquement ceci ne diffère pas toujours du premier cas. Prendre envers un cadet ou une cadette une position maternelle, c'est encore être la supérieure, agir en maîtresse de ses actes. D'une situation dangereuse on a réussi à tirer un précieux avantage.

La rivalité excessive entre frères et sœurs est une autre cause, l'une des plus fréquentes parmi celles qui donnent naissance à des mouvements de jalousie. La jeune fille, aiguillonnée par le sentiment qu'elle a qu'on la néglige, s'acharne à vouloir dépasser son frère; elle y réussit plus d'une fois à force d'application et d'énergie. Ce qui, souvent, y contribue, c'est un avantage dû à la nature elle-même. On sait qu'à l'époque de la puberté les jeunes filles se développent beaucoup plus rapidement que les garçons, qu'il s'agisse du corps ou des facultés psychiques; par la suite, l'égalité se rétablit peu à peu.

Innombrables, au surplus, sont les formes que la jalousie peut revêtir. On la reconnaît à des traits de défiance, d'astuce, à l'appréciation critique, à la crainte permanente de se voir négliger. Quelle sera la forme prédominante, cela dépend entièrement de la

préparation reçue jusqu'alors en vue de la vie sociale. Il peut se produire une jalousie qui se consume elle-même; une autre s'exprimera par une opiniâtre obstination. Elle peut se manifester chez la mauvaise joueuse, qui cherche à rabaisser le rival; elle peut aussi viser à subjuguier les autres, à entraver leur liberté, à leur imposer son empire. Donner à ses compagnons des règles de conduite est une méthode favorite des jaloux. Bien caractéristique, la ligne psychique que suit celui qui, par exemple, veut imposer à autrui une loi de l'amour et l'y enfermer, lui prescrit ce qu'il doit regarder, comment il doit agir et penser. La jalousie aussi à rabaisser quelqu'un, à lui faire des reproches, etc. Il s'agit toujours de moyens destinés à le priver de sa liberté, pour le fasciner et disposer de lui. Ce comportement a été admirablement décrit dans un roman de Dostoïewski, *Netotschka Nieswanowa*; on y voit comment, de la sorte, un mari arrive à opprimer sa femme durant toute sa vie et à maintenir sur elle son absolue domination.

La jalousie est donc une forme particulière de la tendance à conquérir la puissance.

III. - Envie.

[Retour à la table des matières](#)

Là où il y a soif de puissance et de supériorité, on arrive souvent à éprouver et à manifester de l'envie. La distance qui sépare un individu de son but plus qu'humain se fait, on le sait, éprouver par lui sous la forme d'un sentiment d'infériorité. Cela l'opprime, au point qu'on a l'impression que cet homme est encore très loin de son but. A s'estimer placé trop bas, à rester toujours insatisfait, il en vient le plus souvent à mesurer constamment la position de tel ou tel autre par rapport à lui, à comparer les succès d'autrui à ses propres travers, à se sentir négligé, ou humilié. Il peut même en être ainsi lorsqu'en réalité c'est lui qui a l'avantage. Toutes ces manifestations du sentiment qu'il a d'être négligé sont les signes d'une vanité masquée, toujours insatisfaite, d'un désir passionné d'avoir sans cesse davantage, d'avoir tout. Ces individus, certes, ne disent pas qu'ils veulent tout avoir, parce que l'existence, en fait, du sentiment de communion humaine les empêche d'émettre cette pensée, mais ils agissent comme s'ils voulaient tout avoir.

On conçoit que les sentiments d'envie qui prolifèrent, nourris par cette permanente évaluation des succès des autres, ne sauraient favoriser les possibilités d'être heureux. Mais si antipathiques, si discrédités, sous l'action du sentiment de communion humaine, que soient pour chacun de nous les mouvements de l'envie, il se trouve bien peu d'êtres humains incapables de s'y livrer d'une manière ou d'une autre. Il faut

l'avouer, nous n'en sommes pas exempts. Dans le cours régulier de la vie, cela n'apparaît pas toujours avec évidence. Mais quand un individu souffre et se sent oppressé, quand il éprouve ce qui lui manque d'argent, de nourriture, de vêtements, de chaleur, quand ses perspectives d'avenir se resserrent et qu'il ne voit pas d'issue pour sa situation affligeante, alors on peut comprendre que, dans l'actuelle condition des humains, au sein d'une civilisation qui ne fait que ses débuts, les agitations de l'envie se mettent en branle, quand bien même la morale et la religion les condamnent. Elles sont donc bien compréhensibles aussi chez les non-possédants. Pour qu'on les juge inexplicables, il faudrait d'abord prouver que d'autres gens, placés dans la même situation, n'ont pas connu l'envie. Conclusion unique : étant donnée l'actuelle constitution physique de l'être humain, on doit tenir compte de ce facteur. Il est inévitable de le voir surgir, chez l'individu ou dans les masses, dès l'instant où ils sont trop étroitement limités. Mais, sans pouvoir assurément approuver jusqu'aux formes les plus rebutantes que l'envie présente ici ou là, il faut bien constater que nous ne disposons d'aucun moyen pour écarter de nous, en de *tels* cas, l'envie et la haine qui souvent s'y associent. Ce qui d'emblée est clair pour quiconque vit dans notre société, c'est qu'on ne doit pas mettre ces impulsions à l'épreuve, les provoquer, qu'il faut avoir assez le sens du tact pour s'abstenir de les accentuer, lorsqu'elles ont fait leur fatale apparition. Encore que cela ne produise aucune réelle amélioration, c'est le moins qui se puisse exiger d'un être humain : qu'il ne fasse point montre de sa supériorité momentanée sur autrui, car cela ne pourrait que trop aisément offenser et blesser l'un ou l'autre autour de lui.

Ce trait de caractère nous fait bien voir l'indissoluble relation entre l'individu et la collectivité. Personne ne saurait se détacher de l'ensemble et étaler sa puissance sur les autres sans que, par contre-coup, ne s'élèvent du côté opposé des forces appliquées à entraver ses succès. L'envie nous impose toujours des actes et des mesures visant à établir l'égalité entre les êtres humains. Nous aboutissons ainsi à formuler rationnellement un principe déjà senti par intuition, principe de la société humaine, qui ne saurait souffrir aucune atteinte sur aucun point sans qu'ailleurs aussitôt se déclenchent des forces contraires. C'est la loi *de l'égalité de tout ce qui revêt la figure humaine*.

L'expression de l'envie se laisse aisément reconnaître déjà à l'extérieur, spécialement dans le regard. Physiologiquement aussi, les mouvements envieux trouvent une correspondance, et cela se traduit par certaines tournures du langage. On parle du teint jaunâtre ou de la pâleur de l'envie, ce qui indique que ce genre d'émotions ne va pas sans exercer quelque influence sur la circulation du sang. Du point de vue organique, cela s'extériorise par une contraction périphérique des vaisseaux capillaires.

En pédagogie, il faut s'efforcer, puisque l'envie ne se laissera pas radicalement extirper, d'en rendre du moins les manifestations appropriées à l'utilité générale, et de leur frayer des voies où elles pourront devenir fécondes sans que la vie psychique subisse de forts ébranlements. Ceci s'applique à l'individu comme à la masse. Individuellement, il faudra tâcher de procurer à de tels enfants des activités propres à élever

le niveau de leur conscience de soi. Dans la vie des peuples, il n'y a guère autre chose à faire que désigner et rendre accessibles à ceux qui se sentent humiliés et peut-être se livrent à une envie stérile, des moyens de développer leurs forces inemployées. Un homme qui resterait toute sa vie un envieux serait une non-valeur pour toute vie commune. Il ne cesserait de se montrer enclin à ôter quelque chose à autrui, à l'amoinrir d'une manière ou d'une autre, à le troubler, et pas davantage il ne cesserait de faire valoir des échappatoires pour rendre compte de ses échecs, non sans persister à accuser les autres. Perpétuel combattant, mauvais joueur, de moins en moins capable d'entretenir de bonnes relations avec ses semblables. Ces gens ne prennent pas sur eux l'énergie nécessaire pour se rendre utiles aux autres. Ne voulant guère se donner la peine de sympathiser avec autrui, de pénétrer dans son âme, l'envieux ne sera jamais un bon connaisseur d'hommes, et son jugement ne pourra que froisser ceux qu'il méconnaît. Si autrui souffre de ses façons d'agir, il n'en sera pas ému. L'envie peut même induire un homme à éprouver de la peine de son prochain une manière de satisfaction.

IV. - Avarice.

[Retour à la table des matières](#)

Très apparentée à l'envie, souvent jointe à elle, voici l'avarice. Nous ne la visons pas seulement ici sous celle de ses formes qui ne consiste qu'à amasser de l'argent, mais nous en envisageons la forme générale. L'avarice ainsi comprise se traduit pour l'essentiel par le fait qu'un individu ne prend jamais sur lui la résolution de causer à autrui une joie; il lésine donc sur le dévouement à la collectivité ou à telles ou telles personnes, il s'entoure comme d'un mur pour être assuré de la possession de ses misérables trésors. On reconnaît là fort aisément l'affinité avec l'ambition et avec la vanité, d'une part, d'autre part avec l'envie. On n'exagérera pas si l'on estime que tous ces traits de caractère existent dans le même temps chez un même sujet, ce n'est donc pas se livrer à l'art divinatoire qu'admettre, en constatant l'une de ces caractéristiques chez tel ou tel, la présence des autres qui la complètent, lors même qu'on ne les a pas saisies sur le vif.

L'homme civilisé de nos jours laisse au moins sporadiquement percer certains traits d'avarice. Tout au plus peut-il les voiler ou les dissimuler derrière une générosité poussée à l'extrême, qui n'est sans doute qu'une *aumône*, une tentative destinée, par des gestes de bienfaisance, à exalter sa propre conscience de soi au détriment d'autrui. En certaines circonstances, il peut sembler que l'avarice, appliquée à telle ou telle forme de la vie, soit même une appréciable qualité. Par exemple, un homme se montrera avare de son temps ou de son travail, et réalisera peut-être de la sorte de grandes choses. Il y a, présentement, une tendance scientifique et morale qui place

cette « avidité de temps » tellement en évidence, au premier plan, qu'un homme dispose « économiquement » son temps et son labeur (ou ses labeurs). C'est très beau en théorie; mais à voir comment ce principe s'applique çà ou là, on peut connaître comment tout y est mis au service du but qui s'appelle ici encore puissance et supériorité. Du principe obtenu par la théorie, on mésuse en fait le plus souvent, celui qui « économise » son temps et son travail essaiera de se décharger sur autrui des fardeaux que cela comporte. Nous ne saurions évaluer et apprécier ce genre de point de vue que d'après le degré d'utilité qu'il sera susceptible de présenter pour l'ensemble de la collectivité. Tout le développement de notre ère technique tend à traiter l'être humain comme une machine et à lui imposer dans la vie des règles, peut-être justifiées jusqu'à un certain point quant à la technique, mais, en ce qui concerne la vie commune, dissolvantes, isolantes, fatalement ruineuses pour le prochain. Mieux vaudrait, certes, organiser la vie de telle sorte que nous préférions donner à « économiser ». Cette loi ne supporte pas qu'on la déforme; il n'est pas permis d'en mésuser; aussi bien n'est-ce pas possible si l'on garde présents à l'esprit l'utilité générale, le bien du prochain.

V. - Haine.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est pas rare que les gens agressifs ne laissent percer des mouvements de haine. Cela survient parfois dès l'enfance, et peut atteindre un niveau démesuré, qui se manifestera par des accès de colère ou, sous une forme un peu atténuée, par la *rancune*. Aussi est-il très important, pour apprécier le caractère d'un être humain, de savoir jusqu'à quel point il peut suivre ces impulsions-là. Elles lui impriment un cachet tout individuel.

Les mouvements qu'inspire la haine peuvent suivre différentes voies, avoir pour objet soit les tâches à remplir, soit des personnes, un peuple ou une classe sociale, l'autre sexe, telle ou telle race. N'oublions pas non plus que ces impulsions ne se révèlent pas toujours directement et ouvertement, mais savent fort bien, le cas échéant, se recouvrir d'un voile, par exemple celui de l'attitude toujours portée à *critiquer*. Il arrive aussi que cela se réduise à rompre toute espèce de relations avec quelqu'un. Parfois c'est comme le jaillissement subit d'un éclair qui vient nous révéler jusqu'où tel ou tel peut pousser la haine. Ce fut le cas d'un malade, qui racontait sa joie à lire le récit des énormes hécatombes guerrières et des cruelles mutilations des grands blessés, alors que lui-même était dispensé de tout service militaire.

La haine, sous plus d'une forme, apparaît à l'œuvre dans les agissements des *criminels*. Mais à un degré moins violent, le rôle peut en être étendu au sein de la société en général, sans nécessairement revêtir l'aspect de préjugés ou de machi-

nations révoltantes. Ainsi en va-t-il, en particulier, d'une forme de haine qui exprime une hostilité envers les hommes poussée très loin et qu'on nomme la *misanthropie*. Même certaines écoles philosophiques respirent inimitié et misanthropie; cela suffit pour qu'on soit en droit de les considérer comme apparentées, voire équivalentes, aux actes bien plus brutaux et vulgaires qui peuvent procéder des mêmes penchants hostiles. Dans la biographie de personnages connus, le voile parfois s'entr'ouvre. Ainsi, quand par exemple Grillparzer dit quelque part que les cruels instincts d'un homme trouvent dans la poésie une expression propre à les satisfaire. Plutôt qu'une constatation de portée générale, indiscutable, comme si quiconque cultive l'art littéraire ou poétique devait nécessairement connaître la haine, on verra reflété là le fait que, même chez un artiste, pourtant bien familier avec l'humanité à qui il tient de si près, s'il veut être capable de faire une œuvre qui compte, on voit subsister des sentiments haineux et cruels.

Les ramifications de la haine sont innombrables. Nous n'en poursuivons pas ici l'examen, parce qu'à vouloir discerner quelque misanthropie dans toutes les connexions entre les divers traits de caractère, nous serions menés trop loin. Il est aisé de prouver qu'en particulier certaines professions ne peuvent être adoptées sans une certaine animosité; cela ne veut pas dire, assurément, qu'elles ne puissent alors *être remplies*. Au contraire. A l'instant où un individu porté à la misanthropie se décide à entrer dans telle ou telle carrière, par exemple dans l'armée, étant donné l'organisation de l'ensemble, l'exercice de cette profession, la nécessaire solidarité avec ceux qui la partagent, toutes les impulsions hostiles s'orienteront de telle sorte qu'au moins extérieurement elles s'adapteront au cadre social.

La haine mise en actes nocifs trouve particulièrement bien à se dissimuler quand elle porte préjudice à quelqu'un ou à quelque chose au moyen de la *négligence criminelle*, car celui qui s'y livre perd de vue toute considération requise par le sentiment de communion humaine. La question est fort débattue par les juristes; jusqu'à ce jour elle n'a pu être pleinement élucidée. Il va de soi qu'une « négligence criminelle » ne s'identifie pas à un crime. Laisser un pot de fleurs trop au bord de la fenêtre, en sorte qu'au moindre ébranlement il tombe et atteigne un passant à la tête, et lancer cet objet sur la tête du passant, cela fait deux. Mais on ne saurait méconnaître que souvent la conduite des gens qui se signalent par leurs négligences criminelles procède de la même hostilité qui portera d'autres jusqu'au crime. Cette manière d'agir peut donc bien à elle seule nous procurer comme une clef pour l'interprétation d'un caractère. En droit, on admet comme circonstance atténuante l'absence d'une intention *consciente*. Mais nul doute qu'une conduite inconsciemment hostile ne puisse avoir à sa base tout autant de haine qu'un acte consciemment nocif. Dans les deux cas, il s'agit d'individus qui se montrent dépourvus du sentiment de communion humaine. Si l'on observe les jeux des enfants, on peut toujours remarquer que certains d'entre eux prêtent peu d'attention aux autres, et l'on est fondé à en conclure que parmi ceux-là ne se recruteront pas les meilleurs amis de leurs compagnons. Sans doute, avant d'admettre cette opinion, convient-il de la voir confirmer par d'autres constatations. Mais si chaque fois qu'un de ces enfants intervient il se produit quelque

fâcheux incident, voire un malheur, il faut bien dire qu'un tel sujet n'est pas porté à tenir compte du bien des autres et à le garder présent à l'esprit.

A cet égard, *notre vie économique*, la vie des affaires, mérite de retenir spécialement notre attention. Elle n'est pas particulièrement de nature à nous convaincre de l'identité entre négligence criminelle et hostilité. Car les hommes d'affaires ne marquent pas en général le moindre souci de leurs partenaires ; cet altruisme, à nos yeux si désirable, ne semble guère les caractériser. Toute une série de procédés et d'entreprises, dans le monde des affaires, montrent clairement que celui qui s'y livre ne peut réussir qu'au détriment de sa contrepartie. En règle générale, cela n'encourt aucune sanction pénale, lors même qu'il y a eu intention de nuire parfaitement consciente, de propos délibéré. Mais puisque, comme dans les cas des négligences criminelles, le sentiment de communion humaine brille par son absence, c'est toute notre vie sociale qui se trouve empoisonnée ; en effet, même ceux qui auraient de bonnes intentions arrivent à se persuader qu'en affaires il n'y a qu'à se protéger soi-même à tout prix. Et l'on perd ainsi de vue que cette protection personnelle s'associe infailliblement à un dommage causé à autrui. Au cours des dernières années, ces faits et leurs complications ont revêtu une évidence plus criante que jamais. S'il est utile d'y prendre garde ici, c'est parce que cela fait saisir sur le vif combien, dans ces conditions, grande est la difficulté de satisfaire aux exigences que le sentiment de communion humaine fait reconnaître comme allant de soi et comme équitables. Là encore, il sera nécessaire de découvrir des issues permettant de faciliter à chacun sa part de travail qui doit contribuer au bien de l'ensemble, plutôt que de la contrarier, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui. En fait, il y a bien comme une réaction automatique de l'âme des masses, toujours à l'œuvre pour se défendre de son mieux. Mais la collaboration de la psychologie est également requise, non seulement pour faire prévaloir une meilleure compréhension de la vie des affaires, mais à cause du complexe psychique qui y joue son rôle. A ce seul prix on saura ce qu'il convient de suggérer soit à l'individu soit à la communauté, ainsi que ce qu'on peut attendre d'eux.

La négligence criminelle est fort répandue dans la famille, à l'école et dans la vie. Elle peut se trouver un peu partout. Elle met toujours en relief le type de celui qui ne prend aucunement son prochain en considération. Non impunément, au surplus. Le comportement d'un tel individu tourne en général d'une manière pour lui peu réjouissante. Parfois cela dure longtemps - « les meules de l'Éternel se meuvent lentement » - si longtemps que la connexion ne peut plus être saisie par celui qui n'a jamais soumis sa conduite à un contrôle, et ne saurait comprendre la relation de cause à effet. D'où tant de lamentations sur un sort immérité. Tout s'explique, le plus souvent, par le simple fait que d'autres, qui ont subi les procédés d'un tel partenaire n'ayant égard qu'à soi-même, au bout de quelque temps renoncèrent à poursuivre leurs propres efforts bien intentionnés et cessèrent d'être ses partenaires.

Si parfois la négligence criminelle trouve quelque apparente justification, à y regarder de plus près on trouvera toujours dans ses agissements l'essentielle misanthropie qui s'y exprime. Par exemple, voici un chauffeur allant à une vitesse exagérée, qui écrase un passant, et prend la fuite, puis invoque pour sa défense l'urgence de la course qu'il était chargé de faire. Cela nous fait simplement voir qu'il y a des gens qui placent leurs petites affaires personnelles si haut au-dessus de tout ce qui peut nuire aux autres ou leur faire du bien, qu'ils en oublient les dangers auxquels il les exposent. D'après la distance ainsi apparue entre les exigences personnelles et le bien de la collectivité, on mesurera avec précision le degré de leur hostilité.

Caractérologie

Chapitre III

Traits de caractère de nature non agressive

[Retour à la table des matières](#)

Les traits de caractère non ouvertement hostiles au prochain, mais donnant à qui les observe de l'extérieur l'impression d'un *isolement hostile*, forment un groupe à part. Il semble, en pareil cas, que le courant de l'hostilité se soit *comme* détourné. Le plus souvent, on est alors en présence d'un homme qui, assurément, ne fait pas souffrir autrui, mais qui se tient à l'écart de la vie et de ses semblables, évite tout contact et, dans son isolement, prive les autres de sa collaboration. Or, en fait, les tâches humaines ne peuvent, pour la plus grande partie, être accomplies que par le travail en commun. Celui-là donc qui s'isole donne prise au soupçon d'une hostilité comparable à celle qui attaque la collectivité, et lui nuit ouvertement et directement ; son comportement passif fait perdre à l'ensemble des moyens nécessaires à sa subsistance. Ici s'ouvre à l'observation un domaine immense. Considérons-en de plus près quelques manifestations. En premier lieu

I. - Isolement.

[Retour à la table des matières](#)

Il peut se présenter sous des formes variées. Les gens qui s'isolent parlent peu ou point, ne regardent pas autrui en face, n'entendent pas ou ne prêtent pas attention à ce qu'on leur dit. Dans toutes les relations sociales, même les plus simples, ils apportent une certaine froideur, de nature à les séparer du prochain. Cela se voit dans toutes leurs attitudes, dans leur manière de tendre la main, dans leur ton, dans leur façon de saluer ou de répondre à un salut. Chacun de leurs gestes donne à penser qu'ils tiennent les autres à *distance*. Sous toutes ses manifestations, l'isolement laisse retrouver ce trait de caractère qui s'appelle ambition et vanité, consistant ici à s'écarter des autres, pour montrer combien on se sent différent d'eux. Mais ce qu'on en peut retirer n'est qu'une grandeur tout illusoire, due à la seule imagination. On voit ainsi comment une hostilité combative peut envelopper l'attitude en apparence inoffensive de l'isolé. Cela se constate parfois au sein de groupes entiers. Chacun n'a-t-il pas connu de ces familles qui se ferment hermétiquement aux approches de l'extérieur? Regardez-y de plus près, jamais n'y manquera ni l'hostilité ni la conviction imaginaire d'une noble supériorité. La tendance à s'isoler gagnera des classes sociales, des religions, des races, des nations entières. Il n'est pas rare d'en pouvoir trouver une illustration singulièrement significative dans telle ou telle ville étrangère, soit dans l'ordonnance des jardins publics, soit même dans l'architecture des maisons, chaque classe sociale marquant de la sorte comment elle entend ne se commettre avec aucune autre. Jusqu'à ce jour, notre civilisation n'est que trop portée à laisser ainsi dévier dans l'isolement ceux qui se séparent des autres sous les enseignes de nations, de confessions ou de classes ; le plus souvent il n'en résultera que conflit, tôt ou tard pétrifié à l'état de tradition aussi impuissante que surannée. Ainsi arrive-t-il, et cela n'est pas rare, que s'offre à tels ou tels individus la possibilité d'exploiter les oppositions latentes et d'exciter ces groupes les uns contre les autres, à seule fin de pouvoir mieux se saisir eux-mêmes de l'autorité dirigeante et satisfaire des vanités personnelles. Une classe ou un peuple ainsi orienté ne manque pas non plus de se tenir pour spécialement distingué, de se glorifier d'être l'élite, et de ne connaître des autres que du mal. La possibilité du danger d'un grave redoublement d'hostilité vient de ce qu'en règle générale on ne prête l'oreille qu'à certains meneurs, poussés par leur propre humeur belliqueuse et leur propre intérêt à attiser et renforcer l'hostilité des autres. Lorsque éclatent des calamités comme une guerre mondiale avec ses conséquences, personne ne voudra y avoir été pour rien. Voilà le type des gens qui, incertains d'eux-mêmes, tendent à la supériorité et à l'indépendance, qu'ils s'efforcent d'obtenir en fait au détriment d'autrui.

L'isolement constitue leur destin, leur monde. Est-il nécessaire d'ajouter que de tels hommes sont disqualifiés pour aller de l'avant et faire progresser la civilisation ?

II. - Angoisse.

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'attitude hostile d'un être humain envers son milieu, se trouvent assez souvent des traits d'anxiété qui donnent au caractère une coloration spéciale. Cette tendance à l'angoisse est extraordinairement répandue; elle règne chez beaucoup d'individus depuis la plus tendre enfance jusqu'à la vieillesse, revêtant toute l'existence de son amertume et rendant le sujet inapte à se plier aux contacts indispensables pour l'accomplissement d'une carrière paisible et de labeurs féconds. Car l'appréhension, la crainte peut s'étendre à toutes les relations de la vie humaine. L'individu peut redouter le monde extérieur ou s'effrayer de son propre monde intime. De même qu'il évite la société dont il a peur, de même il peut craindre de rester seul. On retrouvera chez les anxieux ce type connu qui se sent contraint de penser plus à soi-même qu'aux autres, à qui dès lors il ne peut donner à peu près rien. Dès qu'il a pris pour principe d'échapper à toutes les difficultés de la vie, ce point de vue sera renforcé à l'extrême si l'angoisse vient à s'ajouter aux autres traits du caractère. En fait, il existe des êtres humains immédiatement atteints d'angoisse quand ils ont à entreprendre quelque chose, sortir de chez eux, prendre congé de quelqu'un, accéder à un poste, suivre un penchant amoureux, et ainsi de suite. Si faible est leur connexion avec la vie et avec leur prochain que la moindre modification de leur situation accoutumée les effraye.

Aussi tout développement de leur personnalité et de leur capacité productive demeure-t-il obstrué. L'angoisse ne consiste pas toujours extérieurement à se mettre à trembler et à prendre la fuite. Mais le pas se ralentit et les objections et échappatoires surgissent à l'envi, infiniment variées. Parfois le sujet ne saura même pas que son comportement anxieux s'est produit sous la pression d'une situation nouvelle.

Il est intéressant de constater, comme si cela venait confirmer nos vues, que ces hommes pensent volontiers au passé ou à la mort, l'un et l'autre donnant à peu près le même résultat. Penser au passé est un moyen insensible et par suite très apprécié de « peser » sur soi-même. Quant à la crainte de la mort ou des maladies, il n'est pas rare de la trouver chez des gens qui cherchent un prétexte pour se refuser à toute production. Ou bien ils déclareront instamment que tout est vanité, que la vie dure bien peu, ou qu'on ne peut savoir ce qui va arriver. Peut agir de la même manière la *consolation religieuse reportée dans l'au-delà* ; l'homme ne voit son but réel que plus loin que le monde présent ; son existence terrestre lui apparaît donc comme une agitation toute superflue, une phase de son développement dépourvue de valeur. Si le premier type se refuse à produire parce que l'ambition ne lui permet pas de se laisser mettre à l'épreuve, dans le second, comme pour nous instruire et nous éclairer, nous découvrons que le Dieu même auquel on aspire, c'est encore ce but de la supériorité sur autrui, cet orgueil qui rend inapte à la vie.

Sous sa première forme, qui est aussi à tous égards la plus primitive, c'est chez les enfants que l'angoisse se rencontre ; ils en présentent des signes chaque fois qu'on les

laisse seuls. Mais le désir de l'enfant n'est pas satisfait par la simple arrivée de quelqu'un auprès de lui. Il fait servir cette présence à d'autres buts. Si, par exemple, sa mère le quitte de nouveau, il la rappellera en montrant encore de l'angoisse. Qu'est-ce à dire, sinon que rien n'a changé en lui suivant que sa mère se trouve ou non à ses côtés? Ce qu'il veut, c'est la mettre à son service, la dominer. Cela permet habituellement de discerner le fait qu'on n'a pas laissé l'enfant chercher la voie de l'indépendance, mais que, par un traitement défectueux, on lui a fourni la possibilité de mettre d'autres personnes à contribution à son propre service.

Chacun connaît les manifestations de l'angoisse infantile. Elles revêtent une évidence particulière lorsque l'extinction des lumières ou l'obscurité de la nuit vient rendre plus difficile la connexion avec le monde extérieur ou le contact avec la personne désirée. Le cri d'angoisse rétablit pour ainsi dire le lien que la nuit a déchiré. Si quelqu'un accourt, il se passe en général quelque chose d'analogue à ce que nous venons de noter. L'enfant manifeste encore d'autres désirs, exige qu'on éclaire, qu'on reste avec lui, qu'on joue avec lui, etc. Aussi longtemps qu'on acquiesce à ces réclamations, l'angoisse s'est comme évaporée. Mais à l'instant où cette position de souverain semblera menacée, voici l'angoisse revenue, qui se remet à fortifier la domination du petit personnage.

La vie des adultes présente, elle aussi, des phénomènes analogues. C'est le cas des individus qui ne voudraient jamais sortir seuls. On peut les reconnaître dans la rue à leur démarche anxieuse, aux regards inquiets qu'ils jettent autour d'eux. Il en est qui ne peuvent passer d'une place à l'autre, ou qui semblent avoir pris la fuite devant un ennemi lancé après eux. Parfois l'un d'eux vous abordera pour vous prier de l'aider à traverser la chaussée. Ce ne sont pas des personnes plus ou moins malades. Rien ne les empêcherait d'avancer sans aide, leur santé en elle-même est aussi bonne ou meilleure que celle de beaucoup d'autres, mais, placés devant une difficulté insignifiante, ils subissent immédiatement une crise d'angoisse. Chez certains, l'angoisse et l'insécurité s'emparent d'eux aussitôt qu'ils mettent le pied hors de leur demeure. Les manifestations de cette *agoraphobie* retiennent l'intérêt, du fait qu'on découvre bientôt dans l'âme de ceux qui l'éprouvent le sentiment, jamais effacé, d'être les victimes de quelque persécution hostile. Ils croient que quelque chose les distingue tout spécialement des autres. Parfois cela s'exprime par des idées imaginaires, fantasque; par exemple ils croient qu'ils vont tomber; pour nous ceci ne signifie pas autre chose que le fait de se sentir très haut placé. Dans les phénomènes morbides de l'angoisse, sous ses formes dégénérées, c'est donc encore le but de puissance et de supériorité qui ne cesse d'osciller, et l'on voit comment là aussi la vie subit une lourde oppression et comment la menace d'un sombre destin va sans cesse s'approchant. Car l'angoisse de beaucoup d'individus ne signifie pas autre chose que l'impérieuse obligation d'une présence auprès du sujet; il faut que quelqu'un s'occupe de lui. Pour celui qui ne peut plus quitter sa chambre, tout doit forcément se subordonner à son angoisse. En imposant aux autres cette loi qui veut que tous viennent à lui, lui-même n'ayant pas à aller à eux, il devient un souverain qui règne sur les autres.

La crainte angoissée des hommes ne peut être vaincue que par le lien qui unit l'individu à la communauté. Celui-là seul pourra parcourir la vie sans angoisse, qui a conscience de sa solidarité avec le prochain.

Voici, à ce propos, un exemple intéressant, qui date des jours de la révolution de 1918 en Autriche. Un certain nombre de patients se dirent alors empêchés de venir à la consultation. Pourquoi? Les réponses à cette question signifiaient principalement ceci : les temps présents sont si troublés, si incertains, qu'on ne peut savoir quels gens on va rencontrer ; si quelqu'un est tant soit peu mieux habillé que les autres, nul ne sait quels désagréments, quels maux, pourront en résulter pour lui.

Évidemment, le découragement était alors très prononcé. Mais ce qui frappe, c'est que *certain*s hommes seulement aient tiré les conclusions que nous venons de rapporter. Pourquoi est-ce justement eux, non pas d'autres, qui pensèrent de la sorte? Il n'y a là rien de fortuit; cela tient à ce que ces individus n'avaient pas de contact, et par conséquent ne pouvaient se sentir assez rassurés. D'autres, qui, plus ou moins nettement, se considéraient comme solidaires de l'ensemble, n'éprouvaient aucune angoisse et vaquaient à leurs occupations comme à l'accoutumée.

Une forme d'angoisse plus inoffensive mais non moins digne d'attention n'est autre que la *timidité*. Ce que nous avons dit de l'angoisse s'applique aussi à elle. Si simples que puissent être les relations dans la sphère où les enfants se trouvent placés, leur timidité leur donnera toujours une possibilité d'éviter ou de rompre le contact avec autrui, du moment que s'affirme en eux ce sentiment d'être inférieurs ou différents des autres, qui les empêche d'éprouver quelque plaisir à entretenir des rapports avec leur prochain.

III. - Pusillanimité.

[Retour à la table des matières](#)

La pusillanimité caractérise ceux qui ressentent comme particulièrement difficile la tâche qu'ils ont à remplir, et qui n'ont pas confiance en leur force nécessaire à cet effet. En règle générale, ce trait de caractère apparaît sous la forme de mouvements ralentis. Ainsi, non seulement la distance entre l'individu et la question que lui pose la vie ne diminue pas vite, mais il peut même advenir qu'elle subsiste intégralement. A cette catégorie appartiennent les individus qui se trouvent toujours ailleurs, lorsqu'ils devraient mettre leur activité au service de l'office qui leur incombe dans la vie. Le sujet, par exemple, s'aperçoit tout à coup qu'il est à proprement parler inapte à la profession qu'il devait adopter. Il découvrira toute sorte d'objections qui imposent cette conclusion à son sens égaré de la logique des choses. D'ailleurs, la lenteur des

mouvements n'est pas la seule expression que revêt la pusillanimité; c'est d'elle aussi que procèdent la préoccupation de pourvoir à une sécurité renforcée, diverses préparations ainsi orientées, et ainsi de suite, le tout destiné en même temps à se décharger, s'exempter de la responsabilité encourue par l'abandon d'un devoir à accomplir.

La caractérologie individuelle a appelé *problème de la distance* l'ensemble, le vaste complexe des questions concernant ce phénomène on ne peut plus répandu. Elle a établi un point de vue qui nous permet d'émettre un jugement de toute solidité sur la position prise par tel individu, de mesurer la distance où il se tient envers la solution des trois grands problèmes de la vie, problème de ses devoirs sociaux, problème du rapport entre le « moi » et le « toi », problème de savoir si le sujet a établi son contact avec les autres hommes d'une manière approximativement correcte ou si, au contraire, il y a fait obstacle. Le premier de ces problèmes vitaux n'est autre que celui de la profession; quant au second, il s'identifie à la question érotique, au problème de l'amour et du mariage. D'après l'importance des erreurs, d'après la *distance* qui sépare un individu du point où les trois problèmes seraient résolus, on pourra dégager des conclusions concernant la personnalité de ce sujet, et par là se trouver en mesure de recueillir de ces phénomènes aussi quelque contribution à notre connaissance de l'être humain.

Le trait principal qui se révèle en de pareils cas, c'est en général la distance plus ou moins grande qu'un homme a placée entre lui-même et son devoir. Considère-t-on la situation de plus près, on discerne qu'à son aspect plutôt sombre s'en joint un autre mieux éclairé. Il y a lieu d'admettre que c'est à cause de ce dernier que l'individu a pris position. En effet, si l'on aborde une tâche sans y être préparé, l'absence de préparation sert de circonstance atténuante ; amour-propre et vanité personnelle restent saufs. La situation est bien plus sûre; on agit à la manière d'un danseur de corde qui sait qu'un filet est tendu sous lui. S'il tombe, sa chute est amortie ; entreprend-on un ouvrage sans préparation et l'échec s'ensuit-il, le sentiment de la personnalité ne court aucun risque, car on peut se dire que, pour diverses raisons, on ne pouvait faire mieux, il était trop tard ou bien on avait commencé trop tard, etc.; autrement l'affaire eût brillamment réussi. L'échec n'est pas imputable à la personne, mais à quelque circonstance minime, à un détail secondaire, dont le sujet n'est nullement responsable. Si malgré tout il y a succès, sa valeur en est fort rehaussée. Car si quelqu'un accomplit assidûment son travail muni de toute la préparation requise, quoi d'étrange à le voir réussir? La chose va de soi. Si, au contraire, on a commencé en retard, si on travaille trop peu ou sans y être du tout préparé et que, néanmoins, on vienne à bout de l'ouvrage, ce qui n'est pas impossible, alors cette réussite apparaît sous un autre jour ; son artisan devient pour ainsi dire un double champion, car il a accompli d'une seule main ce que les autres ne peuvent faire qu'à l'aide de leurs deux mains.

Voilà les aspects agréables de cette tension de l'arc. Pareille attitude trahit aussi bien l'ambition d'un homme que sa vanité ; elle montre qu'il veut au moins se mettre en scène, en évidence. Tout vise à *l'inflation* de sa personne, à donner l'impression qu'il disposerait de forces particulières.

Ces constatations vont nous aider à comprendre les gens qui cherchent à se détourner des questions posées devant eux ; ils se créent à eux-mêmes des difficultés et ils ne s'approchent qu'avec hésitation, si du moins ils ne font pas volte-face. C'est sur ces voies détournées que se rencontrent la paresse, l'indolence, le penchant à changer de profession (instabilité), l'incurie, etc. Il y a aussi des individus qui laissent percer cette attitude déjà dans leur démarche extérieure ; ils cheminent parfois en faisant tant de sinuosités qu'on pourrait d'aventure les comparer à des serpents. Ce n'est certainement pas par hasard ; avec quelque réserve il sera permis de diagnostiquer en eux des gens portés à passer à côté des questions importantes qu'ils ont à résoudre.

Un cas emprunté à la vie réelle va nous le montrer clairement. Il s'agit d'un homme qui se montrait profondément découragé ; la vie lui était à charge, il allait jusqu'à penser au suicide. Rien ne lui causait plus le moindre plaisir ; tout dans son comportement donnait à entendre qu'il avait déjà rompu avec l'existence. L'entretien nous apprit qu'il était l'aîné de trois frères, fils d'un père extrêmement ambitieux, resté imperturbable à travers toute une carrière couronnée d'assez beaux résultats. Notre patient avait été son enfant préféré, destiné à suivre ses traces. La mère était morte jeune. L'enfant s'entendait bien avec la seconde épouse de son père, peut-être en raison de la prédilection paternelle.

En sa qualité d'aîné, il honorait avec enthousiasme la force et la puissance. Tout en lui portait le cachet de l'impérialisme. A l'école il se trouva bientôt à la tête de sa classe. Ses études terminées, il succéda à son père dans ses affaires et y prit les allures du monsieur qui condescend à répandre ses bonnes grâces sur autrui. Il s'exprimait toujours en termes amicaux, traitait bien ses ouvriers, leur payait les meilleurs salaires et se montrait toujours disposé à accueillir les requêtes.

Or, depuis la révolution de 1918, toute sa manière d'être se transforma. Il ne cessait plus de se lamenter, de déplorer que la conduite insolite de son personnel lui causât les plus amers tracas. Ces gens réclamaient maintenant, exigeaient ce qu'auparavant ils se contentaient de solliciter et obtenaient. Son aigreur alla si loin qu'il inclinait à se retirer des affaires, à liquider son industrie.

C'est alors qu'on le vit retourner sa position professionnelle. Jusqu'alors, il s'était comporté en chef rempli de bienveillance. Mais dès l'instant où ses rapports de détenteur du pouvoir subissaient une atteinte, il n'y put plus tenir. Sa conception du monde jeta la perturbation, non seulement dans toute la marche de son usine, mais aussi dans sa propre vie. S'il n'avait pas été ambitieux au point de vouloir toujours montrer qu'il était le maître dans sa maison, il ne serait pas resté inaccessible de ce côté-là. Mais rien ne le touchait sinon la démonstration de sa puissance personnelle. Ceci rendu impossible par la marche logique des rapports sociaux et professionnels, toute son affaire cessait de lui agréer. L'envie de se retirer exprime ainsi une offensive, une revendication affligée contre ses employés réfractaires.

Sa vanité ne put le mener de la sorte bien loin. C'est lui-même le premier qu'atteignit la contradiction de la situation, quand elle se fut soudainement révélée. Ses principes ne supportaient plus l'épreuve des faits. Or, à se développer toujours en un sens unique et étroit, il avait perdu la possibilité d'obliquer et de mettre en action un principe différent. Il n'était plus capable d'évoluer, parce qu'il s'était donné pour but unique la puissance et la supériorité, si bien que, corrélativement, il avait laissé prédominer impérieusement en lui un seul trait de caractère, la vanité.

Si l'on examine le surplus de son existence, on constate que ses relations sociales sont très réduites. Il est clair que, disposé comme il l'est, il ne peut grouper autour de lui que des gens qui reconnaissent sa supériorité et s'inclinent devant ses volontés. Fortement enclin, en outre, à critiquer et nullement dépourvu de pénétration, il trouvait bien des occasions de formuler des observations significatives mais désobligeantes. Cela rebutait les gens de sa connaissance, et il resta toujours sans véritables amis. Ce que, dès lors, le contact d'autrui ne lui procurait pas, il le remplaçait par des plaisirs de toute sorte.

Mais il ne fit véritablement naufrage que lorsque se posa à lui la question de l'amour et du mariage. Son sort fut là ce qu'on aurait pu lui prédire longtemps auparavant. L'amour établit ses liens sur le pied d'une profonde camaraderie ; aussi est-ce bien là que se supportera le moins la soif de domination. Voulant être le souverain, notre homme apportait nécessairement cette impulsion dans le choix de son épouse. Pareille inspiration impérieuse orientera toujours ce choix sur une personne qui elle-même ne se caractérise pas par de la faiblesse, car alors seulement la conquérir apparaîtra au mari un triomphe. Ainsi sont réunis deux êtres semblablement disposés ; leur vie commune ne sera plus qu'une chaîne sans fin d'âpres conflits. Celle que notre patient avait choisie ne faisait pas exception à la règle ; à maints égards elle était même encore plus avide que lui d'imposer sa domination. Il fallut que tous deux aient recours aux moyens les plus variés pour maintenir cette souveraineté exigée par leurs principes. Naturellement, ils s'éloignaient ainsi toujours plus l'un de l'autre, sans toutefois pouvoir se quitter, car de telles natures espèrent toujours obtenir enfin la victoire ; aussi ne prend-on pas facilement congé du champ de bataille.

Le sujet racontait aussi un de ses rêves remontant à la même époque. Il se voyait parlant à une jeune fille qui avait l'aspect d'une commissionnaire et qui ressemblait d'une manière frappante à sa comptable. Il lui disait en rêve : « Mais oui, je suis de souche princière. »

on comprendra sans difficulté les associations d'idées qui se reflètent dans ce songe. C'est d'abord la façon de regarder les gens de haut. Chacun lui apparaît d'emblée comme un subalterne, à son service, et cela d'autant plus quand il s'agit d'une femme. Rappelons-nous, au demeurant, qu'il est aux prises avec son épouse, si bien qu'on pourrait supposer celle-ci cachée derrière la personne vue en rêve.

Ainsi, nul ne le comprend, et lui-même moins que tout autre, parce qu'il marche sans cesse le nez en l'air, fasciné par un but inconsistant. Son éloignement du prochain va de pair avec son arrogance, revendiquant un rang d'altesse que rien ne saurait justifier, cependant qu'il refuse aux autres toute valeur. Conception de la vie et comportement qui ne laissent aucune place soit à l'amour, soit à l'amitié.

Les arguments sur lesquels on prétend établir le bien-fondé de pareilles déviations psychiques sont en général très caractéristiques. Ce sont le plus souvent des motifs en eux-mêmes exacts et allant de soi, mais qui ne s'appliqueraient qu'à d'autres situations et nullement en l'espèce. Tel s'apercevra, par exemple, qu'il lui faut cultiver la vie en société, et il s'y essaiera en entrant dans quelque cercle où il passera le temps à boire, jouer aux cartes et ainsi de suite ; il croit que cela ne manquera pas de lui valoir des amis et des connaissances. En fait, cela le fait rentrer chez lui tard dans la nuit, dormir trop avant dans la matinée, et en conclure : puisqu'il faut cultiver la vie en société, on ne peut pourtant pas, etc. Passerait encore si, simultanément, on s'appliquait davantage à ses besognes. Mais si, au contraire, l'individu accaparé par son souci de cultiver la sociabilité cesse de se trouver à la place où on l'attend, il a évidemment tort, même quand il invoque des arguments en eux-mêmes non inexacts. Un autre, comme il advient surtout parmi les jeunes, se découvre soudain une inclination pour la politique. Et certes ce n'est pas chose dépourvue d'importance. Ce qui ne saurait convenir, c'est de se prendre, ainsi que les autres, pour des sots, et, au lieu de fixer son choix d'une profession ou de s'y préparer, de ne plus rien faire que discuter politique.

Ce cas nous montre nettement comment ce ne sont pas des expériences objectives qui nous détournent de la voie droite, mais bien notre *conception personnelle* des choses, notre manière de peser et d'évaluer les faits. Tout le vaste empire de l'erreur humaine s'étend là sous nos yeux. En pareils cas, il s'agit d'une chaîne entière d'erreurs et de possibilités d'errer. Il nous faut essayer d'examiner les arguments en les insérant dans l'ensemble du plan que l'individu a assigné à sa vie, de comprendre ces erreurs et de les vaincre par des règles appropriées. Ceci caractérisera avec précision ce genre d'éducation. Faire une éducation consiste simplement à écarter des erreurs. Encore est-il nécessaire de connaître les connexions qui montrent comment un développement humain, entaché d'erreurs qui le font dévier, peut tourner en tragédie. Il nous fait constater, non sans admiration, la sagesse des peuples anciens qui surent le reconnaître ou au moins le pressentir, lorsqu'ils parlaient d'une Némésis, divinité vengeresse. Pareil développement montre comment se déclenchent comme d'eux-mêmes les dommages qu'un individu s'inflige chaque fois qu'au lieu d'agir dans le sens et au profit de l'ensemble il cherche, orienté par le culte de sa propre personne, une voie qui l'oblige le plus souvent à faire des détours, en ne tenant aucun compte des intérêts du prochain et en tremblant sans cesse à la pensée de la défaite. Dans la plupart de ces cas se produisent aussi des *phénomènes nerveux*, qui ont leur but et leur sens particuliers, consistant avant tout à empêcher l'individu d'accomplir telle ou telle action, parce que son expérience lui dit que chaque pas au bord de cet abîme comporte d'énormes dangers.

Dans la société il n'y a pas de place pour les déserteurs. Une certaine soumission et l'aptitude à s'adapter y sont nécessaires pour jouer le jeu et aider les autres, non pas pour s'approprier la direction à seule fin de gouverner, de dominer. A quel point il en va ainsi, nombreux sont ceux qui l'ont observé en eux-mêmes ou chez quelqu'un de leur entourage. Tel fera des visites, se comportera fort bien, ne dérangera pas autrui, mais ne pourra devenir un ami chaleureux ; son impulsion à la puissance y fait obstacle ; aussi les autres non plus ne s'attacheront-ils pas à lui avec empressement. On le verra souvent garder le silence à table ; il ne montrera pas la physionomie d'un homme porté à la joie ; il fera peu de chose pour stimuler la compagnie. Le dialogue lui plaira mieux qu'un entretien au milieu d'un cercle plus nombreux. Son originalité se montrera même dans des choses souvent peu frappantes, par exemple par son opiniâtreté à vouloir toujours avoir raison, même s'il s'agit de vétilles. Cela prouve qu'au fond le sujet discuté lui est indifférent, et qu'il lui importe plutôt de mettre autrui dans son tort. Ou bien se produiront en lui des états inexplicables, il sera fatigué sans savoir pourquoi, se précipitera en toute hâte sans que cela le fasse avancer, ne pourra pas dormir, perdra des forces, aura toute espèce d'indispositions ; bref, il fait entendre on ne sait combien de plaintes qu'il ne peut en général exactement définir. Il est, en apparence, malade, il est *nerveux*. En réalité, il n'y a là que manœuvres insidieuses pour détourner sa propre attention de la situation véritable. De tels moyens ne sont pas adoptés par hasard. Pensez à ce qu'est l'obstinée rébellion d'un individu qui, par exemple, s'angoisse en présence de ce phénomène purement naturel, l'arrivée de la nuit : on comprend qu'un tel homme ne se soit pas accommodé de l'existence terrestre, adapté à elle. Car à la base de son comportement il n'y a rien de moins que le désir de supprimer la nuit. Voilà proprement ce qu'il exige pour se plier à une existence normale. En posant une condition impossible, il trahit du même coup sa mauvaise intention. Il est celui qui dit non à la vie.

Tous les phénomènes nerveux de ce genre ont pris naissance à l'instant où l'individu s'effraie de son devoir et cherche un prétexte soit pour ne s'y engager que lentement et sous des conditions qui l'atténuent, soit pour se dérober entièrement à son empire. Il se dispense ainsi de remplir les obligations nécessaires au maintien de la société humaine ; il nuit d'abord à son proche entourage, et ensuite, par des répercussions plus étendues, à tout le monde. Ces calamités seraient depuis longtemps supprimées, si nous possédions tous davantage la juste connaissance de l'homme, et nous trouvions en mesure de saisir en face cette terrible causalité qui règne entre toute attaque portée aux règles logiques, immanentes, de la vie en société et le sort tragique qui, parfois beaucoup plus tard, en procède. A cause de ce délai souvent considérable, à cause aussi des complications sans nombre qui ne manquent pas d'intervenir, nous n'avons pas en général la possibilité de fixer plus précisément ces connexions pour en tirer enseignement et en instruire les autres. Il faut avoir pu suivre le déroulement de toute une existence, avoir approfondi l'histoire d'un individu pour, non sans beaucoup de mal, arriver à tirer le complexe au clair et repérer le point où la faute fut commise.

IV. - Instincts indomptés exprimant une adaptation amoindrie.

[Retour à la table des matières](#)

Il y a des gens chez qui se remarquent très particulièrement certaines manières que nous considérons comme *malséantes*. Tels sont, par exemple, ceux qui ne peuvent s'abstenir de ronger leurs ongles ou qui, poussés de même par on ne sait quelle force intérieure, mettent sans cesse leurs doigts dans leur nez. Tels encore les individus qui se jettent avec tant d'avidité sur la nourriture que leur comportement produit l'impression d'une passion débridée. Qu'il y ait là une portée significative, cela devient évident aussitôt qu'on observe celui qui s'empare de sa pitance avec l'impétuosité d'un loup affamé et qu'aucune retenue, aucune pudeur n'empêche de satisfaire son violent appétit. Il engloutit, mâche et fait grand bruit. Les plus gros morceaux disparaissent presque tels quels, non mastiqués, comme au fond d'un abîme. Tout aussi stupéfiante, la vitesse prodigieuse de cette absorption. Ce ne sont d'ailleurs, pas seulement les formes extérieures qui nous frappent, c'est aussi la quantité, la fréquence des repas. On n'exagérera pas si l'on affirme qu'il est certaines gens qu'on ne saurait se représenter autrement qu'en train d'engouffrer des aliments.

Un autre type de malséance revêt la forme d'une étonnante malpropreté. Ce n'est pas ce laisser-aller, cette absence de formes, qui apparaît chez des gens ayant à travailler beaucoup ; ce n'est pas davantage le désordre naturel assez souvent inséparable des gros et pénibles travaux. Le type dont nous parlons ici ne se livre pas à un rude ouvrage ; parfois même il ne travaille pas du tout, Cela ne l'affranchit ni du désordre extérieur ni de la malpropreté. Il semble presque qu'il les recherche ; son comportement a quelque chose de repoussant, comme s'il voulait vous houspiller ; il serait difficile de l'imiter, et cela le caractérise si expressément qu'on ne pourrait plus guère le reconnaître s'il venait à se présenter autrement.

Ces formes extérieures nous indiquent clairement que l'individu ne joue pas franc jeu et veut se séparer d'autrui. Pareils sujets et tous ceux qui se livrent à d'autres singularités malséantes nous donneront toujours l'impression de n'apporter au prochain aucun concours vraiment utile. Ce n'est pas le phénomène extérieur qui nous étonne, c'est le fait que la plupart de ces habitudes fâcheuses remontent à l'enfance. Car il n'existe presque pas d'enfants qui se développent suivant une ligne parfaitement droite. Notre attention reste attachée à constater que certains adultes ne se sont pas débarrassés des plis ainsi contractés étant enfants.

Si l'on recherche les causes de ces manifestations, on reconnaît une tendance plus ou moins prononcée à s'écarter du prochain et à se soustraire aux obligations, aux tra-

vaux. Ces hommes, à proprement parler, veulent rester à distance de la vie, refusent d'y collaborer. Ceci permet aussi de comprendre pourquoi on ne saurait les ébranler par des discussions morales. Toute argumentation de ce genre sera impuissante à les dissuader de suivre plus longtemps leurs penchants. Car installé dans la vie de cette manière, un homme a proprement tout à fait raison, par exemple, de ronger ses ongles. Pour quelqu'un qui veut rester à l'écart de la société, y aurait-il moyen plus approprié que, par exemple, de se présenter régulièrement porteur d'un col sale ou d'un habit qui tombe en loques? Rien ne le préservera plus sûrement d'obtenir un emploi où l'on est soumis à l'attention, à la critique et à la concurrence ; rien ne mettra mieux en fuite quiconque eût été tenté de l'aimer, tout éventuel futur conjoint. Il s'exclut ainsi de lui-même et il a encore une bonne excuse : que ne pourrais-je atteindre si je n'avais cette habitude qui ne plaît pas aux autres? Mais je l'ai.

Voici un cas où l'on voit comment une déficience de ce genre peut être adaptée à la défense de soi-même et servir à tyranniser l'entourage. Une jeune fille de vingt-deux ans mouillait son lit. Parmi ses frères et sœurs elle était née l'avant-dernière. Enfant fragile, sa mère l'avait entourée de soins tout particuliers ; elle montrait à celle-ci un attachement infini. En retour, elle la tenait rivée à elle nuit et jour, tant à cause de son infirmité que par ses cris d'effroi et par ses états d'angoisse. Au début, il y aura certainement eu pour elle un vrai triomphe, un baume pour sa vanité, à retenir plus que ses frères et sœurs sa mère à ses côtés. Ce qui la caractérisait aussi, c'était son aversion pour l'école, pour l'amitié, pour la société. Elle manifestait une anxiété particulière s'il lui fallait sortir de sa maison ; même quand elle eut grandi et qu'il lui fallut parfois faire des courses ou commissions le soir, sortit à ces heures-là la torturait. Elle en revenait toujours épuisée, plus angoissée que jamais et se répandait en récits aussi effrayants que variés des dangers ainsi courus.

On comprend déjà comment tous ces symptômes indiquent simplement qu'elle voulait rester constamment auprès de sa mère. Comme les conditions matérielles ne le permettaient pas, il fallut bien se mettre en quête pour elle d'un gagne-pain. Finalement on obtint quelle acceptât un emploi. Mais au bout de deux jours elle fut reprise par sa fâcheuse déficience nocturne de naguère, si bien que les personnes qui l'employaient, fort irritées, la congédièrent. Sa mère, qui ne percevait pas la vraie signification de ce mal, lui adressa elle-même de violents reproches. Sur quoi elle tenta de se suicider, et fut hospitalisée. La mère, désespérée, lui jura de ne plus jamais se séparer d'elle.

Ces trois traits, l'infirmité au lit, l'angoisse ressentie à se trouver dans la nuit, la peur d'être seule, comme aussi la tentative de suicide, se dirigeaient donc dans le même sens. Ils avaient revêtu pour nous cette signification : « Il faut que je reste avec ma mère », ou : « Il faut que ma mère ne cesse de faire attention à moi. » Voilà comment une déficience prend une signification profondément implantée, et nous en concluons, d'une part, que cela permet de juger la condition psychique d'un sujet, d'autre part, qu'on ne peut y porter remède que moyennant une connaissance *intégrale* de l'individu.

Dans l'ensemble, en gros, on peut constater habituellement que chez les enfants les étrangetés et déficiences tendent à attirer sur eux l'attention des autres, à jouer un rôle particulier, à bien montrer aux adultes leur faiblesse et leur incapacité, pour se placer aux yeux des plus forts comme à leurs propres yeux sous un meilleur jour. On interprétera dans le même sens l'habitude fréquemment manifestée par beaucoup d'enfants, qui se font remarquer par leur mauvaise tenue en présence de personnes étrangères venues en visite chez leurs parents. Même plus d'un d'entre eux, dont la conduite de tous les jours ne prête pas à la critique, peut ainsi dégénérer en un vrai possédé quand un tiers a fait son apparition. L'enfant veut jouer un rôle ; et il n'en démordra pas jusqu'à avoir atteint ce but, d'une manière selon lui satisfaisante. Jamais, devenus adultes, de tels sujets ne s'abstiendront d'exploiter leurs étrangetés en vue de se soustraire aux exigences de la vie commune ou, au moins, de les contrarier. C'est la soif de domination et la vanité qui se cachent là-dessous, mais, quand elles revêtent des formes si singulières, elles restent souvent malaisées à reconnaître.

Caractérologie

Chapitre IV

Autres expressions du caractère

I. - Enjouement.

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà fait remarquer qu'il est facile de mesurer le sentiment de communion humaine que possède un individu, suivant qu'il se montrera plus ou moins disposé à aider les autres, à les servir, à leur procurer de la joie. Cette aptitude à réjouir autrui fait que ceux qui la possèdent sont accueillis avec plus d'intérêt que d'autres, déjà simplement à cause de leur apparence extérieure. Leur accord est facile, et une pure impression sentimentale suffit à nous les rendre plus sympathiques que ceux qui ne nous l'inspirent pas. Tout instinctivement nous éprouvons comme reflété dans leur allure, un vif sentiment de communion humaine. Leur naturel est enjoué, on ne leur voit jamais une démarche lasse et soucieuse ; s'ils éprouvent en fait certains tourments, ils n'en font pas subir le poids à leur prochain. Dans leurs rencontres ils laissent rayonner leur enjouement, ils embellissent la vie et la rendent vraiment plus digne d'être vécue. Un homme bon ne se reconnaît pas seulement d'après ses actes, d'après sa manière de prendre contact avec nous et de nous adresser la parole, d'après

la part qu'il prend à ce qui nous intéresse, mais aussi d'après tout son être extérieur, jeux de physionomie et gestes, sensibilité amicale et manière de rire. Dostoïevski, ce psychologue perspicace, dit qu'on reconnaîtra un individu à son rire et qu'ainsi on le comprendra beaucoup mieux qu'en se livrant à de longues investigations psychologiques. Car le rire comporte des nuances sympathisantes, tout aussi bien que peuvent y résonner, comme en sourdine, certains tons agressifs et malveillants, tels ceux de la joie *éprouvée en nuisant aux autres*. Il y a même des gens absolument incapables de rire et si éloignés d'approfondir leurs rapports d'homme à homme que l'inclinaison à y faire régner l'enjouement, à causer de la joie, leur fait presque entièrement défaut. Sans parler de ceux, dont le nombre n'est pas insignifiant, qui nous obligent à les considérer non seulement comme incapables de donner aux autres de la joie, mais comme portés, au contraire, à leur rendre la vie amère en toutes circonstances ; on dirait qu'ils veulent éteindre toute lumière. Ceux-là ne peuvent pas rire, ou ne le peuvent qu'en se forçant, et alors cela n'exprime qu'une vaine *apparence* de la joie de vivre. Dans ces conditions, on comprend pourquoi un visage peut éveiller de la *sympathie* - c'est lorsqu'il est susceptible de donner l'impression d'un homme qui apporte avec lui de la joie. Ainsi s'éclaire ce qui restait plus ou moins obscur dans les sentiments de sympathie et d'antipathie ; ainsi leur interprétation se trouve facilitée.

A l'inverse du porteur de joie nous apparaissent les gens qu'on pourrait appeler trouble-paix, ceux qui sans discontinuer vous présentent le monde sous l'aspect d'une vallée de larmes et, comme à plaisir, attisent la souffrance. A prendre nettement conscience de leurs procédés on demeure vraiment stupéfait. D'abord, quant au personnage lui-même. Il y a des gens inlassablement portés à parcourir la vie comme accablés sous un énorme fardeau. La moindre difficulté, ils l'exploitent. Ils ne peuvent envisager pour l'avenir que les perspectives les plus sombres. Survient-il quelque circonstance heureuse, on entend s'élever leurs accents de Cassandre. Ils sont radicalement pessimistes, pour les autres comme pour eux-mêmes ; quand la joie se manifeste ici ou là autour d'eux, cela les indispose ; il n'est pas de relation humaine où ils ne s'appliquent à introduire un côté rempli d'ombre. Ce n'est, au surplus, pas seulement par leurs paroles, c'est par leurs actions et leurs exigences qu'ils troublent la joie et le paisible développement de leur prochain.

II. - Modes de pensée et d'expression.

[Retour à la table des matières](#)

La manière de penser et de s'exprimer qui caractérise beaucoup d'hommes produit parfois une impression si plastique qu'on ne saurait s'empêcher de la remarquer. Ces gens-là pensent et parlent toujours comme si leur horizon mental était circonscrit par

des proverbes et des clichés ; aussi sait-on d'avance comment ils vont s'exprimer. Le genre est bien connu par le style standard, tout superficiel, des nouvelles insérées dans la presse populaire, ainsi que par les mauvais romans. Phraséologie comparable à un bouquet de fleurs choisies non pas parmi les plus belles. Style prétentieux ou chargé de mots techniques ; style lâché : « Vous vous rendez compte », « coups de poignard », etc., etc., avec assaisonnement de mots étrangers de tout genre. Ainsi de suite.

Ces types d'expression sont bien faits, à leur tour, pour contribuer à nous faire comprendre le caractère d'un individu. Car il y a des formes de la pensée et des façons de parler qu'on ne doit pas employer, qui ne sont pas admissibles. Toute la banalité du mauvais style y résonne, et parfois choquera l'orateur lui-même. On fait vraiment bien peu de cas du jugement et de la capacité critique de ses interlocuteurs, quand on ne leur parle qu'à grand renfort de proverbes ou en s'appuyant sur de continuelles citations. Nombreux sont ceux qui ne peuvent se défaire de ce genre de propos ; ils témoignent ainsi d'une mentalité arriérée.

III. - Attitude d'écolier.

[Retour à la table des matières](#)

On rencontre fréquemment aussi des gens qui donnent l'impression de s'être arrêtés en un certain point de leur développement et de n'avoir pu dépasser l'étape de la scolarité. A la maison, dans la vie, en société, dans l'exercice de leur profession, ils restent des écoliers, aux aguets, dressant l'oreille, comme s'il fallait, pour qu'ils se permettent de dire quelque chose, qu'un signe leur soit d'abord adressé. On les voit toujours enclins à trouver vite une réponse pour une question venant à se poser dans la société, comme s'ils voulaient devancer chacun et montrer qu'ils étaient informés et en attendaient une bonne note. De par leur nature même, ces individus ne se sentent en sécurité que si la vie se présente à eux sous certaines formes déterminées ; s'ils viennent à De plus pouvoir insérer la situation dans leurs cadres d'écoliers, ils se trouvent tout déroutés. Ce type, lui aussi, comporte divers degrés. Dans le cas le moins sympathique, le sujet sera sec, froid, peu abordable. D'autres fois, il voudra jouer à l'homme qui a tout pénétré à fond, qui sait tout ou qui, méthodiquement, veut tout classer selon des règles et des formules.

IV. - Hommes à principes et pédants.

[Retour à la table des matières](#)

Un type qui rappelle le précédent, mais sans avoir toujours quelque chose de l'allure des écoliers, est constitué par ces gens qui cherchent à enfermer dans tel ou tel principe tout ce qui peut arriver dans le cours de la vie ; quelle que puisse être la situation, ils entendent y appliquer leur principe dont à aucun prix on ne les ferait revenir. Ils croient qu'ils ne pourraient se sentir à l'aise dans l'existence si tout n'y suivait sa marche exacte et coutumière. En général, ces gens sont aussi des pédants. Ils nous donnent l'impression d'individus qui se sentent si peu assurés qu'ils s'efforcent d'insérer de force la vie, avec l'infinie diversité qu'elle revêt, dans quelques règles et formules, simplement parce qu'ils ne peuvent aller plus loin et en ont peur. Ils ne sont prêts à y jouer leur partie que si au préalable les règles sont connues d'eux. Devant une situation à laquelle ils n'ont aucune règle à appliquer, ils se dérobent. Ils se sentent indisposés et offensés lorsque se joue un jeu qu'ils ne peuvent atteindre. Qu'il se dépense de cette manière beaucoup de force, cela va sans dire. Pensons plutôt aux innombrables cas de l'insociable « objection de conscience ». On pourra toujours discerner que ces gens sont animés d'une insatiable soif de domination et d'autant de vanité.

Même s'ils agissent en travailleurs zélés, la pédanterie et la sécheresse ne les abandonnent pas. Ils ne prennent pas, le plus souvent, d'initiative, ils rétrécissent le cercle de ce qui retient leur intérêt, ils se montrent bizarres, capricieux et compassés. L'un contractera la manie de ne monter ou descendre un escalier que tout au bord de chaque marche, ou encore de ne poser le pied que sur tels ou tels pavés. Un autre ne se laissera décider qu'avec toutes les peines du monde à prendre un autre chemin que celui qu'il suit inmanquablement. Ces personnages n'ont guère de sympathie pour les vastes réalités de la vie, avec tout leur imprévu. A appliquer étroitement leur principe, ils gaspillent un temps démesuré, et tôt ou tard ils perdent toute harmonie tant avec les autres qu'avec eux-mêmes. Au moment d'aborder une nouvelle situation, à quoi ils ne se sont pas accoutumés, ils s'y refusent, parce qu'ils n'y sont pas préparés et s'imaginent qu'ils ne pourraient s'y adapter sans une règle, une formule magique. C'est pourquoi ils s'efforcent d'éviter le plus possible tout changement. Ils éprouveront même de la difficulté, par exemple, à voir arriver le printemps, parce que depuis longtemps déjà ils sont adaptés à l'hiver. La circulation en plein air, facilitée par la belle saison, et les contacts accrus avec autrui, que favorisent ces circonstances, les effrayent ; ils ne s'en trouveront pas bien. Ce sont ces gens-là qui se plaignent de se sentir indisposés, mal à l'aise, à chaque nouveau printemps. Pouvant si mal s'adapter à une situation nouvelle, ils ne se trouvent en général que dans des postes qui n'exigent pas beaucoup d'initiative, et c'est bien là qu'on les placera tant qu'eux-mêmes ne se seront pas modifiés. Car il faut toujours se rappeler que leurs particularités n'ont rien d'inné et d'intransformable ; ce sont des attitudes erronées prises envers la vie, mais qui se sont emparées de leur âme avec tant de force qu'elles dominent tout l'individu ; livré à lui-même il ne saurait guère s'en libérer.

V. - Subordination.

[Retour à la table des matières](#)

Aussi peu approprié aux emplois requérant de l'initiative, le type des individus qui ne se sentent à l'aise que là où il s'agit pour eux d'exécuter des consignes, des commandements, des ordres reçus. La soumission, la subordination, une *position subalterne*, voilà leur caractéristique. Pour un subordonné il n'y a que des lois et des règles à observer. C'est en s'y sentant impérieusement poussés que ces gens cherchent à s'asservir. Cela peut se montrer dans les relations les plus diverses de leur vie, et déjà dans leur attitude extérieure, car ils se tiennent à l'ordinaire plus ou moins inclinés, et tendent à se courber toujours plus, plutôt qu'à se redresser. Constamment suspendus en quelque sorte aux lèvres des autres, ils guettent leurs paroles, non pas pour les peser, les examiner, y réfléchir, mais pour y acquiescer et y obéir. Ils attachent du prix à se montrer toujours assujettis. Cela atteint parfois un niveau incroyable. Il en est qui éprouvent de la sorte une véritable jouissance. Est-ce à dire que l'idéal serait pour chacun de vouloir toujours *dominer*? Loin de nous cette théorie. Mais il faut bien considérer les aspects obscurs de la vie que mènent ceux qui n'aperçoivent que dans l'assujettissement une solution adéquate aux tâches qu'ils ont à remplir.

Or, il est frappant de constater combien nombreux sont ces individus, qui semblent s'être fait de la subordination une loi vitale. Nous n'avons pas en vue ici les salariés ou les domestiques, mais le sexe féminin. Que la femme ait à se soumettre, à se subordonner, c'est comme une loi non écrite mais profondément implantée, que l'opinion du plus grand nombre professe encore à la manière d'un dogme. Ils croient que la femme n'existe que pour s'assujettir. Habituellement il en résulte qu'elle-même cherche à réagir en sens inverse, à dominer. De telles vues ont empoisonné et ruiné toutes les relations humaines ; elles se perpétuent néanmoins, superstition inextirpable répandue parmi les femmes elles-mêmes, qui en grand nombre se croient placées de la sorte sous une loi éternelle. En réalité, on ne connaît aucun cas d'espèce où ce point de vue se soit avéré utile. Tôt ou tard revient même cette plainte : si la femme ne s'était pas tellement assujettie, tout aurait beaucoup mieux marché.

Indépendamment du fait qu'aucune âme humaine ne supporte pas tout uniment l'asservissement, une femme ainsi tenue sous une étroite dépendance ne peut guère devenir qu'inutile, comme le montrera un exemple vécu. Mariée par amour à un homme d'importance, cette personne professait strictement, ainsi que son époux, le dogme en question. Avec le temps, elle ne fonctionnait plus que comme une véritable machine, ne connaissant qu'obligation, service et encore service. Plus le moindre geste spontané, indépendant. L'entourage s'y était accoutumé et ne trouvait rien à y objecter, ce qui n'était avantageux pour personne. Si ce cas n'a pas produit de graves difficultés, c'est parce qu'il se présentait dans un milieu relativement distingué. Mais, si

l'on pense que la subordination de la femme passe pour aller de soi aux yeux d'un très grand nombre, on saisit du même coup l'étendue des conflits que cela alimente. Car, si l'homme, le mari, tient cet assujettissement pour tout naturel, il aura sans cesse la possibilité de se fâcher, parce qu'en fait une telle servitude est irréalisable.

Il se trouve parfois des femmes tellement enclines à s'asservir qu'elles vont jusqu'à rechercher pour époux des hommes aux instincts dominateurs, sinon brutaux. Au bout de peu de temps, de cette association contraire à la nature, résulte une grave dissension. Il se peut que de telles femmes donnent l'impression de tourner la soumission féminine en ridicule et de vouloir en démontrer le non-sens.

Nous savons déjà comment on sortira de cette difficulté. La vie conjugale doit être une camaraderie, une communauté du travail, sans supérieur ni inférieur. Si, provisoirement, cela n'est encore qu'un idéal, du moins cela nous fournit une norme pour mesurer à quel point tel ou tel réalise un progrès culturel ou en reste encore à distance, en quel point il se commet des erreurs.

Ce n'est pas seulement entre les sexes que se débat le problème de la subordination ; ce n'est pas seulement sur un mari que pèsent de ce chef mille difficultés. Le rôle de ce problème est aussi important dans l'existence des peuples. Rappelons-nous que toute la condition économique de l'antiquité et toute son organisation hiérarchique reposaient sur *l'esclavage*; considérons que le plus grand nombre peut-être des humains actuellement en vie descendent d'une famille d'esclaves, qu'il s'écoula des siècles durant lesquels les deux classes connurent des sorts aussi tranchés, aussi radicalement opposés entre eux, et que chez certains peuples l'esprit de caste règne encore, posé en principe. Quoi d'étonnant, dès lors, si l'exigence d'une subordination anime encore l'esprit humain et peut déterminer un type? On sait comment l'antiquité tenait le travail comme étant relativement méprisable, astreignant les seuls esclaves, alors que le maître n'avait pas à s'y ravalier, qu'au demeurant il n'était pas seulement celui qui commande, mais monopolisait toutes les bonnes qualités. La classe dominante était celle des « meilleurs », l'aristocratie, le mot grec « aristos » signifiant à la fois maître et meilleur.

Mais, naturellement, cela ne pouvait se décider que par la force, nullement par l'examen des vertus et des mérites. Un examen, une classification, on n'en pratiquait tout au plus qu'entre esclaves, donc parmi les assujettis. Le « meilleur » était le détenteur de la puissance.

L'influence de cette juxtaposition de deux classes d'hommes s'est prolongée jusqu'à notre époque, où la poussée impérieuse vers le rapprochement lui fait perdre toute signification, toute valeur. Nul n'ignore que même un grand penseur comme Nietzsche réclamait la souveraineté des meilleurs et l'assujettissement des autres. Il est difficile, aujourd'hui encore, de chasser de notre esprit la répartition des hommes entre maîtres et serviteurs, et de nous sentir tous absolument égaux. Mais la seule acquisition de ce dernier point de vue marque un progrès, propre à nous préserver de

lourdes erreurs. Car il y a des êtres humains devenus si serviles qu'ils s'estimeront heureux dès l'instant où ils pourront remercier autrui de les prendre si peu qui ce soit en considération. A les voir toujours prêts à s'excuser du seul fait d'être au monde, gardons-nous d'en conclure que cette position effacée leur agréée ; le plus souvent ils en souffrent.

VI. - Orgueil.

[Retour à la table des matières](#)

Type opposé au précédent, voici les individus impérieux, qui veulent toujours jouer le premier rôle, à qui la vie n'offre que cette éternelle question : comment l'emporter sur tous? Ce rôle s'accompagne dans l'existence de toute sorte de déceptions et d'échecs. On peut, à la rigueur, l'admettre jusqu'à un certain point, lorsque cela ne comporte pas une activité par trop hostile et agressive. Habituellement on trouvera ces hommes là où une direction est nécessaire, où il s'agit de commander, d'organiser. Ils seront portés presque d'eux-mêmes à des positions de ce genre. Dans les périodes de troubles, quand un peuple s'agite, ce sont ces natures-là qui percent, qui montent au premier plan, et cela va à proprement parler de soi, car des hommes ainsi disposés ont les gestes, les allures, les aspirations appropriés à la situation, souvent aussi la préparation et les aptitudes requises pour prendre la tête du mouvement. Ce sont eux qui, au foyer déjà, ont toujours commandé, qui, enfants, n'aimaient que les jeux où ils étaient le cocher, le conducteur ou le général. Il s'en trouve parmi eux qui ne peuvent plus rien produire quand c'est un autre qui le leur prescrit, et qui s'irritent ou même s'insurgent s'ils reçoivent un ordre à exécuter. D'autres, peut-être mieux préparés, ne parviennent pas à accéder au rôle de dirigeants. Dans des temps plus calmes, également, on trouvera de ces hommes toujours à la tête de divers groupements, soit professionnels, soit dans la vie de société. Ils sont toujours en évidence, au premier plan, parce qu'ils s'y poussent et ont beaucoup de choses à dire. Tant qu'ils ne troublent pas trop les règles du bon fonctionnement de la vie collective, il n'y a rien à objecter, encore que nous n'estimions pas justifiés le haut crédit, la considération supérieure qu'on témoigne aujourd'hui aux gens de ce caractère. Car eux aussi sont placés devant un abîme, ils ne prennent pas une place assurée dans les rangs et ne sont pas les meilleurs partenaires. Tendus à l'extrême, ils ne trouvent ni trêve ni repos, entraînés à travers toute la vie par l'impérieuse volonté de faire prévaloir à tout prix, en gros et en détail, leur supériorité.

VII. - Impressionnabilité.

[Retour à la table des matières](#)

Quand il s'agit des individus dont la position dans la vie et envers ses devoirs demeure à l'excès sous la dépendance de leur humeur, la psychologie ferait fausse route si elle voyait là des phénomènes innés. Cela ressortit en réalité, sans exception, au groupe des natures tout ambitieuses et par suite susceptibles, qui, mécontentes de la vie, sont en quête de diverses issues. Leur *impressionnabilité* les porte à éprouver, à palper en quelque sorte toutes les situations que présente la vie, avant de prendre position.

Il y a des gens qui sont animés d'une humeur enjouée et cherchent, non sans quelque ostentation et quelque insistance, le côté réjouissant de la vie, voulant se créer dans la joie et la bonne humeur la base nécessaire à leur existence. Là aussi nous trouvons représentés tous les degrés et nuances possibles. Parmi ces individus, il s'en trouve qui présentent un *comportement enjoué de genre enfantin*, puérilité en elle-même plutôt touchante. Us n'abordent pas leurs tâches par une évvasion, mais ils les entreprennent et les résolvent à la manière d'un jeu. Existe-t-il un seul type qui l'emporte sur celui-là en beauté ; connaît-on attitude plus sympathique?

Mais il en est aussi qui poussent trop loin leur conception enjouée de l'existence, car ils traitent de la même manière les situations qu'il faudrait prendre relativement au sérieux ; en s'y comportant en enfants, on s'écarte tellement du sérieux de la vie que l'impression produite ne peut être bonne. A voir ces gens à l'œuvre, on a toujours un sentiment d'insécurité, d'incertitude, parce qu'ils veulent passer un peu trop vite sur les difficultés. Cela étant, on les tiendra autant que possible à l'écart des tâches ardues, si d'eux-mêmes ils ne les ont pas déjà évitées, comme il arrive le plus souvent. C'est rarement qu'on les verra en poursuivre qui soient vraiment compliquées. Malgré tout, nous ne pouvons prendre congé d'eux sans leur payer le tribut de quelques mots exprimant notre sympathie. Car, en regard de tant de maussaderie et d'humeur sombre répandue en ce monde, il faut reconnaître que ce type reste agréable à rencontrer, que nous pouvons le gagner à une utile collaboration plus facilement que les représentants de l'attitude contraire, ces gens qui vont toujours mélancoliques et chagrins, incapables de voir les choses autrement qu'en noir.

VIII. - Oiseaux de malheur.

[Retour à la table des matières](#)

C'est en vertu d'un pur truisme psychologique que quiconque se met en contradiction avec la vérité absolue de la vie sociale en subit le contre-coup sur tel ou tel

point de sa propre vie. Or les gens ainsi disposés ne savent généralement pas tirer instruction de ce sort inévitable ; ils voient dans l'insuccès une injuste destinée, une fatalité qui les poursuit. Ils passent leur vie à démontrer quelle malchance ils ont eue, à déplorer le fait que rien ne leur réussit, que tout pour eux tourne mal dès qu'ils y ont mis la main. Parfois ils sont mêmes portés à se vanter de leurs défaites, comme si cela était dû à quelque puissance surnaturelle. A considérer ces prétentions d'un peu près, on reconnaît là encore l'action nocive de la vanité. Ces gens font *comme si* une divinité sinistre ne s'occupait que d'eux ; comme si, pendant un orage, la foudre allait précisément les choisir; ils se torturent à s'imaginer que surviendra chez eux et non ailleurs un cambriolage. Bref, quelle que puisse être la difficulté éventuelle, ils l'éprouvent *comme si* c'était eux que le malheur voulait frapper.

De telles exagérations ne peuvent être le fait que d'un individu qui, d'une manière ou d'une autre, s'est pris pour le centre des choses. Parfois il semblerait qu'une réelle modestie aille de pair avec cette idée d'être constamment poursuivi par l'infortune, mais en réalité, si de tels individus croient que toutes les puissances ennemies ne s'intéressent qu'à eux et jamais à d'autres, c'est une intense vanité qui les oriente de la sorte. Ce sont les mêmes qui, enfants, assombrissaient déjà, empoisonnaient leurs jours à s'imaginer qu'ils étaient en proie aux poursuites de voleurs, de meurtriers et autres brigands, sans parler des revenants et des esprits, persuadés que tous ceux-là n'avaient rien d'autre à faire que les harceler.

Souvent cette disposition s'exprime dans l'attitude extérieure accablée, toujours un peu courbée, comme afin que nul ne se méprenne sur l'énormité du fardeau que vous portez. Involontairement, cela fait penser aux cariatides, condamnées, leur vie durant, à soutenir un poids terrible. Ces gens prennent tout démesurément au sérieux, et jugent toutes choses sous un angle pessimiste. Il est dès lors aisé de comprendre pourquoi tout va de travers pour eux dès qu'ils s'en mêlent : oiseaux de malheur, ils empoisonnent la vie d'autrui aussi bien que la leur. Qu'y a-t-il à la base de cette conduite? Jamais rien d'autre que la vanité. Manière de faire l'important, comme dans le cas précédent.

IX. - Religiosité.

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs, parmi les individus ainsi caractérisés, se tournent vers la religion, sans que leur comportement s'y modifie. Là encore ils se répandent en doléances et en lamentations, ne cessant d'accabler le bon Dieu du poids de leurs souffrances ; ils n'ont à lui parler que de leur petite personne. Cet être souverain, vénéré et invoqué à l'extrême, n'est-il pas proprement à leur service? Du moins en demeurent-ils persua-

dés ; ils le tiennent pour entièrement responsable de leurs vicissitudes ; en outre, ils le croient susceptible de se laisser attirer par divers artifices tels que des prières spécialement assidues et d'autres rites religieux. Bref, le bon Dieu ne saurait autrement ce qu'il a à faire ; il faut qu'ils l'y rendent attentif. On avouera que dans ce mode d'adoration religieuse s'exprime une hérésie si étrange qu'à supposer, par impossible, une renaissance de l'inquisition, ses tenants en seraient les premières victimes. Ils se comportent avec le bon Dieu absolument comme avec les hommes, ils n'ont à lui présenter que plaintes et gémissements, sans rien faire eux-mêmes pour améliorer la situation; cela, ils le réclament toujours exclusivement d'autrui.

Jusqu'où cela peut aller, c'est ce que montre le cas d'une jeune fille de dix-huit ans. Très bien disposée, très active, mais non moins ambitieuse, elle se distinguait aussi par la conscience avec laquelle elle s'adonnait à ses devoirs religieux. Un jour elle commença à *s'adresser des reproches* à cet égard, s'accusant de n'avoir pas été assez pieuse, d'avoir violé des commandements de la religion et nourri souvent de coupables pensées. Elle en vint même à passer la journée entière à s'accuser de la sorte, si bien que son entourage se mit à craindre qu'elle ne perde la raison. Car en fait on n'avait pas le moindre reproche à lui adresser. On la trouvait toujours dans un coin, pleurant et se chargeant de péchés. Un ecclésiastique voulut alors essayer de la soulager de ce lourd fardeau, en lui expliquant qu'elle n'était nullement coupable et que rien ne la condamnait. Le lendemain, elle se porta à la rencontre de ce prêtre dans la rue et lui cria bien haut qu'il n'était pas digne d'exercer son ministère, puisqu'il avait pris sur lui-même tant de lourds péchés.

Inutile de poursuivre plus loin l'examen de ce cas. On y voit comment, là aussi, perce l'ambition, comment la vanité fait de ceux qu'elle possède, les juges de la vertu et du vice, de la pureté et de l'impureté, du bien et du mal.

Caractérologie

Chapitre V

États affectifs

[Retour à la table des matières](#)

Les états affectifs manifestent, renforcés, ce que nous avons appelé les traits de caractère. Ce sont, délimitées dans le temps, des formes du mouvement de l'organisme psychique, qui, sous la pression d'une nécessité connue ou inconnue de nous, s'extériorisent comme une décharge soudaine et qui, comme les traits de caractère, *sont orientées vers un but*. Ce ne sont pas des phénomènes énigmatiques, impossibles à élucider ; ils apparaissent toujours là où ils signifient quelque chose, où ils correspondent à la méthode d'existence, à la ligne d'orientation d'un humain. Ils ont pour but, eux aussi, d'introduire un changement, pour modifier au profit du sujet sa situation présente. Ce sont des mouvements *renforcés*, qui ne peuvent se produire que chez un individu qui a renoncé à d'autres possibilités de réaliser son propos, ou pour mieux dire, qui ne croit plus ou ne croit pas à ces autres possibilités.

Donc, ici encore, par un de ses aspects, l'état affectif exprime un sentiment d'infériorité, le sentiment de l'insuffisance, qui contraint l'individu à rassembler toutes ses forces et à accomplir des mouvements plus prononcés qu'à l'ordinaire. Sous l'impulsion de ses énergiques efforts, la personne doit passer au premier plan, victorieuse. Par exemple, s'il n'y a pas de colère sans qu'il y ait un ennemi, cet état affectif ne peut viser qu'à le vaincre. Dans l'état actuel de notre civilisation, il est encore possible d'en venir à ses fins au moyen de ces mouvements renforcés, et l'on ne s'en prive pas. Les accès de colère seraient beaucoup moins nombreux si toute possibilité de se faire valoir en s'y livrant n'existait plus.

Donc, chez ceux qui ne se sentent pas suffisamment capables d'atteindre leur but supérieur, qui éprouvent plus ou moins d'incertitude, on constatera souvent qu'ils ne renoncent nullement à y parvenir, mais veulent s'en approcher en redoublant leurs efforts à l'aide d'états affectifs. Par cette méthode, l'individu, qu'aiguillonne le sentiment de son infériorité et qui subit comme une contrainte émotive, concentre toutes ses forces et, d'une manière brutale, analogue à celle des non-civilisés, s'efforce de faire prévaloir son droit, véritable ou prétendu.

Les états affectifs sont, eux aussi, étroitement liés à l'essence même de la personnalité ; ils ne caractérisent pas du tout tels ou tels individus isolés, mais ils se produisent, avec une certaine régularité, chez un grand nombre. C'est ce que nous appelons *l'émotivité* de l'organisme psychique, sa prédisposition aux états affectifs. Ces mouvements tiennent à fond à toute vie humaine ; pas un seul d'entre nous n'est incapable de les éprouver. Quand on a commencé à prendre connaissance d'un individu, on est déjà en mesure de se représenter quels sont les états affectifs inhérents à sa nature propre, avant même de les avoir saisis sur le vif.

Vu l'intime union qui règne entre l'âme et le corps, ce qui s'enracine dans la vie psychique aussi profondément qu'un état affectif ne peut qu'extérioriser ses effets également dans le domaine corporel. Les états affectifs s'accompagnent donc de répercussions sur la circulation sanguine et ses vaisseaux, ainsi que sur les voies respiratoires (élévation du pouls, rougeur et pâleur, modifications du rythme de la respiration).

A. États affectifs produisant séparation.

I. Colère.

[Retour à la table des matières](#)

La colère est un état affectif qui, par excellence, symbolise chez un individu la soif de domination. Cette forme d'expression trahit clairement le but qu'elle poursuit : abattre au plus vite et avec violence la résistance rencontrée. Nos connaissances acquises jusqu'ici nous font voir en la personne du colérique un être humain qui tend, par le déploiement d'une force redoublée, à établir sa supériorité. Cette impulsion peut même dégénérer en une ivresse de puissance, expliquant aisément pourquoi la plus faible atteinte portée à sa réalisation déchaînera un accès de colère. Le sujet a en lui l'impression de pouvoir, de cette manière qu'il a peut-être souvent déjà mise à l'épreuve, s'assurer le plus aisément la domination sur autrui et l'accomplissement de sa volonté. Certes, la méthode ne se place pas très haut sur l'échelle mentale, mais dans la plupart des cas elle agit, et plus d'un pourra se rappeler comment il réussit à sortir d'une situation difficile en se livrant à un accès de colère.

Au demeurant, en certains cas, l'accès peut-il pour une bonne part se justifier. Ce ne sont pas ces cas-là qui nous occupent ici. Il s'agit d'une émotivité apparaissant avec force et évidence au premier plan, il s'agit de personnes *habituellement* colériques. Car il y a des gens qui s'en font même un système et se caractérisent par le fait qu'ils ne suivent aucune autre voie. Gens altiers, extrêmement susceptibles, ne tolérant personne à côté ou au-dessus d'eux, ayant toujours besoin de se sentir supérieurs, ne cessant d'épier le moindre empiètement d'autrui, la moindre considération insuffisante. Ils y associent en général une défiance extrême, qui les pousse à ne s'en remettre à personne, de quoi qu'il s'agisse. Le plus souvent aussi se trouvent en eux d'autres traits de caractère que nous avons définis comme proches voisins de leur impulsion dominante. Dans les cas les plus graves, un homme aussi ambitieux recule, effrayé, devant chaque tâche de grande importance et s'insère difficilement dans la société. Si une chose lui est refusée, il ne connaît proprement qu'un parti à prendre, il rompt, sous une forme habituellement des plus pénibles pour les partenaires et témoins. Par exemple, il brisera un miroir ou détériorera des objets de valeur. Il n'est pas possible de lui donner raison si, après coup, il tente de s'excuser en alléguant qu'il n'a pas su ce qu'il faisait. Car l'intention de frapper son entourage est trop évidente. L'accès de colère s'en prendra toujours à quelque chose de précieux, jamais à des objets insignifiants. On reconnaît ainsi que ces phénomènes procèdent nécessairement d'un *plan*.

Dans un milieu peu étendu, cette méthode obtient sans doute quelques résultats, mais qui sont perdus dès qu'on est sorti de ce petit cercle. Car un tel sujet tombera toujours, très facilement, en conflit avec le monde qui l'entoure.

Concernant l'attitude extérieure, il suffit de mentionner le nom de la colère pour voir se dresser sous nos yeux le personnage qui s'y livre. C'est la position hostile aux autres qui surgit ainsi dans la plénitude de sa force et de sa netteté. Le sentiment de communion humaine a presque complètement disparu. L'impulsion à la puissance peut aller jusqu'à vouloir l'anéantissement de l'adversaire. Pour autant que les états affectifs d'un être humain mettent clairement à jour son caractère, ces phénomènes nous posent un problème facile à résoudre, où s'exercera la connaissance psycho-

logique. C'est ainsi que nous devons, en règle générale, définir les gens de complexion colérique comme étant de ceux qui prennent envers la vie une position hostile. Mais, pour tenir compte ici encore de notre recherche d'un système, rappelons une fois de plus que toute aspiration active à la puissance se dresse sur le sentiment d'une faiblesse, d'une infériorité. Un individu qu'inquiète la mesure de ses forces ne peut atteindre à ce genre de mouvements, à ces mesures de violence. Il ne faut jamais perdre cela de vue. Précisément dans un accès de colère se présente à nous avec une netteté particulière toute la poussée du sentiment de la faiblesse se portant vers le but de la supériorité à atteindre. Artifice peu coûteux pour exalter le sentiment de sa personnalité aux frais des autres et à leur détriment.

Parmi les facteurs extraordinairement propres à susciter les accès de colère, il faut mentionner en particulier l'alcool. Il suffit pour beaucoup d'en absorber une petite quantité. On sait que l'effet de cette intoxication consiste en premier lieu à affaiblir ou supprimer les barrières posées par la vie civilisée. Un alcoolique se comporte comme s'il n'y avait jamais participé. Il perd, avec la maîtrise de soi, la prise en considération des autres ; ce qu'avant de s'être livré aux fumées de l'alcool il ne pouvait contenir, réprimer et dissimuler qu'avec peine, son hostilité envers le prochain, se donne dès lors libre cours. Ce n'est pas un hasard si l'on voit précisément de ces gens qui ne s'accordent pas avec la vie s'adonner à l'alcool ; il y trouvent une manière de consolation et d'oubli, mais ils y cherchent toujours aussi une issue pour ce qu'ils eussent aimé atteindre, sans pouvoir y parvenir.

Les accès de colère éclatent chez les enfants beaucoup plus fréquemment que chez les adultes. Il suffit souvent d'une occasion minime pour mettre un enfant en colère. Cela vient de ce que, chez les enfants, l'intensité du sentiment de la faiblesse fait ressortir plus en relief la ligne de leur aspiration à se mettre en valeur. Un enfant d'humeur colérique montre toujours qu'il tend à faire prévaloir son importance et que les résistances où il se heurte lui apparaissent sinon insurmontables du moins des plus grandes.

Le déchaînement des accès de colère comporte habituellement, outre les violences injurieuses du langage, diverses actions qui vont parfois jusqu'à porter préjudice au sujet lui-même. On peut voir passer là aussi la ligne où s'élucidera l'explication du *suicide*. L'individu vise à infliger aux siens ou aux autres personnes de son entourage une souffrance qui le venge d'avoir subi quelque échec ou d'avoir été humilié.

II. - Tristesse.

[Retour à la table des matières](#)

L'état affectif de la tristesse se produit lorsqu'un individu subit une privation, une perte dont il ne peut aisément se consoler. La tristesse, elle aussi, tend à écarter un déplaisir, donc un sentiment de faiblesse, pour établir une situation meilleure. A cet égard elle équivaut à un accès de colère ; seulement elle se produit en d'autres occasions, sous une autre attitude et suivant une autre méthode. Mais ici également apparaît la ligne qui se dirige vers la supériorité. Si, dans la colère, le mouvement se porte *contre* les autres, si le sujet coléreux doit y trouver promptement un sentiment de son élévation tandis que son adversaire sera vaincu, dans la tristesse il y a nécessairement d'abord limitation, diminution de possession psychique, et cela mène aussi à retrouver de l'expansion, puisque le sujet vise à éprouver l'élévation et satisfaction. Mais à l'origine cela peut consister en une délivrance pure et simple, en un mouvement dirigé lui aussi, quoique autrement, contre l'entourage. Car le sujet qui se livre à la tristesse est à proprement parler un *accusateur*, ce qui le place en opposition avec ceux qui l'entourent. Si naturellement que ce penchant puisse être implanté dans l'essence même de l'individu, son exagération comporte quelque chose d'hostile, de destructif pour la société.

L'élévation est fournie à ces sujets par la position que prend leur entourage. On sait comment leur esprit chagrin trouve souvent quelque adoucissement à sa mélancolie si quelqu'un se met à leur service, leur témoigne de la sympathie, leur vient en aide, leur promet ou leur donne quelque chose, etc. Si la tristesse se décharge en pleurs et en vives plaintes, cela n'introduit pas seulement une attaque de l'entourage, mais aussi l'élévation du sujet au-dessus de ceux qui l'entourent, avec l'allure d'un accusateur, d'un juge et d'un critique. On y reconnaît nettement ce trait caractéristique : l'exigence. L'entourage est toujours mis de plus en plus à contribution, requis. La tristesse est comme un argument destiné à s'imposer irrésistiblement aux autres, argument auquel il leur faudra se plier.

Donc, cet état affectif suit, lui aussi, le plus souvent, la ligne allant de bas en haut ; il a pour but de ne pas perdre pied et de conjurer le sentiment de faiblesse et d'impuissance.

III. - Abus.

[Retour à la table des matières](#)

Pendant longtemps l'apparition des états affectifs resta incompréhensible, jusqu'à ce qu'on ait pu reconnaître qu'ils offrent une possibilité et montrent une voie amenant à surmonter un sentiment d'infériorité, pour faire valoir sa propre personnalité. Aussi l'émotivité et ses attitudes trouvent-elles dans la vie psychique de l'être humain une application extrêmement étendue. Quand un enfant se met en colère ou gémit et pleure, parce qu'il se croit repoussé et humilié, et qu'il a l'occasion de mettre ce

procédé à l'épreuve, il peut facilement en venir à appliquer déjà cette prise de position en des cas de mince importance, à employer ses états affectifs pour en tirer profit. Cela peut passer à l'état d'habitude et revêtir une conformation qui ne saurait plus être éprouvée comme étant normale. Plus tard, dans la vie adulte, reviendront régulièrement des abus dans l'application de ces états affectifs ; il se produit alors ce phénomène sans valeur et déplaisant où, comme en une sorte de jeu, la colère, la tristesse ou d'autres états affectifs, sont mis en scène uniquement afin d'atteindre un but, d'obtenir quelque chose. Cela arrive immanquablement quand le sujet se voit refuser ceci ou cela, ou quand sa domination subit quelque atteinte. Par exemple, la tristesse s'exprime souvent à haute voix et instamment, comme si cela devait être un titre de gloire, en sorte qu'elle produit un effet rebutant. Il est intéressant d'observer comment parfois se déroule même une véritable course, un championnat de la tristesse.

Le même abus peut être porté dans les phénomènes physiques qui accompagnent ces états affectifs. On sait qu'il y a des gens qui laissent aller si loin l'action exercée par la colère sur l'appareil digestif qu'ils se mettent à vomir quand la colère s'est emparée d'eux. Cela rend plus évidente encore et plus crue la manifestation de leur hostilité. Le vomissement exprime condamnation et abaissement d'autrui. L'état affectif de la tristesse s'accompagne souvent aussi d'un refus de s'alimenter, si bien que le sujet apparaît réellement amaigri, affaibli, et présente bien en sa personne le « portrait en pied du désespoir ».

Si ces types d'abus divers ne peuvent nous laisser indifférents, c'est parce qu'ils affectent le sentiment de communion humaine chez autrui. L'expression de ce sentiment est, en effet, généralement en mesure d'adoucir, d'atténuer un état affectif. Or, il y a des gens qui ont tellement besoin d'attirer sur eux ce sentiment des autres que, par exemple, ils ne voudront pas sortir de l'arène où s'épanche leur humeur chagrine, parce que les multiples témoignages d'amitié et de sympathie qu'ils reçoivent là font éprouver à leur personnalité une puissante élévation.

Quand bien même, à des degrés divers, nos sympathies peuvent être revendiquées pour la colère et la tristesse, celles-ci n'en restent pas moins des états affectifs produisant une véritable séparation. Ils n'opèrent aucune réunion, mais ils provoquent une opposition en blessant le sentiment de communion humaine. Sans doute, la tristesse, dans son cours prolongé, produit bien une liaison, mais cela ne va pas normalement droit devant soi, comme si le sentiment altruiste y participait de part et d'autre ; ce qui arrive, c'est un déplacement, et c'est toujours exclusivement l'entourage qui joue le rôle de celui qui donne.

IV. - Dégoût.

[Retour à la table des matières](#)

L'élément séparateur se trouve aussi, quoique faiblement conformé, dans l'état affectif du dégoût. Le dégoût se produit, du point de vue physique, lorsque les parois de l'estomac subissent une excitation déterminée. Mais il y a aussi tendance à chasser quelque chose du domaine de la possession spirituelle. C'est là qu'apparaît le facteur distinctif inhérent à cet état affectif. Les phénomènes qui en résultent le confirment. C'est un geste qui marque qu'on se détourne. Les grimaces signifient une condamnation de l'entourage, une solution de la situation dans le sens d'un rejet. Par un mauvais usage de cet état affectif, on peut l'appliquer à se débarrasser, le cas échéant, d'une situation désagréable en provoquant un sentiment de dégoût. Contrairement peut-être à toutes les autres émotions, le dégoût peut aisément se provoquer arbitrairement. Par un entraînement spécial, un individu pourra le pousser si loin qu'il ne lui sera plus difficile de se détacher ainsi de son milieu ou de rompre avec lui.

V. - Angoisse (peur).

[Retour à la table des matières](#)

Dans la vie humaine l'angoisse présente une importance des plus considérables. Cet état affectif se complique du fait qu'il n'est pas par lui-même séparateur mais, comme dans le cas de la tristesse, amène une liaison spécifique avec les autres. Par exemple, dans son angoisse, un enfant s'arrache à telle ou telle situation, mais il court à une autre pour être protégé. Le mécanisme de l'angoisse ne produit pas directement une démonstration de la supériorité sur l'entourage, mais en apparence il donne d'abord l'impression d'une défaite. L'attitude est celle d'un amoindrissement. C'est de là que procède le côté liant de cet état affectif, qui en même temps recèle en soi l'exigence de la supériorité : l'anxieux prend la fuite pour trouver la protection d'une autre situation ; il cherche de la sorte à se fortifier, afin d'être en mesure d'affronter le danger auquel il se sent exposé et d'en triompher.

Nous sommes là en présence d'un phénomène profondément enraciné dans l'organisme. Ce qui s'y reflète, c'est la *peur primitive* qui est le propre de tous les êtres vivants. Chez l'homme en particulier, elle émane de son insécurité générale et de sa faiblesse en face de la nature. Sa connaissance des difficultés de la vie est si défectueuse que, par exemple, l'enfant ne peut s'orienter tout seul ; il faut que d'autres en prennent soin, pour lui combler cette lacune. L'enfant prend de ces difficultés une impression sensible dès qu'il pénètre dans la vie et aux instants où les conditions du monde extérieur s'établissent pour lui. Il risque toujours d'échouer dans ses efforts

pour sortir de son insécurité, et d'adopter désormais une conception pessimiste de la vie ; les traits de caractère qui se développent alors en lui comptent davantage sur le secours et les égards qu'il recevra de son entourage. La prévoyance ainsi mise en œuvre est aussi grande que l'éloignement des tâches de la vie. Si de tels enfants sont néanmoins contraints d'aller de l'avant, ils n'abandonnent pas pour autant l'intention de battre en retraite ; toujours à demi tournés vers la fuite, l'un de leurs états affectifs les plus fréquents et les plus frappants n'est autre que l'angoisse.

Déjà les modes d'expression de cet état affectif, en particulier la mimique, marquent le début d'une action d'opposition, mais non en ligne droite et agressive. Quelquefois ces phénomènes dégèrent d'une façon malade, et nombreux sont les cas où ceci nous permet avec une facilité particulière de recueillir un aperçu des tendances psychiques. On a alors l'impression bien nette que l'anxieux tend la main pour saisir un autre, pour l'attirer à soi et l'y maintenir.

A pousser plus loin l'examen de ce phénomène, on aboutit aux mêmes constatations que nous avons dues à l'élucidation de l'angoisse en tant que trait de *caractère*. Il s'agit toujours d'individus qui cherchent quelqu'un sur qui s'appuyer dans la vie ; il faut toujours que quelqu'un se tienne à leur disposition. En réalité, cela n'est pas autre chose que l'essai d'établir un rapport de domination, comme si l'autre était uniquement là pour fournir à l'anxieux un appui. Creusez davantage encore et vous découvrirez que ces gens parcourent la vie en prétendant qu'il faut s'occuper spécialement d'eux. Faute d'un contact exact avec la vie, ils ont tellement perdu leur indépendance qu'ils réclament ce privilège avec une passion et une intensité extraordinaires. Mais s'ils recherchent ardemment de la sorte la compagnie des autres, leur sentiment de communion humaine demeure des plus faibles. Ainsi le déploiement de l'angoisse peut conduire l'individu à se procurer une position privilégiée, et à mettre les autres à son service. Finalement l'angoisse se niche dans toutes les relations de la vie quotidienne. Elle est devenue un moyen effectif de dominer le milieu ambiant.

B. États affectifs produisant liaison.

I. - Joie.

[Retour à la table des matières](#)

L'état affectif de la joie apparaît avec évidence comme destiné à faire cesser l'isolement, à réunir plusieurs personnes. La joie ne supporte pas la solitude. Dans ses manifestations, recherche des autres, embrassades, etc., se révèle l'aspiration à communiquer, partager, jouir en commun. L'attitude aussi est faite pour unir et joindre ; c'est, pour ainsi dire, la main tendue, c'est une chaleur qui rayonne sur autrui et veut être ressentie de lui à son tour. Tous les éléments d'une jonction sont inclus dans la joie.

La ligne ascendante n'y manque pas non plus. Ici encore, nous sommes en présence d'un être humain qui passe d'un sentiment d'insatisfaction à un sentiment de supériorité. La joie est, à proprement parler, l'exacte expression du triomphe sur les difficultés. Va de pair avec elle le rire, dans son effet libérateur ; il pose en quelque sorte la clef de voûte à l'édifice de la joie. Il vise, au delà de la personnalité propre, à obtenir la sympathie des autres.

Ici également, peuvent apparaître des abus, conditionnés par la complexion d'un individu. Certain patient manifestait des signes évidents de sa joie à la nouvelle du tremblement de terre de Messine ; il en riait aux éclats. L'examen de son cas établit que, s'il se comportait de la sorte, c'était parce qu'il ne voulait pas laisser se traduire par de l'affliction un sentiment de petitesse, et que pour bannir la tristesse il n'avait rien trouvé de plus expédient que de se livrer à l'émotion contraire. Autre abus, spécialement courant : la trop fameuse *Schadenfreude*, la joie de nuire, surgissant à contre-sens, ignorant et blessant tout sentiment de solidarité humaine. C'est déjà un état affectif produisant séparation et par lequel un individu recherche sa supériorité sur autrui.

II. - Pitié.

[Retour à la table des matières](#)

Tout au contraire, la pitié est l'expression la plus pure du sentiment de communion humaine. On peut en général être rassuré sur sa présence dans l'âme de celui qui partage vraiment la peine des autres. Cela montre en quelle mesure il est capable de se mettre à leur place.

Plus répandue peut-être encore que la pitié normale, on en rencontre l'application abusive ou défigurée. Ceci consiste parfois à se présenter expressément en homme particulièrement sensible aux autres, donc à exagérer. Il y a ainsi des gens qui se mettent toujours en évidence en cas de malheur, mais sans rien faire de positif; ils veulent seulement être nommés, se procurer à peu de frais l'éclat d'une flatteuse publicité. D'autres ressentent une véritable volupté à repérer le malheur d'autrui ; ils ne peuvent plus s'en détacher. Ces bienfaiteurs affairés veulent avant tout, en se multipliant de la sorte, se procurer l'agréable sentiment de leur supériorité sur les pauvres et les misérables ; cela les soulage. C'est d'eux que ce grand connaisseur d'hommes que fut La Rochefoucauld a pu dire : « Nous sommes toujours prêts à éprouver une sorte de satisfaction du malheur de nos amis. »

C'est par erreur qu'on a essayé de rattacher à ce cas l'impression de plaisir qu'il nous arrive de ressentir en présence de spectacles tragiques. Ce serait comme si nous avions alors le sentiment qu'exprime ce mot cynique de l'individu qui se compare à la victime de quelque catastrophe : « J'aime mieux être dans ma peau que dans la sienne. » Il n'en va pas ainsi, nous semble-t-il, de la plupart des hommes. L'intérêt qui nous tient suspendus aux péripéties d'une tragédie émane le plus souvent de notre vive aspiration à nous connaître nous-même et à nous instruire. Nous ne perdons pas de vue qu'il s'agit d'une fiction théâtrale, et nous y cherchons de quoi nous mieux équiper pour les rencontres de la vie.

III. - Honte.

[Retour à la table des matières](#)

Voici encore un état affectif qui peut aussi bien réunir que séparer les individus. La honte est aussi une construction élaborée par le sentiment de communion humaine ; comme telle, rien ne saurait la bannir de notre vie psychique. Sans elle, il n'y aurait pas de société humaine. Elle se produit en des situations où quelque incursion dans la sphère spirituelle d'un individu vient menacer, compromettre la valeur de sa personnalité propre, où en particulier risque de se perdre quelque chose de la dignité dont chacun a conscience d'être revêtu. Cet état affectif réagit très intensément sur notre corps. Il se produit une hypertrophie des vaisseaux capillaires, d'où afflux sanguin, presque toujours reconnaissable à la rougeur du visage. Chez certains individus, la poitrine présente le même symptôme.

L'attitude prise en pareil cas consiste à se détacher de l'entourage. C'est un geste rétractile, associé à la contrariété qu'on éprouve, et marquant plutôt qu'on prendrait volontiers la fuite. Se détourner, baisser les yeux, mouvements par quoi l'on se dérobe, montrent nettement ce que cet état affectif comporte de séparateur.

La honte aussi a ses abus. Il y a des gens qui rougissent avec une extrême facilité. Il s'avérera souvent que, d'une manière générale, dans leurs rapports avec leur prochain, ils marquent plus fortement ce qui sépare que ce qui unit. Leur rougeur est un moyen d'échapper à la société.

Appendice

Remarques générales Sur l'éducation

[Retour à la table des matières](#)

Nous voudrions ajouter ici quelques considérations à un thème qui n'a pu être effleuré qu'occasionnellement dans le corps du volume - quel sera l'effet de l'éducation, reçue au foyer, à l'école et dans la vie, sur le développement de l'organisme psychique?

Nul doute qu'actuellement l'éducation reçue dans la famille ne stimule considérablement l'aspiration à la puissance, le développement de la vanité. Chacun peut se reporter, sur ce point, à ses propres expériences. La famille, assurément, présente de précieux, d'indéniables avantages ; il n'est guère possible de concevoir une institution où les enfants, soumis à *une juste direction*, seraient mieux élevés qu'au sein de la famille. En particulier quand surviennent des maladies, la famille fait ses preuves comme étant le groupement le plus adapté à la conservation du genre humain. Si les parents étaient sans exception de bons éducateurs, dotés de toute la pénétration, de l'acuité de vue nécessaire pour saisir déjà dans leur germe les déficiences psychiques de leurs enfants, et pour les combattre par un traitement approprié, nous admettrions

bien volontiers qu'aucune institution ne vaudrait la famille pour protéger une race humaine vraiment adaptée à sa mission en ce monde.

Mais malheureusement on ne peut nier que les parents ne sont ni de bons psychologues ni de bons pédagogues. Ce qui aujourd'hui joue le rôle principal dans l'éducation au foyer, c'est, à des degrés divers, un *égoïsme familial* de mauvais aloi. Avec une apparence de raison, cette inspiration réclame que les enfants de chaque famille soient en quelque sorte couvés, tenus pour un bien tout particulier, serait-ce aux dépens d'autrui. Il en résulte que l'éducation familiale commet les fautes les plus graves en inoculant pour ainsi dire aux enfants l'idée qui les porte à vouloir toujours s'élever au-dessus des autres et se considérer comme meilleurs. A cela s'ajoute l'organisation même de la famille, qui ne veut pas se défaire du principe de l'autorité dirigeante du père, du *pouvoir paternel*. D'où l'expansion du mal. Cette autorité, qui ne repose que pour la moindre part sur le sentiment de communion humaine, ne provoque que trop vite une résistance ouverte ou larvée. On peut bien dire qu'elle n'est jamais purement et simplement reconnue. Ce qu'elle a de plus fâcheux consiste à présenter comme un modèle à l'impulsion de l'enfant vers la puissance, en lui montrant la satisfaction, la jouissance associée à la possession de la puissance ; cela le rend avide de pouvoir, ambitieux et vaniteux. Chaque enfant, de nos jours, veut percer, être considéré de tous et il exige d'autrui cette déférence et cette soumission qu'il s'est habitué à voir apportées aux personnes les plus fortes de son entourage ; il est ainsi amené à se poser en adversaire vis-à-vis de ses Parents et de son milieu en général.

De la sorte, il est presque inévitable dans notre éducation familiale qu'un but de supériorité flotte constamment sous les yeux de l'enfant. Cela se voit déjà chez les tout petits, qui aiment tant à jouer aux grands, et cela persiste chez les adultes qui, jusque dans la période la plus avancée de leur vie, poussés parfois par le souvenir inconscient de leur situation de famille, traitent l'humanité entière comme si elle se confondait avec leur propre famille, ou, lorsque leur attitude les a menés au naufrage, montrent une inclination à se retirer d'un monde devenu pour eux haïssable, et à mener une existence solitaire.

Assurément, la famille est propre aussi à développer le sentiment de communion humaine, mais seulement jusqu'à un certain point, si nous nous rappelons ce qui a été dit de l'impulsion à la puissance et de l'autorité. Les premiers mouvements affectueux se produisent dans les *rappports* de l'enfant avec sa mère. Celle-ci est pour lui la principale incarnation du prochain ; c'est en elle qu'il apprend à reconnaître et à éprouver le prochain de *confiance*, le « tu ». Nietzsche disait que chacun se crée l'image idéale de son bien-aimé d'après ses rapports avec sa mère. Déjà Pestalozzi avait montré comment c'est la mère qui donne à son enfant la lumière qui orientera ses relations avec les autres hommes, et comment les rapports avec la mère posent les cadres pour toutes ses manifestations extérieures. Le rôle de la mère fournit la possibilité de développer chez l'enfant le sentiment de communion humaine. De cette relation avec la mère procèdent de remarquables personnalités déjà parmi les enfants,

qui nous frappent en ce sens que nous trouvons en eux certaines lacunes au point de vue social. Deux fautes principalement peuvent se produire là. D'une part, il est possible que la mère ne remplisse pas cette fonction et ce devoir envers son enfant, et par suite ne donne pas d'essor à son sentiment social. Cette lacune est fort importante et entraîne toute une série de conséquences nocives. L'enfant grandit comme s'il se trouvait en pays ennemi. Si quelqu'un veut améliorer un pareil sujet, cela ne peut se faire qu'en s'appropriant la fonction qui n'a pas au préalable été remplie envers lui. C'est, pour ainsi dire, la voie à suivre par où faire de lui un compagnon de ses semblables, un membre de la société. - L'autre grande erreur, souvent commise, se produit lorsque la mère se consacre bien à son office, mais si intensément, avec tant d'exagération qu'il n'y a plus possibilité *d'étendre plus* loin l'application du sentiment de communion humaine. Ce sentiment, qui s'est développé chez l'enfant, la mère le fait aboutir uniquement à elle. L'enfant n'a plus d'intérêt à témoigner qu'à sa mère exclusivement ; le reste du monde s'en trouve exclu. Dès lors, pour ces enfants-là, pas de base où puissent se développer des hommes sociaux,

Outre le rapport de l'enfant avec sa mère, il y a à considérer maints autres éléments importants dans toute éducation. En particulier, le *bon aménagement de la chambre enfantine* permettra au jeune être de se sentir à l'aise en ce monde et de s'y retrouver sans difficulté. Si l'on pense à tous les obstacles que la plupart des enfants ont à combattre, si l'on considère combien il est peu facile à la plupart d'entre eux d'éprouver au cours de leurs premières années que le monde soit un séjour agréable, on comprend l'extrême importance des *premières impressions d'enfance*, car ce sont elles qui donnent à l'enfant une direction qu'il approfondira et poursuivra par la suite. N'oublions pas, en outre, que beaucoup d'enfants viennent au monde malades et n'y éprouvent que souffrance et chagrin, que la plupart n'ont même pas de chambre particulière ou, s'il en existe une, n'y trouvent rien qui éveille en eux la joie de vivre. Il en résulte que le plus grand nombre ne grandissent pas en amis de l'existence et de la société et ne sont pas remplis de ce sentiment de communion humaine qui pourrait fleurir et se donner libre cours dans une collectivité vraiment normale. Il faut aussi considérer que les fautes commises dans l'éducation peuvent peser d'un poids très lourd. Une éducation sévère, rigoureuse est aussi bien susceptible de comprimer la joie de vivre et la libre participation de l'enfant au jeu de l'ensemble, qu'une éducation soucieuse d'ôter du chemin de l'enfant les moindres traverses de détail, en l'entourant d'une chaleur extrême, ce qui peut le rendre inapte à affronter plus tard le rude climat de la vie qui règne en dehors de la famille,

Ainsi, de nos jours et dans notre société, l'éducation familiale n'est pas propre à produire ce que nous attendons d'un membre pleinement qualifié pour jouer son rôle de bon camarade, de collaborateur utile, dans la collectivité humaine. Elle le remplit trop de tendances à la vanité,

Demandons-nous maintenant quelle autre institution pourrait être en mesure de porter remède aux défauts de l'éducation familiale et d'améliorer la marche du développement des enfants. C'est immédiatement sur *l'école* que se fixera notre attention.

Mais un examen précis doit constater que, sous sa forme actuelle, l'école n'est pas, elle non plus, appropriée à cette tâche. Il n'y a guère de maître qui puisse aujourd'hui se flatter, étant donnée la situation de l'école, de reconnaître les défauts d'un enfant dans leur nature même et de les extirper. Il n'y est en aucune manière préparé et il n'est pas placé comme il le faudrait, parce qu'il a à suivre un programme d'instruction qu'il lui faut inculquer aux enfants, sans être autorisé à se soucier de savoir sur quel matériel humain il doit travailler. En outre, le nombre beaucoup trop élevé des élèves groupés dans une seule classe lui rend impossible l'accomplissement de ce devoir.

Il nous faut donc chercher ailleurs encore s'il n'y aurait malgré tout quelque institution capable de combler cette lacune de l'éducation dans la famille, qui nous empêche de devenir un peuple vraiment uni, cohérent, soudé. Plusieurs penseront peut-être que la vie elle-même va s'en charger. Mais elle a, elle aussi, ses limitations spécifiques. Rien que de ce qui a déjà été dit il ressort suffisamment que la vie n'est pas en mesure de transformer un être humain, encore qu'elle en ait parfois l'apparence. La vanité de l'individu, son ambition, s'y oppose. Car, lors même qu'il s'est fort égaré, il aura toujours le sentiment qui le porte soit à en rejeter la faute sur autrui, soit à penser qu'il ne peut en aller différemment. Il est très rare de voir quelqu'un qui s'est achoppé à la vie et qui a commis des fautes, s'arrêter et y réfléchir. (Rappelons aussi ce que nous avons dit du mauvais usage des expériences.)

La vie ne peut donc pas amener de changement essentiel, et psychologiquement sa carence est compréhensible, car la vie reçoit des êtres humains déjà achevés, qui ont déjà arrêté leur position et visent un but de supériorité. Au contraire, la vie est même un mauvais maître, car elle n'a aucune disposition à l'indulgence, elle ne nous exhorte pas, et même elle ne nous enseigne pas, mais elle nous éconduit froidement et nous laisse tomber.

A envisager l'ensemble de la question, il ne nous reste qu'à formuler la conclusion que voici. Une seule institution serait en mesure d'améliorer la situation : c'est l'école. Elle le pourrait, si elle-même ne pratiquait pas d'erreurs et d'abus. Car jusqu'ici celui qui lui fut remis fit le plus souvent d'elle un instrument au service de ses propres plans, en général vaniteux et ambitieux. A la longue, cela ne peut produire aucun résultat dont on aurait à se louer. Et lorsque, de nos jours, on entend revendiquer pour l'école la restauration de son ancienne autorité, il faut se demander ce que cette autorité a bien pu réaliser de bon dans le passé. A quoi servira une autorité dont nous avons reconnu combien elle a été nocive et dont nous avons vu comment, déjà dans la famille, où la situation est pourtant plus favorable, elle amène simplement chacun à s'insurger contre elle? A l'école il est rare qu'une autorité, pour autant qu'elle y existe, soit acceptée purement et simplement. En outre, l'enfant y vient avec la claire conscience de la qualité de fonctionnaire de l'État impartie à son maître. Il est impossible d'imposer à l'enfant une autorité sans que cela entraîne de fâcheuses conséquences pour son développement psychique. Il n'est pas permis au sentiment de l'autorité de se fonder sur une influence prise par contrainte ; il ne doit reposer que sur le sentiment de communion humaine.

A l'école, chaque enfant accède à une situation sur la voie que prend son développement psychique. Il faut donc qu'elle satisfasse aux exigences d'un développement psychique favorable. Aussi ne sera-t-il possible de parler d'une bonne école que si elle est en harmonie avec les conditions du développement de l'organisme psychique. Seule une telle école pourra être appelée *école sociale*.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons essayé d'exposer dans cette étude le fait que l'organisme psychique procède d'une substance innée, fonctionnant spirituellement et corporellement, et que son déploiement est entièrement soumis à des conditions sociales. Cela signifie que d'une part les exigences de l'organisme, d'autre part celles de la société humaine doivent trouver leur accomplissement. Tel est le cadre où l'organisme psychique se développe et dans lequel son chemin lui est indiqué.

Ce développement, nous l'avons suivi ; nous avons exposé la faculté de percevoir, la représentation, la mémoire, sensibilité et pensée, et nous en sommes venus à traiter des traits du caractère et des états affectifs. Nous avons établi que tous ces phénomènes sont liés entre eux en une connexion irréductible, qu'ils sont soumis d'une part à une loi de la communauté, et d'autre part orientés et configurés sur une voie déterminée, par la tendance de l'individu à la puissance et à la supériorité. Nous avons vu que les buts de supériorité, associés au sentiment de communion humaine, produisent, d'après la gradation du développement dans chaque cas concret, des traits de caractère déterminés, qui ne sont pas innés mais se développent comme en suivant une ligne conductrice depuis le début de la vie psychique jusqu'au but posé, plus ou moins consciemment, devant chaque être humain.

Nous avons considéré explicitement un certain nombre de ces traits de caractère et états affectifs qui nous fournissent de précieux indices pour la compréhension de l'homme ; d'autres ont été seulement effleurés. La dernière perspective qui s'est ainsi ouverte sous nos yeux montre qu'en vertu de l'aspiration à la puissance, présente en chaque individu, résident en lui une ambition et une vanité dont les manifestations sous diverses formes laissent clairement reconnaître cette impulsion et le mode de ses effets. Nous avons montré comment précisément le développement hypertrophié de l'ambition et de la vanité fait obstacle au progrès régulier de l'individu, contrarie ou même rend impossible le développement du sentiment de communion humaine, comment ce facteur trouble fatalement la collectivité, en même temps qu'il mine l'individu lui-même et fait échouer ses visées.

Cette loi du développement psychique nous paraît irréfutable ; nous y trouvons la directive capitale pour quiconque ne veut pas succomber aux impulsions obtenues, mais s'applique consciemment à édifier sa destinée. En se livrant à ces recherches, on creuse le sillon de la caractérologie individuelle, science qui n'a guère été cultivée jusqu'à ce jour, mais qui nous semble essentielle et indispensablement appelée à se propager dans tous les milieux, pour y faire l'objet de travaux assidus.

FIN DU LIVRE